

HISTOIRE & CIVILISATIONS

BISMARCK

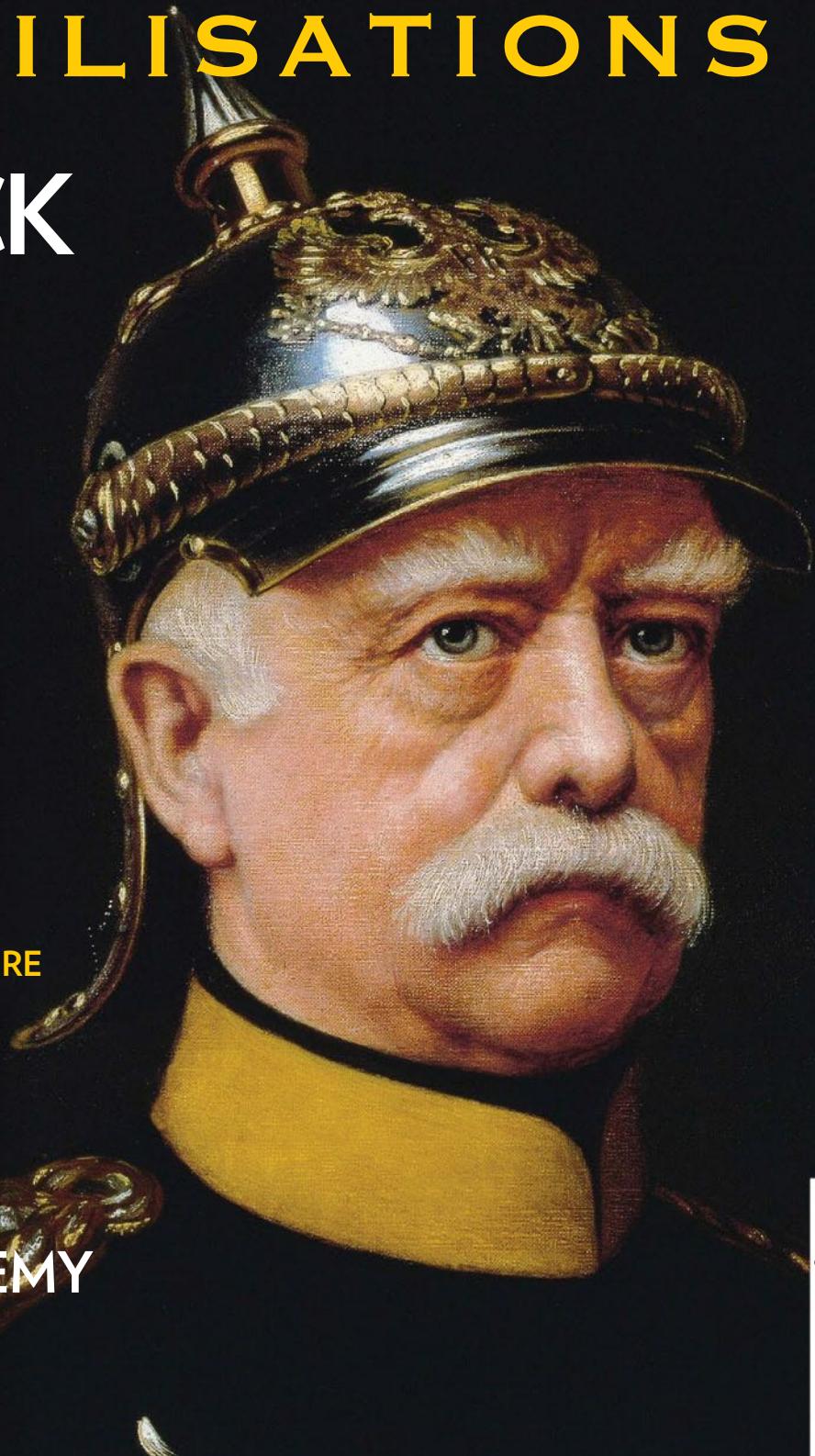
IL A FONDÉ
L'ALLEMAGNE
MODERNE

L'ORDRE MORAL
D'AUGUSTE
VIERGES, MATRONES
ET PROSTITUÉES

CRIME
À L'ALHAMBRA
LE PALAIS DE GRENADE
ENTRE LÉGENDE ET HISTOIRE

PREMIÈRES
PYRAMIDES
UN GÉNIE TECHNIQUE
VIEUX DE 5000 ANS

SAINT-BARTHÉLEMY
LES VÉRITABLES CAUSES
DU MASSACRE



N° 17
MAI 2016

M 060956-17-F: 5,95 € - RD




FRANCK FERRAND
AU CŒUR DE L'HISTOIRE
DU LUNDI AU SAMEDI DE 14H À 15H

Europe 1

UN TEMPS D'AVANCE



PHILIPPE LASSON

Dossiers

18 La Saint-Barthélemy ensanglante Paris

Dans la nuit du 24 août 1572, quelque 30 000 protestants sont massacrés par les ligueurs catholiques dans les rues de la capitale. Retour sur un enchaînement de faits tragiques. **PAR JEAN-JOËL BRÉGEON**

30 Auguste, le retour à l'ordre moral

Le premier empereur de Rome ne badinait pas avec le mariage ! Ce descendant de Vénus légiféra pour restaurer l'austérité des moeurs contre le délitement des valeurs familiales. **PAR VIRGINIE GIROD**

42 Bismarck fonde l'Allemagne

En 1871, un géant européen surgit des ruines de la défaite française. Comment Bismarck a-t-il accompli son rêve pugnace : unifier l'Allemagne autour d'une Prusse triomphante ? **PAR DOMINIQUE KALIFA**

60 Les premières pyramides

Avant Kheops et Kephren, c'est au pharaon Snefrou que l'on doit, voici 4 500 ans, une invention révolutionnaire : l'emblématique pyramide égyptienne à faces lisses. **PAR DAMIEN AGUT-LABORDÈRE**

74 Un crime à l'Alhambra

Dans la Grenade musulmane du xv^e siècle, le roi Boabdil aurait mis à mort des membres de l'émiciente lignée des Abencérages. Mais s'agit-il d'une simple légende ? **PAR ANTONIO PELÁEZ ROVIRA**

Rubriques

06 L'ACTUALITÉ

10 LE PERSONNAGE

Faust, derrière le mythe
C'est la vie d'un humaniste allemand du xvi^e siècle qui a inspiré le célèbre personnage de la littérature européenne.

14 LA VIE QUOTIDIENNE

Le pain des Romains

Afin d'éviter les soulèvements de la plèbe, l'État instaura des distributions gratuites de blé pour les citoyens modestes.

90 LA GRANDE DÉCOUVERTE

Les guerriers de Riace

En 1972, deux rares statues de bronze sont découvertes au large de la Calabre.



94 LES LIVRES ET EXPOSITIONS

E. LESSING/ALBUM

MÉDAILLE DES VALOIS.
XVI^e SIÈCLE. MUSÉE D'HISTOIRE DE L'ART, VIENNE.



PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : OTTO VON BISMARCK PAR FRIEDRICH EMIL KLEIN. HUILE SUR TOILE, FIN DU XIX^e SIÈCLE. MUSÉE D'HISTOIRE MILITAIRE, DRESDEN. © BPK / JOCHEN REMMER

Le Monde HISTOIRE & CIVILISATIONS

REVUE MENSUELLE
80, boulevard Auguste-Blanqui, 75013 Paris

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :

Direction de la rédaction : JEAN-PIERRE DENIS

Rédaction en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE

Secrétariat de rédaction : ÉMILIE FORMOSO

Direction artistique : BRUNO HOUDOU

Réalisation : DENFERT CONSULTANTS

Correction : LAURENT COURCOUL

Ont collaboré à ce numéro : DAMIEN AGUT-LABORDÈRE, JEAN-JOËL BRÉGEON, SYLVIE BRIET, ELENA CASTILLO, VIRGINIE GIROD, ISABEL HERNANDEZ, DOMINIQUE KALIFA, MATTIEU LAHAYE, DIDIER LETT, MIGUEL ÁNGEL NOVILLO, ANTONIO PELÁEZ ROVIRA

Traduction : AMÉLIE COURAU, ISABELLE LANGLOIS-LEFEBVRE, NATHALIE LHERMILLIER, ANNE LOPEZ

Coordination éditoriale Le Monde : MICHEL LEFEBVRE

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Direction administrative et financière : ELZBIETA CAPIAUX

Assistante : ODILE TESSIER

Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA

Fabrication : ÉRIC CARLE (directeur industriel), NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOC'H (chef de fabrication)

Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN, SADASEEVEN RUNGIAH

Commercial : VINCENT VIALA (directeur), FLORENCE MARIN, JULIA GENTY-DROUIN, GALATEA PEDROCHE, VÉRONIQUE VIDAL

Publicité : ORNELLA BLANC-MONALDI (01 48 88 46 48), DAVID OGER (01 48 88 46 03).

Service relation abonnés : 8, rue Jean-Antoine-de-Baïf, 75212 Paris Cedex 13

De France : 01 48 88 51 04. Fax : 01 48 88 45 33.

De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04. Fax : (33) 1 48 88 45 33.

E-mail : serviceclients.mp@vmmagazines.com

Belgique : Edigroup Belgique. Diffusion Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304.

Fax : 070 233 414. E-mail : abobelgique@edigroup.org

Suisse : diffusion Edigroup SA, Case postale 393, 1225 Chêne-Bourg. Tél. : 022 860 84 01. Fax : 022 348 44 82.

E-mail : abonne@edigroup.ch

Diffusion : CHRISTOPHE CHANTREL (responsable ventes France et international), CAROLE MERCERON (chef de produit) Réassorts : 0 805 05 01 47

Promotion et communication : BRIGITTE BILLIARD, ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AUBIN IMPRIMEUR, 86240 LIGUGÉ

Dépôt légal : à parution. ISSN : 2417-8764

Commission paritaire : 0920K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO

Histoire & Civilisations : 80, bd. Auguste-Blanqui, 75013 Paris

E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr

Histoire & Civilisations est publié sous licence de RBA REVISTAS, S.L. Il contient des matériaux dont les droits d'exploitation appartiennent à RBA Revistas, S.L. Toute reproduction, totale ou partielle, sans l'autorisation de la Direction est interdite.

**Information à l'attention
de nos abonnés en
prélèvement automatique**

Dans le cadre de la réglementation SEPA (Single Euro Payment Area, espace unique de paiement en euros), vous pouvez accéder aux caractéristiques de vos prélèvements en contactant notre service clients par téléphone au 01 48 88 51 04 ou par mail : serviceclients.mp@vmmagazines.com



GRÈCE

SOPHIE BOUFFIER

Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée entre le VIII^e et le II^e s. av. J.-C., notamment en Italie et en Gaule méridionale.



MOYEN ÂGE

DIDIER LETT

Médiéviste, professeur à l'université de Paris Diderot-Paris 7. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.



COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE

FRANCIS JOANNÈS

Professeur d'histoire ancienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, où il enseigne l'histoire mésopotamienne, les rapports entre la Bible et la Mésopotamie, et les langues anciennes du Proche-Orient.



ÉGYPTE

PASCAL VERNUS

Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École pratique des hautes études (EPHE) de Paris.



ROME

CLAIRE SOTINEL

Professeure d'histoire romaine à l'université Paris-Est Créteil Val-de-Marne. Ancien membre de l'École française de Rome. Elle est spécialiste de l'Antiquité tardive.



ÉPOQUE MODERNE-CONTEMPORAINE

DOMINIQUE KALIFA

Professeur d'histoire contemporaine à Paris 1 où il dirige le Centre d'histoire du XX^e siècle. Également professeur à Sciences-Po, il est spécialiste de l'histoire du crime et des transgressions.



**NATIONAL GEOGRAPHIC
SOCIETY**

Inspirer le désir
de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY
est enregistrée à Washington D.C.,
comme organisation scientifique et éducative
à but non lucratif dont la vocation est
« d'augmenter et de diffuser
les connaissances géographiques ».
Depuis 1888, la Society a soutenu plus de
9 000 expéditions et projets de recherche.

GARY E. KNELL, President and CEO

Executive Management

TERRENCE B. ADAMSON, TERRY D. GARCIA,
BETTY HUDSON, CHRIS JOHNS, AMY MANIATIS,
DECLAN MOORE, BROOKE RUNNETTE,
TRACIE A. WINBIGLER, JONATHAN YOUNG

BOARD OF TRUSTEES

JOHN FAHEY *Chairman*,
WANDA M. AUSTIN, MICHAEL R. BONSIGNORE,
JEAN N. CASE, ALEXANDRA GROSVENOR
ELLER, ROGER A. ENRICO, GILBERT M.
GROSVENOR, WILLIAM R. HARVEY, GARY
E. KNELL, MARIA E. LAGOMASINO, NIGEL
MORRIS, GEORGE MUÑOZ, REG MURPHY,
PATRICK F. NOONAN, PETER H. RAVEN,
EDWARD P. ROSKI, JR., B. FRANCIS SAUL II,
TED WAITT, TRACY R. WOLSTENCROFT

INTERNATIONAL PUBLISHING

YULIA PETROSSIAN BOYLE Senior Vice President,
ROSS GOLDBERG Vice President, Digital, RACHEL
LOVE, Vice President, Book Publishing, CYNTHIA
COMBS, ARIEL DEIACO-LOHR, KELLY HOOVER,
DIANA JAKSIC, JENNIFER LIU, RACHELLE PEREZ,
DESIREE SULLIVAN

COMMUNICATIONS

BETH FOSTER Vice President

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE

PETER H. RAVEN *Chairman*
JOHN M. FRANCIS *Vice Chairman*
PAUL A. BAKER, KAMALIJIT S. BAWA, COLIN
A. CHAPMAN, KEITH CLARKE, J. EMMETT
DUFFY, PHILIP GINGERICH, CAROL P. HARDEN,
JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN,
NAOMI E. PIERCE, JEREMY A. SABLOFF,
MONICA L. SMITH, THOMAS B. SMITH,
WIRT H. WILLS



OLIVIER ROLLER

JEAN-MARC BASTIÈRE
Rédacteur en chef

Le 18 janvier 1871, dans une France défaite et envahie, le chancelier **Bismarck fit proclamer l'Empire allemand** dans la galerie des Glaces du château de Versailles. Si l'Allemagne démocratique d'après 1945 a coupé toute référence à ce passé, ce II^e Reich (qui fut rarement appelé tel) a entraîné l'Allemagne dans la modernité. Bien que marqué par le conservatisme, ce pays devint alors le plus avancé au monde d'un point de vue social. Quels rapports avec le I^e Reich et le III^e Reich ? Si le régime hitlérien révéla son profond dévoiement et sa perversité, l'empire fondé par Bismarck se distinguait aussi du Saint Empire romain germanique, qui naquit en 962 avec le sacre impérial du roi de Germanie Otton le Grand et qui fut liquidé en 1806 par Napoléon. Cet héritier lointain n'était ni saint ni romain, mais seulement germanique. Il mettait un Hohenzollern protestant à la place des Habsbourg catholiques, consacrant la prépondérance de la Prusse. Quant à la Révolution française, qui promut l'idée de nation par l'influence de ses soldats, elle a redonné vie malgré elle à une aspiration unitaire allemande en sommeil depuis longtemps. Le système ancestral rassemblait 351 États et se caractérisait par l'absence quasi totale de pouvoir central. La notion de Reich avait alors un sens bien différent du siècle des nationalités. Ce qui n'empêche pas le fantôme de l'empire défunt d'avoir longtemps plané sur l'Europe.

MOYEN ÂGE

Nîmes livre les plus anciennes tombes musulmanes de France

La mise au jour de défunt ensevelis au VIII^e siècle selon les rites musulmans confirme la présence sarrasine dans cette région du sud de la France.

Les trois squelettes, trois hommes placés sur le côté, regardaient vers La Mecque : ils ont été exhumés à Nîmes lors de la construction d'un parking souterrain. Datées entre le VII^e et le IX^e siècle, ces sépultures sont les plus vieilles tombes musulmanes jamais découvertes en France. La plus ancienne jusqu'alors, qui se trouvait à Marseille, remontait en effet au XIII^e siècle. « On savait que les musulmans étaient venus en France au VIII^e siècle, mais on ne disposait que de quelques pièces de monnaie et de fragments de céramiques témoignant d'échanges commerciaux », explique Yves Gleize, anthropologue à l'Inrap (Institut national de recherches archéologiques préventives) et principal auteur d'un article publié dans la revue scientifique américaine *Plos One*.

Origines berbères

Ces tombes font partie d'un ensemble d'une vingtaine de sépultures découvertes en 2006. Des analyses d'ADN, prélevé sur les dents et les os, réalisées dans un laboratoire

de Bordeaux, ont indiqué que les défunt étaient d'origine nord-africaine, âgés de 20 à 29 ans pour l'un, une trentaine d'années pour le deuxième et de plus de 50 ans pour le troisième. Les chercheurs pensent que ces hommes étaient des Berbères enrôlés dans l'armée du califat omeyyade durant la conquête arabe de l'Afrique du Nord au VIII^e siècle. Des compagnons connaissant les rites musulmans les auraient enterrés.

À côté de chrétiens

Des textes anciens attestent de la présence de musulmans à Nîmes dès 719, avec l'arrivée des Sarrasins. Charles Martel reprit la ville en 737, les Sarrasins la reconquirent jusqu'à l'arrivée de Pépin le Bref en 752. Cependant, on ignore encore la taille de ces communautés musulmanes et la façon dont elles ont cohabité avec les habitants de la région. Les trois tombes étaient proches des tombes chrétiennes et se trouvaient à l'intérieur d'une enceinte romaine, suggérant des rapports de proximité physique entre les populations. ■

MAURICE FRANCK/INRAP





◀ **LE THÉÂTRE**
romain de Jableh
a pu être restitué
virtuellement.

ICONEM / DGAM

ANTIQUITÉ – MOYEN ÂGE

La seconde vie des monuments détruits de Syrie

Le projet Syrian Heritage, s'appuyant sur la technologie numérique, permettra de restituer en 3D de nombreux chefs-d'œuvre endommagés ou disparus du patrimoine syrien.

De l'Afghanistan à la Libye, en passant par la Syrie et le Yémen, de nombreux monuments et sites archéologiques ont été détruits, notamment sous les bombardements. On ne les reverra plus tels qu'ils étaient, mais une société a entrepris d'en restituer une partie en 3D : Iconem, une start-up française née en 2013, a créé avec la Direction générale des antiquités et des musées syriens la plus grande base de données numériques de sites syriens. Les deux fondateurs de Syrian Heritage, Yves Ubelmann, architecte et archéologue, et

Philippe Barthélémy, pilote d'avion et d'hélicoptère, se sont rendus à Damas en décembre 2015 pour apporter une formation pratique aux Syriens. Ils utilisent une nouvelle technique d'acquisition numérique, la photogrammétrie, consistant à prendre de nombreuses photos d'un bâtiment ou d'un site avec un appareil classique, puis à laisser l'ordinateur travailler : les algorithmes

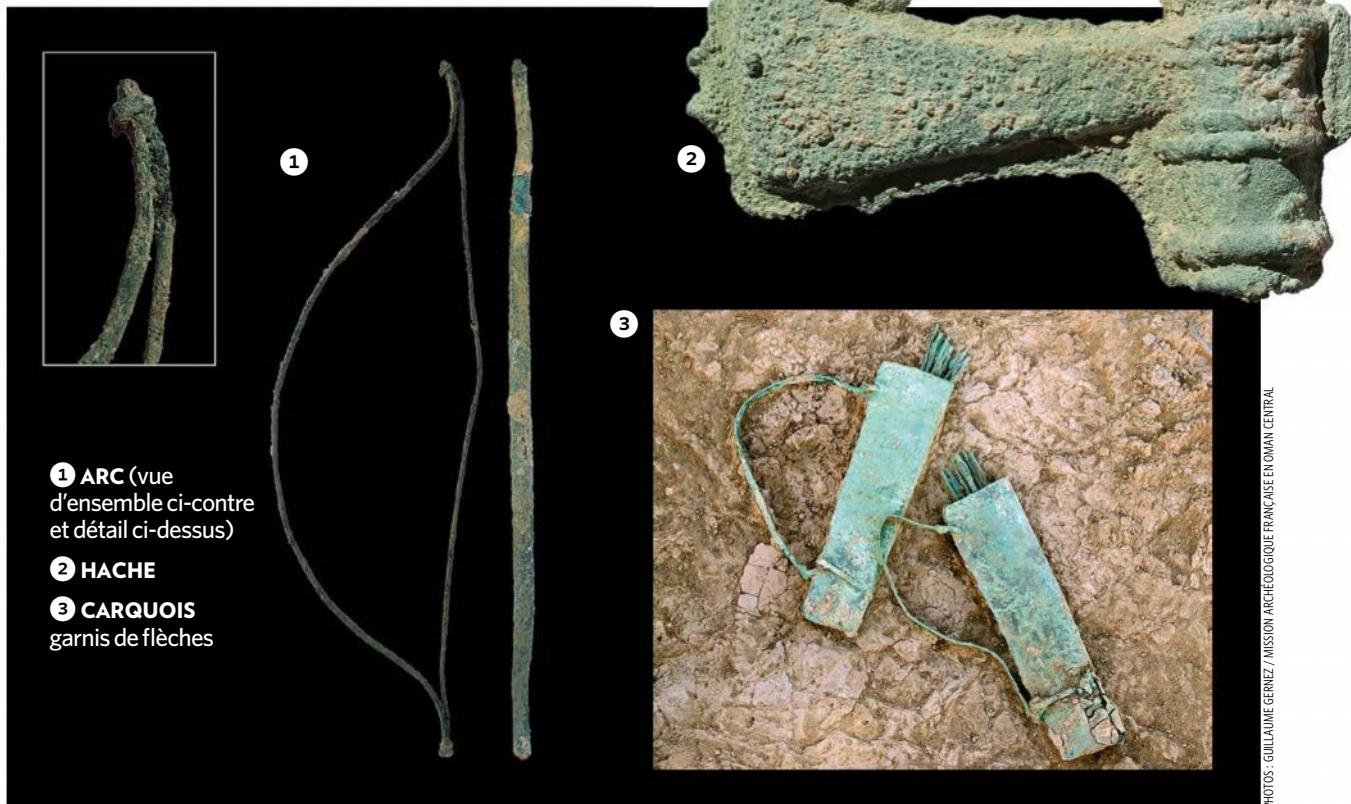
analysent ces milliers d'images et exploitent les similitudes entre les clichés pour reconstruire une version 3D de l'objet archéologique. Selon Yves Ubelmann, ces visites virtuelles pourront aider à la reconstruction de monuments, ainsi qu'à la transmission des connaissances aux générations suivantes.

◀ **ÉDICULE**
de la mosquée
des Omeyyades
à Damas.



ICONEM / DGAM

Les Français n'ont pas pu se rendre partout en Syrie, mais ils ont enregistré certains sites menacés comme Ougarit, site du II^e millénaire av. J.-C., la mosquée des Omeyyades à Damas, qui date du VIII^e siècle, ou le krak des Chevaliers, forteresse du XII^e siècle. Pour Maamoun Abdulkarim, directeur des Antiquités syriennes, « cette solution offre aux sites archéologiques un espoir de renaissance et permettra, quoi qu'il arrive, d'en conserver la mémoire ». Les données sont publiées progressivement sur le site internet d'Iconem (iconem.com). ■



ÂGE DU FER

Ex-voto guerriers dans les sables de l'Arabie antique

Voici 2 600 ans, une tribu arabe déposait en offrande un ensemble rare d'armes factices sur un site cultuel récemment fouillé dans le sultanat d'Oman.

Des armes en bronze comme on n'en avait jamais vues en Arabie ! Il ne s'agit pas d'un arsenal récent, mais de carquois, d'arcs et de flèches datant d'environ 600 ans av. J.-C. Cet ensemble a été découvert dans le centre du sultanat d'Oman par une équipe française qui y mène des recherches depuis 2007. Le chercheur du CNRS Guillaume Gernez, qui dirige la mission soutenue par le ministère français des Affaires étrangères et celui omanais du Patrimoine,

avait repéré le site grâce à une campagne de prospection pédestre, puis menée avec des drones.

Au pied des montagnes du djebel Mudhmar gisaient les ruines de deux bâtiments. Les archéologues ont d'abord pensé qu'il s'agissait d'un relais sur une route de commerce caravanier. Aujourd'hui, ils estiment que ces bâtiments ont sans doute joué un rôle social ou rituel. L'un d'eux comporte en effet une grande salle de réunion. Et dans une pièce plus petite se trouvaient ces

armes d'autant plus inhabituelles qu'il s'agit de modèles réduits imitant des originaux. Outre les arcs et les flèches, ils ont mis au jour des haches et des poignards : « Ces armes n'étaient pas utilitaires, explique Guillaume Gernez. Normalement, les carquois sont en cuir. Ici, il s'agit sans doute d'ex-voto destinés à un rituel, peut-être pour honorer une divinité guerrière. » Des fragments d'encensoir en céramique et des petits serpents en bronze découverts dans le second bâtiment appuient cette hypothèse. L'absence

de tombe exclut l'hypothèse d'un site funéraire.

Ces populations, peut-être des tribus arabes, ne possédaient pas l'écriture et restent largement méconnues. « C'étaient de bons artisans métallurgistes, et la société était hiérarchisée, car à 60 kilomètres au nord, nous avons une forteresse. À l'époque, la zone était déjà aride et le dromadaire, domestiqué », poursuit Guillaume Gernez, qui retournera l'hiver prochain à Oman pour une nouvelle campagne de fouilles. ■

Une co-édition **la Vie** **Le Monde**
pour retracer l'Histoire à la lumière d'aujourd'hui

De l'Antiquité au XXI^e siècle, le concept d'«Occident» renvoie à des réalités différentes ; empire romain, chrétienté médiévale, grandes découvertes, Lumières, colonisation, révolution scientifique, guerre froide, valeurs universelles, mondialisation...

Ce hors-série exclusif, co-édité avec les journaux *La Vie* et *Le Monde*, revient en 188 pages sur l'histoire de l'Occident, au gré des rencontres entre les peuples, des échanges et des emprunts, des débats et des conflits.

**Découvrez vite un ouvrage de référence, riche de la contribution des meilleurs experts,
d'une iconographie et de cartes originales !**

Format : 21 x 29,7 cm - 188 pages - 12 €

Bon de commande

Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
<i>L'Histoire de l'Occident</i>	02.3593	12€€
Participation aux frais d'envoi				3€
Total de la commande			€

Merci de nous retourner votre règlement par chèque
à l'ordre de Malesherbes Publications à : MP/VPC
TSA 81305 - 75212 PARIS CEDEX 13 - Tél. 01 48 88 51 05

En vente en librairies spécialisées

Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 31/12/2016 pour la France métropolitaine. Délai de livraison : de 2 à 3 semaines.

En application de la loi Informatique et Liberté du 6 janvier 1978, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant, en vous adressant au service des abonnements. Ces informations peuvent être exploitées par Malesherbes Publications et ses partenaires à des fins de prospection. R.C. Paris B 323 118 315

M. Mme Nom

Prénom

Adresse

Code postal

Ville

Tél

26E3K

E-mail

J'accepte de recevoir les offres d'*Histoire & Civilisations* oui non et de ses partenaires oui non

Faust, l'alchimiste qui se cache derrière le mythe

C'est la vie d'un humaniste allemand du xvi^e siècle, mort dans l'explosion d'une expérience occulte, qui a inspiré l'un des personnages les plus célèbres de la littérature européenne.

Le mage et ses avatars littéraires

1509

Johann Faust obtient le titre de bachelier à l'université d'Heidelberg. Il n'existe pas de preuves qu'il ait atteint le titre de docteur.

1539

Après avoir erré de ville en ville en Allemagne, Faust meurt à Staufen entre 1536 et 1539.

1587

Publication de *l'Histoire du docteur Johann Faust*, œuvre anonyme qui popularise la légende dans toute l'Europe.

1604

Parution de *La Tragique Histoire du docteur Faust*, de Christopher Marlowe, qui adapte le mythe au goût du théâtre anglais.

1808

L'Allemand Johann Wolfgang von Goethe publie la première partie de sa version de Faust.

Fersonnage central d'innombrables récits, pièces de théâtre, opéras et films, Faust est sans conteste l'une des figures les plus célèbres de la culture européenne. Si son histoire a adopté diverses variantes, Faust apparaît le plus souvent comme un érudit humaniste versé dans toutes les sciences, mais frustré car les livres n'arrivent pas à rassasier sa soif de connaissances. Pour accéder par ses propres moyens à tous les savoirs et plaisirs du monde, il a recours à la magie et aux forces surnaturelles. Ainsi, une nuit, il trace un cercle magique et invoque Méphistophélès, un ange déchu au service de Lucifer.

Méphistophélès propose un pacte à Faust : il pourra profiter pleinement de la vie pendant un certain nombre d'années – les versions les plus courantes parlent de 24 ans – au terme desquelles il devra donner son âme à Lucifer et passer l'éternité en enfer. Faust accepte et signe le pacte de son propre sang, convaincu que Méphistophélès

sera incapable de satisfaire tous ses désirs. Dès lors, conseillé par le Malin, le mage jouit de tous les plaisirs de la vie, connaît l'amour et la beauté, et voyage dans l'espace et le temps. Mais, en fin de compte, il prend conscience de la vanité de ses actes et interroge le démon sur la mort et l'enfer qui l'attendent inévitablement. Seule la version de Goethe raconte l'intervention de Dieu pour le sauver *in extremis*.

Un étudiant comme les autres

Ce personnage légendaire, qui revêt différents aspects selon les auteurs, est probablement inspiré d'un personnage réel. Les premiers documents le mentionnant situent sa naissance entre 1460 et 1470 à Helmstadt, une ville située près d'Heidelberg, bien que des versions postérieures parlent de Kundling, l'actuelle Knittlingen, dans le Wurtemberg. De par son origine modeste (il était probablement fils de paysans), Faust est sans doute l'un de ces autodidactes qui voyageaient dans les différents territoires allemands pour apprendre un métier. Il s'intéressait vraisemblablement

Érudit autodidacte, passionné de magie, Faust fut accusé de nécromancie et dut errer de ville en ville pour gagner sa vie.

SCEPTRE DE L'UNIVERSITÉ D'HEIDELBERG. XIV^E SIÈCLE.



AKG / ALBUM



LE CONTENU DU PACTE

« **MOI, JOHANNES FAUSTUS**, docteur, fais dans cette lettre écrite de ma main la déclaration qui suit. Après avoir fait vœu d'explorer les éléments, et m'être aperçu que les facultés dont le ciel m'a gratifié n'étaient pas suffisantes pour pénétrer la nature des choses, et que les autres hommes ne pouvaient satisfaire mon désir, je me suis offert à l'esprit ici présent, appelé Méphistophélès. Afin qu'en sa qualité de serviteur du Prince de l'enfer, il m'enseigne ce que je désire savoir et se montre, comme il l'a promis, docile et obéissant. Pour ma part, je promets que lorsque vingt-quatre années se seront écoulées à compter de la date du présent document, je tolérerai qu'il fasse de moi [...] comme bon lui semble, et ce pour l'éternité. »

L'ALCHIMISTE. PAR WILLIAM FETTES DOUGLAS.
1855. VICTORIA AND ALBERT MUSEUM, LONDRES.

à la magie, afin de comprendre les mystères du monde physique et métaphysique, comme beaucoup d'érudits de l'Europe de la Renaissance qui, en plus d'étudier la théologie, les mathématiques ou la médecine, se consacraient également à l'astrologie, à l'alchimie et aux pratiques magiques. Certaines universités, comme celles de Salamanque, Tolède ou Cracovie, possédaient des écoles de sciences occultes réputées. Le Faust historique aurait suivi, pour sa part, des études de magie à Cracovie, même

si d'autres documents rapportent qu'un certain Johannes Faust s'inscrivit à l'université d'Heidelberg en 1509, où il obtint, selon le registre, le titre de bachelier. Son nom, Faustus, est en réalité un surnom bénéfique, signifiant « le bienheureux ». Il l'a probablement adopté pour se faire passer pour un humaniste éduqué.

Le diable entre en scène

Faust ne réussit pas à finir ses études à Heidelberg et, s'il se donne le titre de « docteur », c'est uniquement pour se valoriser en société. Il est

attesté que plusieurs personnes importantes ont recherché ses faveurs. Ainsi, Franz von Sickingen (1481-1523), ami d'Ulrich von Hutten, l'un des adeptes de Luther, lui confie pendant un temps l'éducation de ses enfants, même s'il finit par l'expulser de ses terres pour son manque de morale. Nous savons également que l'évêque Georg III de Bamberg l'a consulté pour un horoscope dont le reçu a été conservé. Mais Faust finit par être accusé de nécromancie et, fuyant d'une ville à l'autre, se met à vagabonder en Allemagne.



R. SPILA / CORBIS / CORDON PRESSE

LES RIVES D'HEIDELBERG

Le véritable Faust étudia dans l'université de cette ville, dont le château domine les bords du Neckar.

Il serait mort à Staufen entre 1536 et 1539, dans l'explosion d'une expérience alchimique ayant mal tourné. L'Église vit dans cette mort, qui mutila atrocement son corps, l'œuvre du diable qui aurait pris la vie du célèbre nécromancien.

Très vite, une légende se forge autour du personnage. Un premier

livre, *De maître Faust*, est publié à Metz de son vivant en 1530. Mais c'est après sa mort que prend corps la légende du docteur ayant fait un pacte avec le diable. La *Chronique des Zimmer* (1564-1566) raconte que le diable étrangla Faust dans la ville de Staufen. Même Luther – qui, comme tous ses contemporains,

est persuadé que la sorcellerie et la magie poussent les hommes à pactiser avec le Malin – se réfère à lui dans ses *Propos de table* comme à un allié du diable.

Entre 1570 et 1575, Christoph Rosshirt publie une série de récits connus sous le nom de *Faust, le mage*, dans lesquels Faust est représenté comme un charlatan se servant du diable pour ses tromperies. Peu après, entre 1572 et 1585, un greffier de la région de Nuremberg rédige une *Histoire et faits du docteur Johann Faust*, qui est actuellement considérée comme le tout premier livre populaire dédié à l'alchimiste. Cet ouvrage décrit avec justesse la vie et la mort de Faust, ainsi que la manière dont il s'est fourvoyé avec le diable pour une durée déterminée, ce qu'il

LA MORALE DE L'HISTOIRE

POUR L'AUTEUR ANONYME de l'ouvrage publié en 1587 (à droite, la couverture originale), l'histoire de Faust doit apprendre « [aux] étudiants et ministres [...] à craindre Dieu, éviter la sorcellerie, les incantations d'esprits et autres œuvres du Démon, à ne pas inviter le Démon dans leurs foyers et ne pas se soumettre à lui comme l'a fait le docteur Faust, puisque nous avons vu l'horrible exemple de son pacte et de sa mort ».



AKG / ALBUM

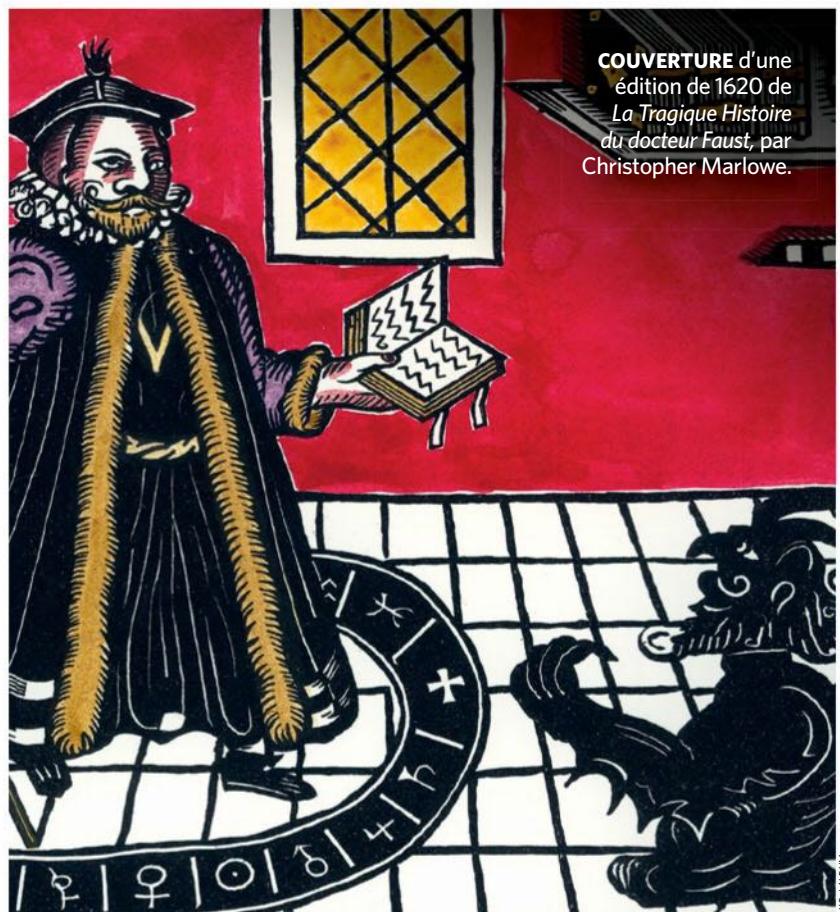
FAUST SELON MARLOWE

DANS LA PIÈCE DE MARLOWE, Faust invoque le démon : « Dans ce cercle, [...] voici les noms de Jéhovah et des saints [...] et les signes des astres errants. [...] N'hésite pas, Faust, [...] essaye tout ce que la magie peut accomplir. » Ainsi apparaît Méphistophélès. Mais l'alchimiste s'exclame : « Tu es trop laid pour être à mon service. » Le démon revient alors sous l'apparence d'un franciscain.



ORONZO / ALBUM

SPHERE ARMILLAIRE
DU XVI^E SIÈCLE,
MONASTÈRE DE
L'ESCURIAL, MADRID.



COUVERTURE d'une édition de 1620 de *La Tragique Histoire du docteur Faust*, par Christopher Marlowe.

AG / ALBUM

est advenu de lui et comment il en a justement été puni. Dans la région de Thuringe, entre 1580 et 1585, circulent des récits dans lesquels Faust apparaît comme un nécromancien expert en arts divinatoires, qui fit notamment un voyage nocturne sur le dos d'un cheval ailé. Toutes ces œuvres ont inspiré un autre ouvrage populaire anonyme, *Histoire du docteur Johann Faust*, paru en 1587, et qui sera déterminant dans la diffusion du mythe.

Goethe revisite la légende

La transmission populaire de ses aventures étoffe l'histoire de Faust d'anecdotes diverses. On raconte, par exemple, qu'il aida l'empereur d'Allemagne à régler des problèmes financiers et à gagner une bataille cruciale pour unifier l'Empire. Lors de ses voyages, il rencontre la belle Hélène de Troie et assiste à des fêtes

avec des êtres fantastiques, griffons, sirènes ou nymphes. Les lecteurs s'identifient à ce personnage doté de pouvoirs surnaturels. Faust est présenté sous un jour favorable, comme un humaniste avide de savoir et qui n'a pas peur de l'interdit. Or, si la tradition orale fait de Faust un héros admiré de tous, la littérature le présente au contraire comme un nécromancien allié du diable, à qui sont même attribués des faits liés à d'autres personnages historiques.

La réputation de Faust franchit les frontières allemandes. Entre 1589 et 1593, le dramaturge anglais Christopher Marlowe adapte son histoire pour le théâtre dans *La Tragique Histoire du docteur Faust*. La popularité du mage est telle que, très vite, les comédiens ambulants s'emparent de son histoire et la jouent dans toute l'Europe. Traduit dans plusieurs langues, le conte connaît de nombreuses

adaptations. La plus célèbre est sans conteste celle de Goethe, dont le premier volume paraît en 1808. Son succès est en grande partie dû à l'introduction du personnage de Marguerite (ou Gretchen), la jeune fille que Méphistophélès jette dans les bras de Faust. De cette rencontre naît une histoire d'amour tragique, qui s'achèvera par la mort de Marguerite, de sa mère, de son frère et de son propre fils. C'est cette version du célèbre écrivain allemand qui assurera la plus grande postérité au malheureux alchimiste. ■

ISABEL HERNÁNDEZ
UNIVERSITÉ COMPLUTENSE, MADRID

Pour
en
savoir
plus

TEXTES
Faust (I et II)
J. von Goethe, Flammarion, 2015.
**La Tragique Histoire
du docteur Faust**
C. Marlowe, Les Belles Lettres, 2004.

À Rome, la paix sociale s'achète avec du pain

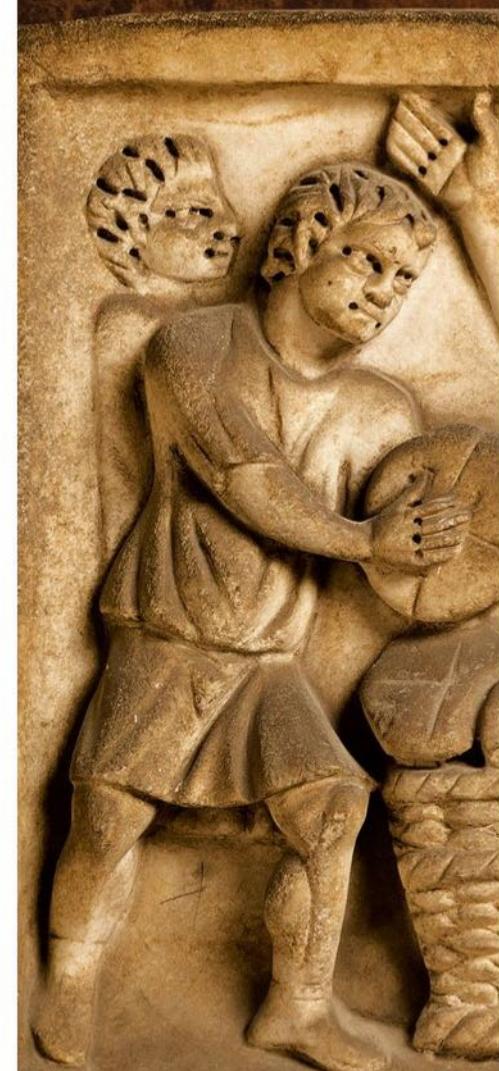
Afin d'éviter les soulèvements de la plèbe, l'État instaura des distributions gratuites de blé pour les citoyens modestes.

Au début du II^e siècle apr. J.-C., le poète Juvénal déplorait la triste image renvoyée par le peuple de Rome, vu comme une foule de parasites se plaisant à obéir aux caprices des empereurs. « Que fait-elle, cette tourbe des enfants de Rémus ? [...] Depuis qu'il n'y a plus de suffrages à vendre, [elle] n'a cure de rien ; [elle] qui jadis distribuait les pleins pouvoirs, les faisceaux, les légions, tout enfin, [elle] a rabattu de ses prétentions et ne souhaite plus anxieusement que deux choses : du pain et des jeux. » Forgée par Juvénal, cette expression célèbre (en latin : *panem et circenses*) désigne les deux méthodes qu'employaient les empereurs romains pour éviter les soulèvements populaires : les spectacles de gladiateurs et les courses de chars, qui absorbaient l'attention du peuple comme aujourd'hui le football, et le pain distribué gratuitement à une large portion de la population.

Parmi leurs fonctions, les autorités romaines comptaient l'approvisionnement en céréales, appelé *annone*, un terme qui désignait le produit des récoltes stockées dans les greniers. La croissance démographique de la ville de Rome, dont la population dépassait le million d'habitants à l'époque d'Auguste, compliqua toutefois cette tâche. Le déclin de l'agriculture céréalière dans les campagnes italiennes contraignit en outre à importer le blé de différentes régions méditerranéennes, comme la Sicile, la province d'Afrique (qui englobait alors la Tunisie et l'est de l'Algérie) et l'Égypte.

Jets de pain sur l'empereur

L'approvisionnement en grains se faisait par voie maritime. Les armateurs privés, ou *naviculari*, acheminaient les cargaisons de blé depuis Alexandrie ou Carthage jusqu'au port d'Ostie. Situé non loin de Rome, à l'embouchure du Tibre, il remplaça à partir du I^r siècle



TABLEÉE DE CONVIVES

Des convives assis à une table attendent qu'on leur serve des miches de pain. *Palais Massimo alle Terme, Rome*.

SCALA, FLORENCE

apr. J.-C. le port de Puteoli, aujourd'hui Pouzzoles, sur le golfe de Naples. La marchandise était enregistrée par un magistrat, le questeur d'Ostie, puis acheminée jusqu'à Rome par le fleuve sur des embarcations spéciales, les *caudicarice*, qui appartenaient à la corporation des bateliers du Tibre.

L'activité des commerçants privés suffisait, en temps normal, à garantir le ravitaillement de Rome. Les années de mauvaises récoltes pouvaient toutefois entraîner des pénuries et une hausse des prix céréaliers, à leur tour susceptibles de répandre le mécontentement populaire, voire de provoquer



LA DÉESSE ANNONE

LE TERME « *annone* » vient du mot latin *annus* (« année »), en référence au caractère annuel des récoltes. L'importance de l'approvisionnement en céréales à Rome était telle qu'elle donna naissance à la déesse Annone, souvent représentée sur des pièces frappées de cornes d'abondance.

LA DÉESSE ANNONE (À GAUCHE). ÉPOQUE DE NÉRON (54-68 APR. J.-C.).



des soulèvements ou des mutineries. Rome n'était jamais à l'abri de ce genre de crise. Grâce à l'historien romain Sénèque, on sait par exemple qu'à la mort de Caligula, en 41 apr. J.-C., Rome disposait de réserves lui permettant de ne subsister qu'une semaine. Pendant une période de grave pénurie alimentaire, une foule affamée cerna Claude (le successeur de Caligula) en plein Forum et lui jeta des morceaux de pain en signe de mécontentement ; l'empereur parvint à s'échapper en pénétrant dans le palais par une porte dérobée. Il importait notamment de garantir la subsistance de l'armée déployée à

La miche supplante la traditionnelle bouillie

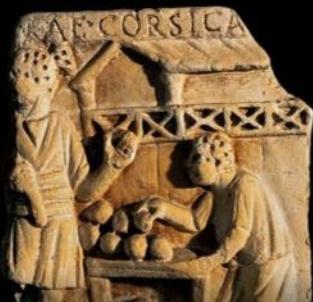
LE RÉGIME ALIMENTAIRE des Romains reposait sur les céréales, en particulier sur le blé, la consommation d'orge étant moins courante et l'avoine, réservée aux chevaux et aux ânes. Le blé n'était pas moulu, mais pilé dans un mortier, puis mélangé à de

l'eau pour obtenir une **BOUILLIE**, le *puls*. Véritable plat national, le *puls* perdura longtemps en milieu rural, à tel point que le dramaturge Plaute, au II^e siècle av. J.-C., appelait « mangeurs de bouillie » les habitants des campagnes. Dans les villes, le blé moulu et le pain cuit furent introduits à

partir de la seconde moitié du II^e siècle av. J.-C. La qualité du pain variait selon le type de grain et la finesse du crible : on trouvait le **PANIS SILIGINEUS** (le meilleur, préparé à partir de blé), *plebeius*, *castrensis*, *sordidus* ou *rusticus* (préparé à partir de farine épaisse), et le pain blanc.

LE COÛT DE LA VIE À ROME

DANS LE *SATYRICON* de Pétrone, un personnage se plaint de la collusion des fonctionnaires et des boulanger sur la hausse du prix du pain : « Malheur aux édiles qui s'entendent avec les boulanger ! Aide-moi et je t'aiderai, voilà ce qu'ils se disent entre eux : aussi le menu peuple souffre, pendant que ces sangsues nagent dans l'abondance. »



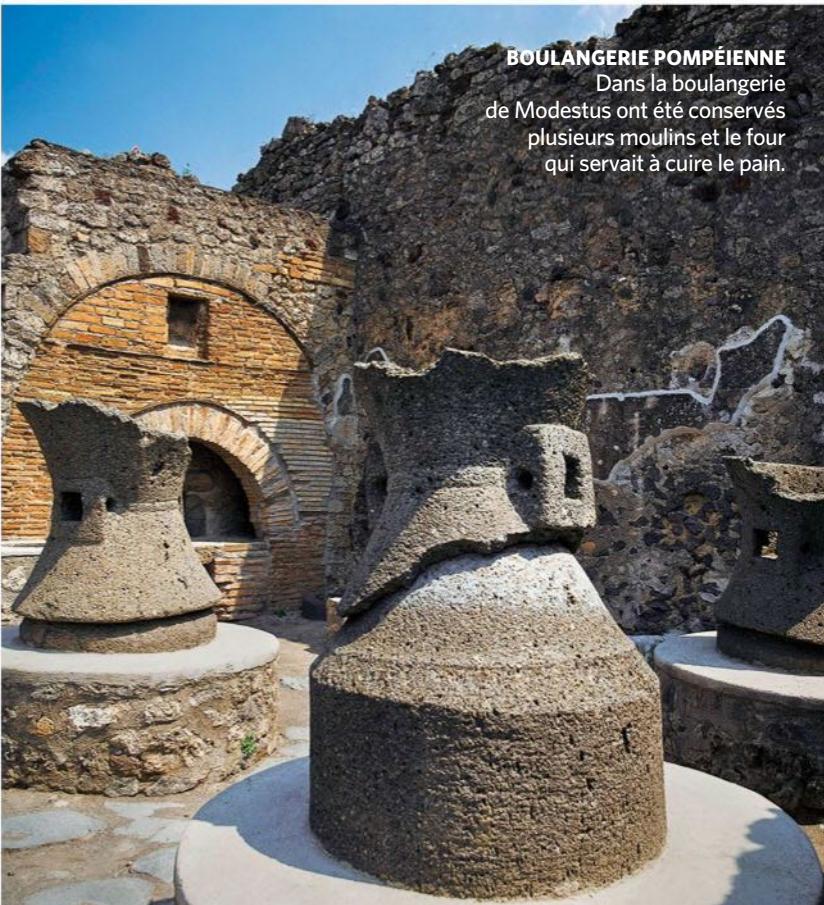
VENDEUR DE PAIN. RELIEF DU II^e SIÈCLE APR. J.-C.
MUSÉE DE LA CIVILISATION ROMAINE, ROME.

DEA / ALBUM



À partir du II^e siècle av. J.-C., tout citoyen modeste pouvait faire valoir son droit au blé gratuit.

SEPTIME SÉVÈRE AMÉLIORA L'ANNOE MILITAIRE. III^e SIÈCLE. MUSÉES DU CAPITOLE, ROME.



BOULANGERIE POMPEIENNE

Dans la boulangerie de Modestus ont été conservés plusieurs moulins et le four qui servait à cuire le pain.

Rome, à tout moment susceptible de mener une conspiration contre l'empereur au pouvoir.

Les autorités romaines avaient déjà mis en place un système de distribution de blé auprès des citoyens dans le but de préserver la paix sociale. Cette intervention se limitait au départ à une simple réduction de prix ; en 202 av. J.-C., le blé envoyé de la province d'Afrique par Scipion fut par exemple

vendu à Rome à la moitié de son prix normal. Il s'agissait de distributions ponctuelles, parfois organisées par

des particuliers désireux de se rendre populaires auprès de leurs concitoyens, pour une raison ou pour une autre.

Dix ans plus tard fut instauré un système par lequel l'État procédait à des distributions régulières de blé auprès des citoyens. Dans le cadre de son programme de réformes favorables à la plébe, Caius Sempronius Gracchus fit en effet voter en 123 av. J.-C. la loi dite *lex Sempronia frumentaria*, en vertu de laquelle les citoyens qui en manifestaient le souhait pouvaient recevoir une certaine quantité de blé à un prix inférieur de 25 à 50 % à son prix normal. À l'échelle de l'histoire de Rome,

il s'agit de la première loi réglementant les distributions de blé financées par des fonds publics.

Fraudes à tous les niveaux

Malgré l'abolition de ces distributions sous la dictature de Sylla, favorable aux patriciens, une nouvelle loi vint rétablir en 73 av. J.-C. le système de Caius Sempronius Gracchus. En 58 av. J.-C., une autre disposition, la *lex Clodia frumentaria*, imposa la distribution gratuite de blé au peuple, impliquant par là que l'État courrirait désormais l'intégralité des frais alimentaires de la plébe romaine.

Les lois frumentaires s'adressaient aux pères de famille et aux citoyens non descendants d'esclaves dont le patrimoine, évalué par le cens, était inférieur à un certain seuil. En étaient donc exclus les esclaves, les affranchis, les étrangers et les membres de la noblesse et des couches favorisées de la société,

Le blé, ingrédient clé du bonheur public

LE SARCOPHAGE DE L'ANNONE, conservé au palais Massimo alle Terme de Rome, était celui de Flavius Arabianus, préfet de l'annone sous Aurélien, à la fin du III^e siècle. Les reliefs de cette face du sarcophage représentent de façon allégorique l'effet de l'approvisionnement en grain sur l'abondance à Rome.



① Le port

La personnification du port de Rome porte un phare, tandis qu'à ses pieds repose une proie.

② La déesse Annone

Elle brandit la tessera *annonaria*, le document attestant du statut de bénéficiaire de l'annone.

③ Les époux

Ils se livrent à une *dextrarum iunctio* (poignée de main), gage de fidélité mutuelle.

④ Le génie

Entre les époux se trouve la déesse Junon Pronuba ; à leurs côtés, le Génie du Sénat.

⑤ L'Afrique

Près de l'Abondance se tient la personnification de l'Afrique, région d'où provenait le grain.

ELECA / ART ARCHIVE

qui se procuraient les céréales grâce à leurs propres exploitations ou en les achetant sur le marché. En d'autres termes, la plèbe frumentaire (comme on appelait les bénéficiaires des distributions gratuites de blé) englobait à la fois les indigents n'exerçant aucune activité fixe et des citoyens tirant un revenu modeste de leur activité. Ces distributions de l'annone n'étaient pas considérées comme une aumône accordée par l'État aux plus démunis, mais comme un droit que tout citoyen pouvait revendiquer.

Les autorités inscrivaient le nom des bénéficiaires de l'annone sur des tablettes en bronze et fixaient une journée de distribution mensuelle, qui se tenait sur le champ de Mars, au *Porticus Minucia Frumentaria*. Les bénéficiaires se présentaient avec un certificat, la *tessera annonaria*, qui leur donnait droit à 35 kilos de céréales. Cette quantité équivalait à la consommation de deux

personnes, ce qui semble indiquer que l'annone ne suffisait pas à assurer l'alimentation mensuelle d'une famille entière. Pour gérer la distribution des céréales, les autorités mirent en place une véritable bureaucratie dirigée par le préfet de l'annone, sous les ordres duquel se trouvaient les centurions et les procureurs de l'annone.

La perspective de manger gratuitement donna lieu à des fraudes et des abus, comme l'inscription de patriciens sur la liste des bénéficiaires, qui ne cessa de s'allonger. Pour remédier à ces excès, Jules César réduisit le nombre des bénéficiaires de 320 000 à 150 000 et décréta l'organisation d'un tirage au sort à la mort de chacun d'entre eux pour désigner son remplaçant. Auguste envisagea même d'abolir ces distributions, qui favorisaient selon lui l'exode rural et l'émigration vers Rome, où certains pensaient qu'il était possible de vivre aux frais de l'État. Toutefois,

il ne parvint qu'à réduire le nombre de bénéficiaires à 200 000. Dès lors, les empereurs firent de la distribution gratuite de blé le meilleur instrument de maintien de la paix sociale à Rome. Au fil du temps, la crise économique s'aggrava, et l'annone devint la bouée de sauvetage des classes défavorisées. C'est la raison pour laquelle, en plus d'améliorer le système d'approvisionnement et de distribuer de la farine, les empereurs commencèrent, à la fin du III^e siècle, à distribuer du pain cuit dans de grands fours industriels, mais aussi à proposer de l'huile, de la viande de porc et du vin à un prix réduit. ■

MIGUEL ÁNGEL NOVILLO
UNIVERSITÉ DE NEBRIJA, MADRID

Pour en savoir plus | **ESSAI**
Rome à l'apogée de l'empire.
La vie quotidienne
J. Carcopino, Pluriel, 2011.

P A

R

I

L'ÉVÉNEMENT DÉCLENCHEUR

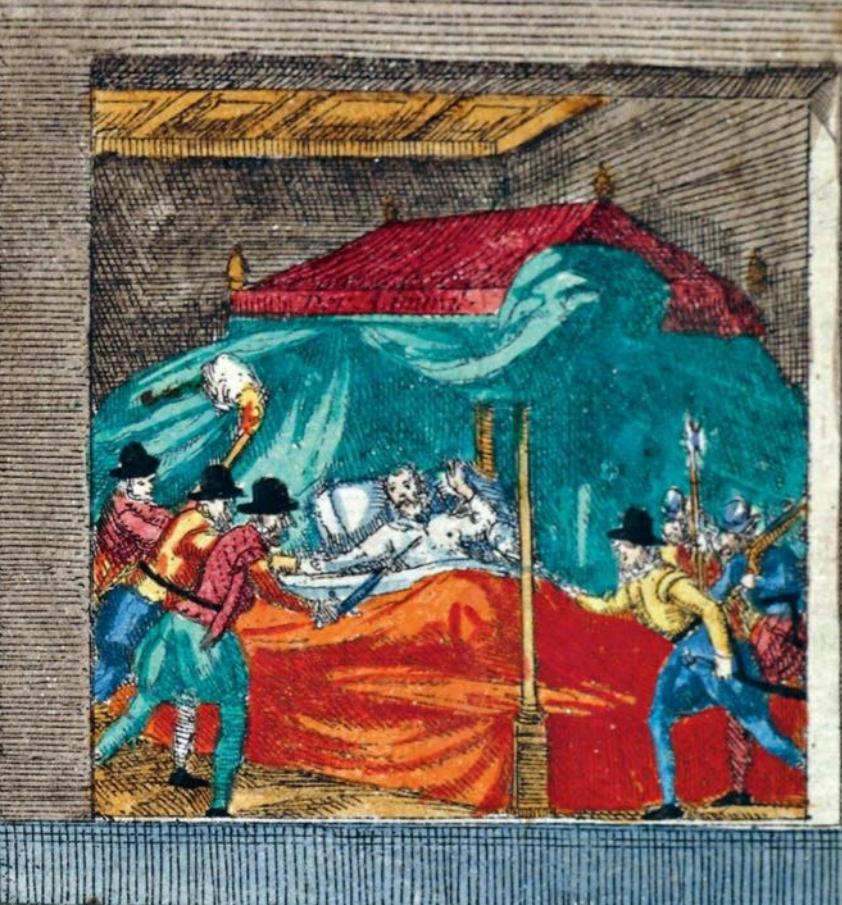
Cette gravure d'époque, par Frans Hogenberg, représente l'assassinat du chef huguenot Gaspard de Coligny et les massacres qui suivirent dans la nuit de la Saint-Barthélemy.

Bibliothèque universitaire, Genève.

DEA / SCALA, FLORENCE



(Der Admiral.)



LA SAINT-BARTHÉLEMY

ensanglante Paris

Dans la nuit du 24 août 1572, quelque 30 000 protestants sont massacrés par les ligueurs catholiques dans les rues de la capitale. Voici le récit de l'enchaînement tragique des faits qui constituent le point d'orgue des guerres de Religion.

JEAN-JOËL BRÉGEON
HISTORIEN



PALAIS DU LOUVRE

Sous Catherine de Médicis, la forteresse du Louvre commença à se transformer en un élégant palais aménagé autour d'une grande cour carrée. La photographie montre le pavillon de l'Horloge, bâti au début du XVII^e siècle.

BRIAN JANNSEN / AGE FOTOSTOCK

es guerres de Religion ont endeuillé le royaume de France de 1559 à 1598 *stricto sensu*, car les prodromes remontent en réalité à 1524 et, suite à la révocation de l'édit de Nantes en 1685, la question protestante ne sera réglée qu'un siècle plus tard par l'édit de tolérance de 1787. Les massacres de la Saint-Barthélemy, perpétrés à Paris dans la nuit du 23 au 24 août 1572, sont l'épisode le plus sanglant de cet affrontement entre catholiques et protestants. Le nombre de victimes oscille entre 15 000 et 30 000.

Cette Saint-Barthélemy procède d'un cheminement complexe, qui conclut les démarches tortueuses de la famille royale, des Grands, des deux clergés, des notables provinciaux... Il s'insère aussi dans le jeu européen des puissances. La France peine à trouver sa place entre une Espagne hégémonique, victorieuse des Turcs à Lépante en 1571 et se préparant à châtier « ses » Pays-Bas rebelles, l'« hérétique » Élisabeth I^e d'Angleterre et un Empire germanique déchiré par les affrontements confessionnels. Cela sous l'œil des papes Pie V puis Grégoire XIII, élu le 14 mai 1572, qui la croient toujours son bras armé contre l'hérésie.

Le jeune roi de France Charles IX a 22 ans. Maladif, d'un caractère peu affirmé, il est sous la tutelle de sa mère, Catherine de Médicis, personnage d'une autre trempe. Le cercle familial — ses frères, François et Henri, sa sœur Marguerite, les « cousins » Bourbon, Guise, Montmorency — constitue un environnement instable, clivé par des clientèles engagées les unes dans la foi réformée,

calviniste pour l'essentiel, les autres dans le catholicisme le plus strict. Le groupe dit des « Politiques », qui cherche à déconfessionnaliser la pratique politique, est de plus en plus isolé, tel Michel de L'Hospital, chancelier de France depuis 1560. Dans le camp réformé, la figure dominante est désormais Gaspard de Coligny, un Montmorency, bon chef de guerre, qui associe sa foi à des vues européennes. De leur côté, Catherine et son fils sont à la recherche d'une voie médiane. C'est tout l'esprit des édits de 1562 et 1563. Le premier, rédigé par Michel de L'Hospital, admet pour la première fois en Occident la coexistence de deux religions au sein de l'État. Mais, déjà, le second édit rogne les dispositions du premier, alors même que les extrêmes des deux bords refusent la conciliation.

En 1564, Charles IX visite son royaume. Une suite de « joyeuses entrées » qui donnent de la chair à sa personne et glorifient la fonction royale. En 1566, l'ordonnance de Moulins renforce le pouvoir monarchique en le centralisant. Les huguenots s'en inquiètent, Coligny



E. LESING / ALBUM

▲ MÈRE ET FILS

Sur cette médaille s'entrelacent les initiales de Catherine et de son fils, Charles IX, sur lequel la reine mère exerça toute sa vie un fort ascendant. *Musée d'Histoire de l'art, Vienne*.

CHRONOLOGIE DEUX RELIGIONS AU CŒUR DU CONFLIT

1562
La première guerre de Religion oppose les noblesses catholique et protestante.

1572
Dans la nuit de la Saint-Barthélemy, plusieurs milliers de protestants sont massacrés.

1589
L'assassinat d'Henri III précipite la disparition de la dynastie des Valois.

1598
Henri IV met un terme à la huitième et dernière guerre de Religion.

CATHERINE DE MÉDICIS. PAR SANTI DI TITO. 1585-1586. GALERIE DES OFFICES, FLORENCE.
SCALA, FLORENCE





RENCONTRE À CHENONCEAU

En mars 1572, Catherine de Médicis retrouve Jeanne d'Albret dans ce château du Val de Loire pour arranger le mariage de leurs enfants respectifs, Marguerite de Valois et Henri de Navarre.

BRIAN JANSEN / AGE FOTOSTOCK

et Louis de Condé parlent de soustraire le roi aux influences « papistes ».

La deuxième guerre de Religion est une prise d'armes confuse. À Meaux, le roi échappe de peu aux calvinistes. L'amiral de Coligny joue une partie dangereuse ; à la Cour, il vit sous escorte. Il demande l'intervention aux Pays-Bas révoltés contre l'Espagne, le parti des Guise s'y oppose. Coligny se replie à La Rochelle et se maintient en Saintonge et en Poitou. En 1569, le futur Henri III s'illustre à Jarnac puis à Moncontour. À Rome, Pie V reçoit les étendards des hérétiques et les suspend aux murs de la basilique du Latran.

En 1570, on entrevoit la fin – provisoire – des combats. C'est la paix de Saint-Germain dite, par un jeu de mots féroce, « boiteuse et mal assise », les deux représentants du roi étant Biron, un boiteux, et de Mesmes, seigneur de Malassise. Blaise de Monluc, chef de guerre sans états d'âme, tient d'ailleurs à préciser qu'une paix est faite « pour prendre haleine [...], pour se pourvoir d'autres choses nécessaires pour la guerre ».

Mariage « vermeil » à Paris

Le Conseil royal se perd dans la recherche d'alliances scellées par des unions familiales. Catherine veut marier son fils, le duc d'Anjou et futur Henri III, à Élisabeth I^e d'Angleterre, la « reine vierge ». Un mariage repoussé par l'intéressé. Mais la reine mère persiste dans des voies diplomatiques qui tournent à l'équilibrisme. Le 19 avril 1572, la France et l'Angleterre signent le traité de Blois. Coligny exulte, car il voit se mettre en place l'alliance mettant en difficulté son ennemi juré, Philippe II d'Espagne.

En mars de la même année, Catherine et Jeanne d'Albret, sœur de François I^r et mère d'Henri de Navarre (futur Henri IV), se sont vues à Blois. Les deux femmes ont décidé d'unir les maisons de Valois et de Bourbon en mariant Marguerite à Henri le plus tôt possible. Mais la reprise de la guerre aux Pays-Bas relance l'opportunité d'une intervention en faveur des « gueux » néerlandais. Charles IX tergiverse tout l'été. Une grande politique antiespagnole le séduit, mais il craint qu'elle



DEA / SCALA FLORENCE

DES VIOLENCES RÉCIPROQUES

DANS PLUSIEURS VILLES DE FRANCE, le début des guerres de Religion s'accompagne de violents affrontements entre catholiques et protestants. Là où ils sont majoritaires, les huguenots assaillent les églises catholiques et attaquent les prêtres et les moines, qu'ils humilient, expulsent de la ville ou tuent. Les catholiques déclenchent pour leur part des massacres similaires à celui de la nuit de la Saint-Barthélemy dans des villes comme Sens ou Tours (ci-dessus).

ne donne une trop grande place au parti réformé, autrement dit à Coligny. Le 5 juin, celui-ci arrive à la Cour, bien décidé à imposer ses vues. Il s'appuie sur le mémoire de son conseiller Duplessis-Mornay, qui aligne tous les avantages d'une guerre contre Philippe II d'Espagne. À les en croire, l'Angleterre, les princes réformés de l'Empire, Venise même n'attendent que cela. Des plans tirés sur la comète que Catherine écarte, tout d'abord parce que le Trésor est à sec et surtout parce qu'elle veut faire aboutir sa politique d'alliances familiales.

Le 10 août, on célèbre les noces d'Henri de Condé et de Marie de Clèves. Tous les deux sont protestants, mais Marie est la sœur de la catholique Catherine de Guise... La semaine suivante, à l'occasion du mariage d'Henri de Navarre et de Marguerite

▼ PROMESSES ROYALES

Après avoir échappé à un attentat, Coligny (portrait ci-dessous) reçut la visite du roi, qui lui promit vengeance. *Musée du Protestantisme, Paris.*



TOSELLA SCALA FLORENCE

CATHERINE DE MÉDICIS
POUSSE SON FILS CHARLES IX
À SIGNER L'ORDRE DE MASSACRER
LES HUGUENOTS EN 1572.
PAR ALESSANDRO FOCOSI.
HUILE SUR TOILE, 1866.
PINACOTHEQUE DE BRERA, MILAN.

« Qu'on les tue tous ! » La marche vers l'irréparable

L'attentat avorté contre l'amiral de Coligny, le 22 août 1572, met le feu aux poudres. Catherine de Médicis et ses alliés, des membres de la famille de Guise, craignent que les huguenots ne prennent les armes et que Charles IX ne remette le pouvoir à Gaspard de Coligny. Ils préparent donc pendant la journée du 23 le massacre qui va être perpétré la nuit même.

BRIDGEMAN / ACI

LE MATIN, alors qu'elle n'a guère dormi, Catherine reçoit son fils, le duc d'Anjou, futur Henri III, dans sa chambre. Ils décident d'un commun accord qu'il est nécessaire d'« en finir avec l'amiral, par n'importe quel moyen », et qu'il faut en convaincre Charles IX.



L'APRÈS-MIDI, Catherine réunit ses plus fidèles serviteurs en un conseil de guerre dans le jardin des Tuilleries, où il est décidé qu'« il serait commode de provoquer une bataille à Paris » et de tuer tous les nobles et les capitaines protestants logés dans la ville.



À LA TOMBÉE DE LA NUIT, les autorités municipales font le tour des auberges et des pensions pour repérer celles qui hébergent des huguenots.

Le prévôt des marchands de Paris reçoit l'ordre de rassembler la milice de la ville à la mairie.



PENDANT LE DÎNER au palais, un huguenot s'écrie que les hostilités se poursuivront tant que l'attentat contre Coligny ne sera pas vengé. Cet incident convainc la reine qu'il faut agir sans plus attendre.



PENDANT LA NUIT, Catherine, le duc d'Anjou et trois nobles se rendent dans la chambre de Charles IX pour le convaincre d'autoriser le massacre. Le roi, tout d'abord réticent, se laisse finalement convaincre par sa mère. Lorsqu'on lui présente la liste des huguenots à abattre, il l'approuve et s'exclame : « Eh bien soit ! Qu'on les tue ! Mais qu'on les tue tous ! »



HERITAGE / SCALA, FLORENCE

LA CROIX BLANCHE ÉTAIT LE SIGNE DE RALLIEMENT DES LIQUEURS. PAR KARL FYODOROVICH GUN. HUILE SUR TOILE, 1868. MUSÉE NATIONAL DES ARTS DE LETTONIE, RIGA.

de Valois, dite la reine Margot, affluent à Paris plusieurs milliers de gentilshommes huguenots, « patibulaires » et « armés jusqu'aux dents », selon l'historien Pierre Miquel. Pour la majorité des Parisiens, ajoute-t-il, « le protestant est l'étranger : il est vêtu autrement, il a une coiffure spéciale [...]. Il ne danse pas, ne boit pas, ne rit pas. Il ne fête pas la Saint-Lundi. On ne le voit pas à Carnaval. Il est en marge. » Aux yeux de la population, le mariage apparaît comme scandaleux, sacrilège. Il est célébré hors du sanctuaire, sur le parvis de Notre-Dame, pour ne pas froisser le marié. Le cortège nuptial oscille entre le rite catholique et la célébration néo-païenne. Les trois jours de réjouissances sont de la même eau : une « série de fantasmagories », décrit l'historien Jean-Pierre Babelon, de saynètes où « Mercure descendu du ciel sur les ailes du coq gaulois intervient, accompagné de Cupidon, pour féliciter [les convives] et les conduire auprès de nymphes des Champs-Élysées... »

Ces noces-là seront des « noces vermeilles », car les fulminations des curés en chaire invitent les Parisiens, bons catholiques, à en finir avec les « diables encharnez », selon l'expression du poète Agrippa d'Aubigné. Le père Victor brandit ainsi les foudres célestes : « Dieu ne souffrira pas cet accouplement exécrable. » Le curé de Saint-Paul, Simon Vigor, exhorte le roi : s'il veut être vertueux, « il ne le peut estre tant qu'il permettra deux religions, et qu'il aura en sa compagnie des hérétiques. Parquoy, jusqu'à ce qu'on ait exterminé en France les ministres et les chefs de la fausse religion, je ne diray qu'il y ait de bon roy en France. »

Coligny est assassiné dans son lit

Les fêtes terminées, les protestants commencent à quitter Paris. Mais, le 22 août au matin, Coligny essuie un tir d'arquebuse parti d'une fenêtre. Blessé, il est transporté dans son hôtel, près du Louvre. Le roi accourt pour lui promettre de faire justice. Mais, dès le lendemain, soutenu par sa mère et son frère Henri, il décide en un conseil restreint de mettre à mort les principaux chefs réformés. Une liste de proscrits est dressée. Le prévôt



JOSE / SCALA, FLORENCE

TRAQUE DANS LE LOUVRE

LA NUIT DU MASSACRE, Marguerite de Valois est enfermée dans sa chambre, lorsqu'elle entend frapper désespérément à sa porte. Croyant qu'il s'agit de son mari, Henri de Navarre, elle ordonne d'ouvrir. C'est alors qu'entre un cavalier huguenot blessé, qui s'agrippe à elle pour obtenir sa protection face aux gardes royaux qui le poursuivent. Alexandre Évariste Fragonard illustre cet épisode en 1836. *Musée du Louvre, Paris*.

des marchands reçoit l'ordre de fermer les portes et de mettre en armes la milice bourgeois. Les tueurs se donnent pour signes distinctifs une croix blanche au chapeau et une écharpe blanche.

C'est un mercenaire, Jan Yanowitz, qui tue, dans son lit, Coligny. Le cadavre est défenestré, émasculé, jeté à la Seine puis repêché pour être pendu par les pieds au gibet de Montfaucon. Ses lieutenants, parents et amis tombent les uns après les autres. La Rochefoucauld, Télyny, Nompar de Caumont, Soubise... Les rescapés sont rares : Rosny (le futur Sully, alors âgé de douze ans) et les deux princes du sang, Henri de Navarre et Henri de Condé, qui doivent « juste » abjurer. Ce massacre de quelque 200 nobles est suivi, toute la nuit et le jour

▼ VIOLENCES ICONOCLASTES

La destruction d'images et d'objets sacrés par les calvinistes fut l'un des éléments déclencheurs des violences commises pendant les guerres de Religion. Calice en or du trésor de Saint-Quiriace. Provins.



BRIDGEMAN / ACI



CHAPELLE DU CHÂTEAU D'ANET

Ce splendide château situé non loin de Dreux, à l'ouest de Paris, fut édifié pour la maîtresse d'Henri II, Diane de Poitiers, par Philibert Delorme, l'architecte favori de Catherine de Médicis.

suivant, par une recherche en règle de tout ce qui est protestant pour être égorgé, éventré, femmes et enfants compris. La milice encadre et guide les massacreurs, et l'on tue au hasard, par vengeance, par cupidité, pour mieux voler et piller. Le chroniqueur Pierre de L'Estoile parle d'un certain Thomas qui « se vantait [...] d'en avoir tué quatre-vingts en un seul jour ».

Déflagration dans toute la France

Le 24, effaré, dépassé, Charles IX ordonne l'arrêt du massacre. Mais, déjà, il pense à se justifier, et le 26, devant le Parlement réuni en lit de justice, il déclare avoir empêché une sédition protestante en prenant les devants. Il faudra attendre trois jours pour que la chasse aux réformés cesse. Entretemps, la nouvelle a gagné tout le pays, et des dizaines de villes s'enflamme comme une onde de choc, jusqu'aux frontières du royaume. Autour de Paris, à Meaux puis à La Charité, Orléans, Bourges, Saumur, Angers ; dans le Sud-Ouest, à Bordeaux, Toulouse, Albi ; mais aussi à Lyon, Valence, Orange... Cette « saison des Saint-Barthélemy » tue dix ou vingt fois plus que celle commise à Paris. Et le pouvoir royal n'a guère les moyens, sinon l'envie de l'empêcher.

La Saint-Barthélemy apparaît dans toute la chrétienté comme une fracture irréparable. Philippe II d'Espagne salue cette juste et divine punition. À Rome, on la célèbre par un *Te Deum*. L'Europe protestante est horrifiée et écarte tout apaisement. La mort prématuée de Charles IX, le 30 mai 1574, remet une nouvelle fois la régence à Catherine, en attendant le retour d'Henri III, devenu entretemps roi de Pologne. La même ligne politique et religieuse risque d'être maintenue.

Dans ses fameux *Commentaires* (1592), Blaise de Monluc se déclarait incapable de dire si la Saint-Barthélemy avait été « bien ou mal faite ». Il se défaussait en ajoutant : « Ceux qui viendront après nous en parleront mieux à propos et sans crainte ; car les écrivains d'aujourd'hui n'osent escrire qu'à demy. » Cette prédiction n'a guère été confirmée. Une majorité d'historiens, de



SCALA FLORENCE

TUER AU NOM DE DIEU

EN 1569, LE PAPE PIE V écrit à Catherine de Médicis : « Il ne faut épargner d'aucune manière, ni sous aucun prétexte, les ennemis de Dieu. Ce n'est que par la destruction totale des hérétiques que le roi pourra rendre à ce noble royaume le respect dû à la religion catholique. » En 1572, à Rome, le massacre de la Saint-Barthélemy est célébré par des messes solennelles et des œuvres d'art. Ci-dessus, une fresque de Giorgio Vasari, vers 1572-1573. *Sala Regia, Vatican*.

Jules Michelet au XIX^e siècle à Pierre Miquel au XX^e siècle, a fait porter la responsabilité des massacres sur la famille royale et les Guise. Dans son roman *La Reine Margot*, publié en 1845, Alexandre Dumas fait de Catherine une aventurière, adepte du poison, se fiant à l'astrologie, assez dénaturée pour jeter sa fille Margot dans les pires tourments affectifs. L'historiographie la plus récente est beaucoup plus nuancée, elle laisse à chaque camp sa part de responsabilité. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS
La Saint-Barthélemy. Les mystères d'un crime d'État
A. Jouanna, Gallimard, 2007.

La Nuit de la Saint-Barthélemy. Un rêve perdu de la Renaissance
D. Crouzet, Pluriel, 2012.

LA TUERIE VUE PAR UNE VICTIME

François Dubois (1529-1584) était un peintre protestant parisien. Il parvint à échapper au massacre de la Saint-Barthélemy et s'exila en Suisse, où il peignit la plus célèbre représentation des événements du 24 août 1572. Au centre de l'image, la milice se presse dans l'entrée du Louvre 1. À gauche, la Seine coule, chargée de cadavres de huguenots massacrés 2. La partie droite représente le sort réservé à l'amiral de Coligny : le cadavre est défenestré 3, puis décapité et émasculé 4, et enfin traîné au gibet de Montfaucon 5.







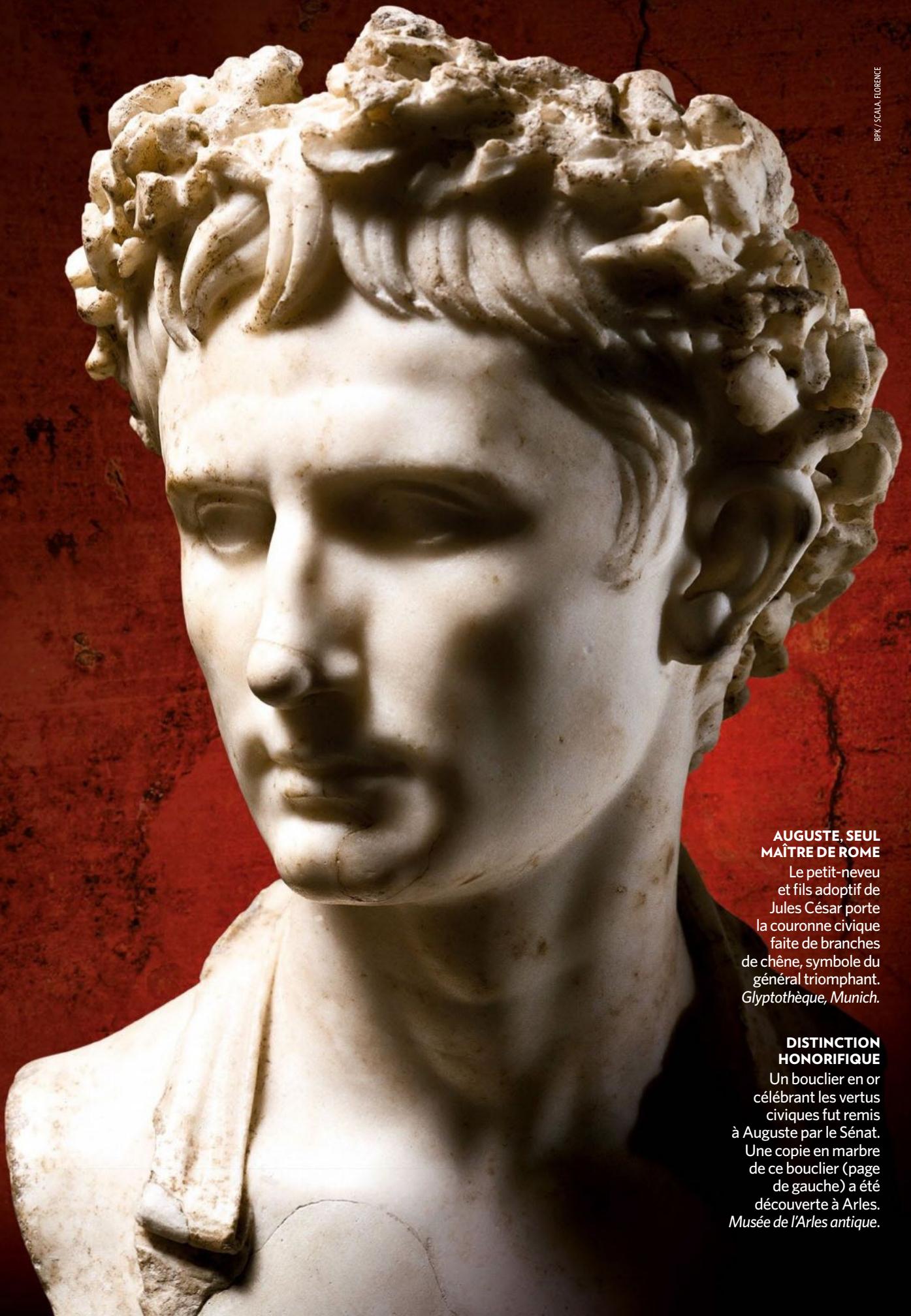
E. LESSING / ALBUM

Vierges, matrones et prostituées

L'ORDRE MORAL D'AUGUSTE

Le premier empereur de Rome ne badinait pas avec le mariage ! Pourtant descendant de Vénus, il légiféra pour restaurer l'austérité des mœurs contre les amours légères et le délitement des valeurs familiales.

VIRGINIE GIROD
DOCTEUR EN HISTOIRE



AUGUSTE, SEUL MAÎTRE DE ROME

Le petit-neveu et fils adoptif de Jules César porte la couronne civique faite de branches de chêne, symbole du général triomphant.
Glyptotheque, Munich.

DISTINCTION HONORIFIQUE

Un bouclier en or célébrant les vertus civiques fut remis à Auguste par le Sénat. Une copie en marbre de ce bouclier (page de gauche) a été découverte à Arles.
Musée de l'Arles antique.

Héritier de Jules César, vainqueur de Pompée et de Marc Antoine, Octave mit fin à près d'un siècle de guerre civile en devenant le seul maître de l'empire sous le nouveau nom d'Auguste que lui décerna le Sénat. Bâtisseur et législateur infatigable, Auguste ne voulait pas seulement être à la tête d'un empire, il voulait y laisser durablement son empreinte en signant la renaissance de l'Âge d'or.

Cela passait à ses yeux par un retour aux mœurs austères de la vieille République. Un certain hédonisme avait en effet gagné les Romains, notamment dans les classes dirigeantes, où les unions se faisaient et se défaisaient selon les intérêts politiques. L'amour se trouvait dans le lit d'une belle maîtresse, comme en témoignent les brûlants poèmes de Catulle dédiés à Lesbie, en réalité Clodia, la sœur du sulfureux tribun de la plèbe Clodius Pulcher. Car les femmes non plus ne dédaignaient pas les amours libertines et usaient de potions pour rester stériles. Il résultait de ces pratiques une baisse importante du taux de natalité, et le mariage passait pour un pessum. Or, il n'y avait que dans le cadre légal du mariage entre citoyens que pouvaient naître les futurs citoyens. Auguste œuvra en faveur d'une politique contraignante qui devait pousser les Romains à remettre la famille au cœur de la vie sociale.

Les Romains pensaient que les membres de leur aristocratie (les sénateurs et les chevaliers) composaient naturellement l'élite parce qu'ils étaient issus des plus anciennes familles de Rome et qu'il fallait préserver cette caractéristique par

une politique endogamique stricte. Ainsi, la *lex Julia de maritandis ordinibus* (loi Julia sur le mariage des ordres) de 18 av. J.-C. visait à préserver la pureté de cette élite en édictant des prohibitions matrimoniales. Elle interdisait aux sénateurs de s'unir avec des affranchis, des esclaves ou des personnes ayant exercé un métier infamant (tous les métiers liés à la scène ou à la prostitution) parce que ces individus portaient en eux une souillure symbolique qu'ils pouvaient transmettre à leurs descendants. Mais si le mariage était interdit avec les membres des classes inférieures, rien n'empêchait un homme d'y trouver une amante. Rome distinguait les femmes pourvoyeuses de plaisirs charnels, issues des plus basses classes sociales, et les reproductrices, les femmes nées libres, dont la fonction sociale était de mettre au monde des enfants légitimes en se bornant à une sexualité reproductive avec leur seul époux. Pour ces dernières, les amours ancillaires ou les amants venus des planches ou de l'arène faisaient d'elles des criminelles condamnées à la déchéance sociale.

Le second volet de la loi *De maritandis ordinibus* avait clairement une visée démographique, qui devait enrayer la baisse du taux de natalité. La loi prévoyait des pénalités pour les célibataires, les divorcés et les veufs

Pour Auguste, la femme devait être une épouse et une mère irréprochable, soumise à son mari.

SCÈNE NUPTIALE SUR UN AUTEL FUNÉRAIRE. PALAIS MASSIMO ALLE TERME, ROME.



CHRONOLOGIE

LE NOUVEL ORDRE AUGUSTÉEN

27 AV. J.-C.

En janvier, le Sénat accorde à l'unanimité à Octave les titres récemment créés d'Auguste et de Princeps.

23 AV. J.-C.

Auguste renonce à être nommé consul pour occuper le tribunat, ce qui lui donne le droit de veto sur les autres magistrats.

18 AV. J.-C.

Auguste promulgue la loi sur le mariage des ordres pour favoriser la natalité, suivie d'une autre visant à réprimer les adultères.

2 APR. J.-C.

Auguste applique la loi contre l'adultére à sa propre fille Julie et la relègue sur l'île de Pandataria.

14 APR. J.-C.

Auguste meurt à Nole à l'âge de 77 ans, dans les bras de son épouse Livia.

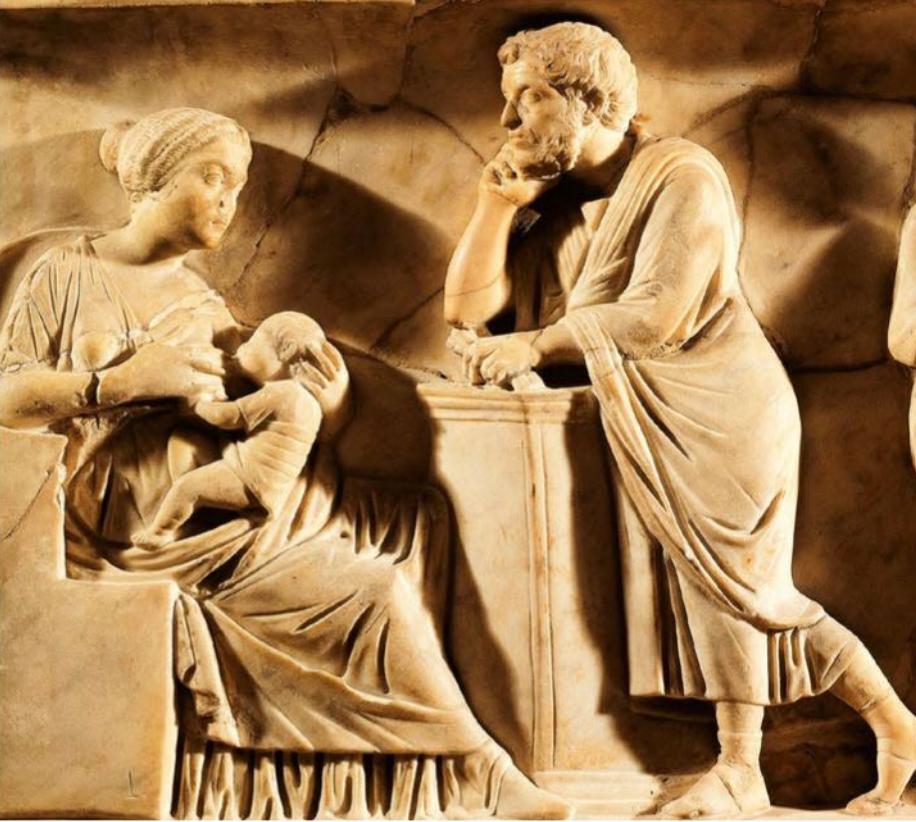


MONNAIE REPRÉSENTANT LIVIE, épouse d'Auguste, sous les traits de Salus, divinité de la bonne santé et de la guérison.

LE CENTRE POLITIQUE DE ROME

Auguste agrandit et embellit le Forum romain en faisant édifier un nouvel édifice pour le Sénat, la Curie Julia. À gauche, le temple de Vespasien et Titus. À droite, le temple de Saturne et, au centre, l'arc de Septime Sévère.





◀ SCÈNE DE LA VIE CONJUGALE

Sur ce bas-relief d'un sarcophage, une matrone romaine donne le sein à son enfant, sous les yeux de son mari. Musée du Louvre, Paris.

► MAISON DES GRIFFONS

Située sur le Palatin, elle a sans doute appartenu à un membre de l'élite. Sa décoration correspond au style du milieu du 1^{er} siècle av. J.-C.

en âge de procréer (entre 25 et 60 ans pour les hommes et entre 20 et 50 ans pour les femmes). Les hommes et les femmes libres et féconds avaient le devoir de se marier, sans quoi ils étaient frappés par une incapacité à hériter. Cela présentait l'avantage pour l'État de remplir ses caisses en captant les héritages des mauvais citoyens qui ne fournissaient pas leur contingent de nouveaux Romains à la patrie. À partir du vote de la loi *Papia Poppaea* en 9 apr. J.-C., il devenait obligatoire de mettre au monde au moins trois enfants pour voir lever ces pénalités. Les Romains nommèrent cette subtilité juridique le « droit des trois enfants » (*ius trium liberorum*).

Les « lits dorés » sont peu féconds

Pour encourager les femmes à ne pas laisser leur matrice en jachère, Auguste leur promettait une récompense non négligeable : l'émancipation juridique.

La mère de trois enfants cessait d'être une mineure dépendant de son mari, de son père

ou d'un tuteur. Auguste était-il progressiste au point de prôner l'émancipation féminine ? Évidemment non ! Cette émancipation était un leurre pour les femmes, pour qui chaque grossesse et chaque accouchement était un danger potentiellement mortel. En outre, rien n'attachait mieux une mère à son foyer que ses enfants. L'indépendance avait donc un prix lourd à payer pour les femmes et n'avait de réel intérêt que pour les plus riches d'entre elles, qui aspiraient à gérer leurs propres biens. Or, c'était précisément dans l'aristocratie que le taux de natalité était le plus bas. Comme l'écrirait quelques décennies plus tard le satiriste Juvénal : « On n'accouche guère dans les lits dorés. » Pour soutenir sa politique familiale, Auguste avait besoin d'un modèle. Lors des spectacles où les Romains venaient nombreux, il n'hésitait pas à mettre en avant sa petite-fille favorite, Agrippine l'Aînée, qui n'avait connu qu'un seul époux, le général Germanicus, à qui elle donnait un enfant en moyenne tous les deux ans, ce qui était passablement rare à cette époque.



RICARDO JUÉ

Le mari qui ne dénonçait pas sa femme adultère pouvait être accusé de proxénétisme.

JUNON, DÉESSE DU MARIAGE ET DE LA FAMILLE. CAMÉE. CATHÉDRALE DE BOURGES.



AUGUSTE ET LIVIE

UN COUPLE AU-DESSUS DES LOIS

Un vrai Romain devait être marié. Après plusieurs mariages et fiançailles servant d'alliances politiques, Octave jeta son dévolu sur Livie, la fille d'un anticésarien, l'épouse d'un proscrit et la mère d'un petit garçon, le futur empereur Tibère. Il la rencontra peu après la paix de Brindes, en 40 av. J.-C., alors qu'elle était enceinte de son second fils. Subjugué, il força son mari à la lui céder et répudia lui-même sa femme Scribonia au lendemain de la naissance de sa fille unique Julie. Contournant les usages et les lois, Octave épousa Livie enceinte et laissa le premier mari reconnaître l'enfant. Leur union dura 52 ans. Octave, devenu Auguste, éleva Livie au rang de première dame de l'empire. Pour faire d'elle un exemple matronal, il lui conféra par une dérogation impériale le *ius trium liberorum*, l'émancipation juridique qui récompensait les mères de trois enfants, alors qu'elle n'en avait eu que deux de son premier mari. Bien que leur mariage restât stérile, Auguste ne répudia jamais Livie. Et même si leur union fut avant tout politique, une certaine tendresse devait nécessairement les lier.



AGE FOTOSTOCK

◀ LA MAISON D'AUGUSTE

L'empereur Auguste a fait ériger sa résidence sur la colline du Palatin, réunissant pour cela plusieurs maisons d'époque républicaine.

Réprimer l'adultère était le corollaire de la politique de revalorisation de la famille traditionnelle menée par Auguste. La promotion du mariage devait nécessairement passer par l'apaisement de l'angoisse existentielle de tous les pères : la certitude d'être le géniteur de son enfant. En droit romain, on avait coutume de dire : *Mater semper certa est sed pater semper incertus est* (« l'identité de la mère est toujours certaine, mais celle du père est toujours incertaine »). Ainsi, le mariage faisait foi. Le père de famille était considéré comme le père des enfants nés sous son toit. Mais les hommes romains tremblaient à l'idée d'élever le fils d'un histrion ou d'un gladiateur, voire de leur voisin, car les femmes étaient considérées comme des êtres faibles par nature, en proie à leurs passions et à leur tropisme naturel pour les plaisirs de la chair. Le poète Ovide, très en vogue à l'époque augustéenne, disait aux séducteurs dans son célèbre *Art d'aimer* : « Toutes les

femmes peuvent être prises, et crois-moi, tu les prendras ! » Le chantre des amours libertines fut exilé par Auguste, officiellement à cause de sa poésie licencieuse, officieusement parce qu'il aurait été l'un des amants de la petite-fille de l'empereur, Julie la Jeune.

Seules les femmes sont adultères

Jusqu'à Auguste, l'adultère était une affaire purement privée, un crime d'honneur relevant de la justice domestique. Avec la *lex Iulia de adulteriis coercendis* (loi sur la répression de l'adultère) de 18 ou 17 av. J.-C., cela devenait une affaire publique. Il convient cependant de revenir sur la définition de l'adultère. Aux yeux des Romains, seules les femmes mariées ayant une relation avec un autre homme que leur époux commettaient un adultère, leur amant étant, tout au plus, un complice ! Cependant, on ne pouvait pas accuser une femme d'adultère à la légère : il n'y avait pas de crime sans flagrant délit. Lorsqu'un mari se découvrait trompé, la loi tolérait quelques débordements de violence sur la personne de l'amant, à condition que



BRIDGEMAN / A3I

BANQUET ROMAIN. ▲

LES ROMAINS DE LA DÉCADENCE.
PAR THOMAS COUTURE.
HUILE SUR TOILE, 1847.
MUSÉE D'ORSAY, PARIS.



BERNARD BONNEFON / AKG-IMAGES

Accusées d'avoir une conduite scandaleuse, la fille d'Auguste et sa petite-fille furent exilées.

JULIE, FILLE D'AUGUSTE. PORTRAIT DÉCOUVERT À BÉZIERS.
MARBRE, VERS 12-11 AV. J.-C. MUSÉE SAINT-RAYMOND, TOULOUSE.

BUSTES (DE HAUT EN BAS) : DÉTAILS D'UNE STATUE DE MARCELLUS ET BUSTE DE MARCUS AGRIPPA. MUSÉE DU LOUVRE, PARIS. BUSTE DE TIBÈRE. MUSÉE SAINT-RAYMOND, TOULOUSE.



JULIE, LA FILLE REBELLE

AUGUSTE n'eut qu'un seul enfant, sa fille Julie, dont il fit le pivot de sa politique dynastique. Il la maria avec des hommes de son choix, qu'il envisagea comme ses héritiers présomptifs, et il adopta ses petits-fils, Caius et Lucius, pour en faire ses successeurs. Mais Julie, pour qui l'ambition était une passion atavique, n'entendait pas rester une marionnette aux mains de son empereur de père. Elle voulait gouverner Rome au côté de l'homme qu'elle avait choisi. Entourée de jeunes gens bien nés, elle fomenta un complot contre Auguste pour offrir la pourpre à son amant, Iullus Antonius. Celui-ci n'était autre que l'un des fils de Marc Antoine, à qui Auguste avait laissé la vie sauve par générosité au moment de la chute de son père ! Mais la conjuration fut découverte. Iullus fut condamné à mort. Julie tomba sous le coup de la loi sur l'adultére et finit ses jours dans le plus grand dénuement, exilée sur l'île de Pandataria.

Les trois époux de Julie

CLAUDIUS MARCELLUS († 23 av. J.-C.)

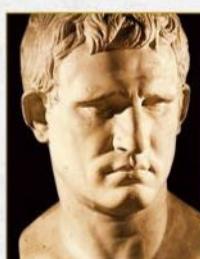
Il était le fils d'Octavie, sœur d'Auguste, et le cousin de Julie. En la mariant à sa fille, Auguste pensait faire de lui son successeur, mais il mourut prématurément.



BRIDGEMAN / ACI

MARCUS AGRIPPA († 12 av. J.-C.)

Il épouse Julie en 21 av. J.-C. sur l'ordre d'Auguste. Ils eurent notamment deux garçons, Caius et Lucius, qui moururent avant de pouvoir succéder à Auguste.



BRIDGEMAN / ACI

TIBÈRE († 37 apr. J.-C.)

Le second fils de Livia, épouse d'Auguste, est obligé, après la mort d'Agrippa, de divorcer de sa femme Vipsania et d'épouser Julie, qu'il finit par détester.



BRIDGEMAN / ACI



► POUR LE PLAISIR

La fréquentation des prostituées devait empêcher les hommes de séduire les femmes déjà mariées ou les vierges. Ici, une fresque érotique de la maison des Vettii, à Pompéi.

DEA / AGE FOTOSTOCK

ce dernier fût d'un statut inférieur à celui de citoyen. En revanche, la loi interdisait au mari de tuer sa femme prise en faute. Le droit de mettre à mort (*ius occidendi*) l'épouse adultère devenait la prérogative de son propre père, à condition qu'il tuât en même temps son amant. L'obligation de ce double homicide pour réparer l'honneur familial souillé obligeait le père à réfléchir à deux fois avant de sortir son glaive, afin d'envisager le tribunal comme une option préférable. La loi prévoyait que la femme prise en flagrant délit fût répudiée ou divorcée dans un délai maximal de six jours. En outre, un magistrat devait enregistrer le crime dans les 60 jours. Si le mari ou le père ne déclarait pas la coupable à la justice dans le temps imparti, n'importe qui pouvait le faire dans un délai de quatre mois, après quoi le crime était prescrit.

Une fois enregistrée comme adultère au tribunal, la coupable perdait tout ou partie de sa dot et risquait même une relégation temporaire ou l'exil définitif. Enfin, la femme adultère était déchue de son statut de femme libre ayant accès au mariage et se voyait contrainte à porter une toge infamante, la même qui permettait de différencier dans la rue les prostituées des femmes honnêtes couvertes de longs voiles et de robes tombant jusqu'aux pieds. Quant au mari qui supportait les adultères répétitifs

de sa femme, il finissait par être considéré juridiquement comme son souteneur. Le couple risquait alors la déchéance sociale.

Le seul moyen pour une citoyenne d'avoir une sexualité libre était de se déclarer publiquement chez l'édile comme prostituée. Dès lors considérées comme frappées d'infamie, les femmes concernées étaient libérées des contraintes sexuelles propres aux matrones. Toutefois, cette mesure se voulait dissuasive, et les femmes n'étaient guère encouragées à utiliser ce honteux stratagème. En quelques lois, Auguste avait donc renoué avec les idéaux surannés du début de la République : les femmes étaient classées en deux catégories antagoniques, les putains et les mères de famille, complémentaires et incompatibles. Les hommes, quant à eux, devaient voir la fonction de *pater familias* comme un idéal social, source principale de leur honorabilité. ■



RICARDO ALC

LA MAISON DE LIVIE. ▲
CET ÉDIFICE SE DRESSE SUR LE MONT PALATIN. UNE INSCRIPTION LAISSE PENSER QUE LIVIE Y AURAIT VÉCU. LA MAISON CONSERVE DES VESTIGES DE PEINTURES MURALES.

LE GRAND CAMÉE ▶
CET EXEMPLE DE LA PROPAGANDE DYNASTIQUE SOUS TIBÈRE (14-37 APR. J.-C.) DÉMONTRE L'IMPORTANCE DES FEMMES DANS LA LÉGITIMATION DES HÉRITIERS POTENTIELS. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE, PARIS.

Pour en savoir plus

ESSAIS
Auguste
P. Cosme, Perrin, 2009.

Les Femmes et le sexe dans la Rome antique
V. Girod, Tallandier, 2013.

TEXTE
Vies des douze Césars. César – Auguste
Suetône, Classiques en poche, Les Belles Lettres, 2008.



UNE DYNASTIE AU FÉMININ

AUGUSTE N'EU PAS DE FILS, et tous les hommes qu'il avait choisis pour lui succéder moururent avant lui. La maison impériale manquait de mâles. Il fut donc contraint de bâtir sa politique dynastique sur les femmes. Livie assurait symboliquement la continuité entre son époux Auguste et son fils né d'un premier lit, Tibère, devenu l'héritier par défaut de son beau-père. Sur le Grand Camée de France, Tibère, au centre de la composition, est assis à côté de sa mère, à qui il doit l'empire. Autour de lui ont pris place ses héritiers présumptifs, les trois fils de Germanicus, qui était son neveu et fils adoptif selon la volonté d'Auguste. Le plus jeune des trois, Caligula, est reconnaissable à ses vêtements de petit soldat. Derrière lui, sa mère, Agrippine l'Aînée, représente le lien dynastique entre Auguste et les trois successeurs potentiels de Tibère.



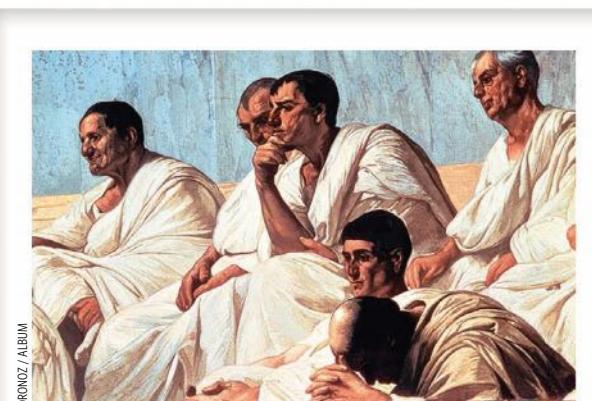
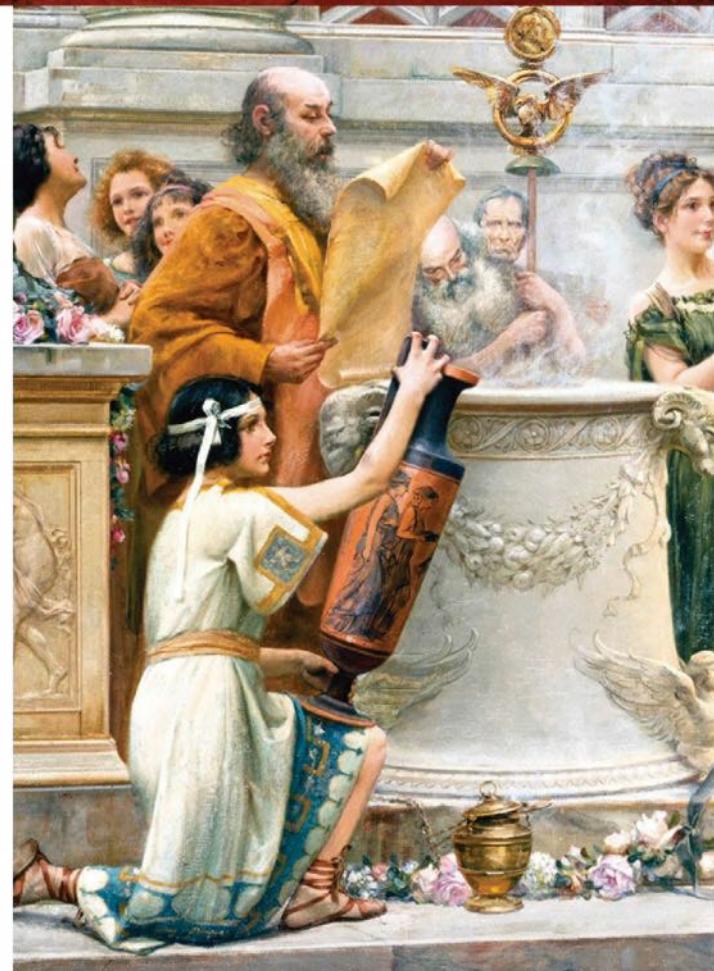
DES LOIS POUR CONTRÔLER LA SEXUALITÉ



AMOUR ET PSYCHÉ.
MARBRE, COPIE D'UN
ORIGINAL ROMAIN.
MUSÉE D'OSTIE.

Auguste ne se limita pas à légiférer sur le mariage et la natalité. Il voulait rétablir un ordre moral strict en encadrant juridiquement tous les comportements sexuels. Pour préserver l'ordre social, il était primordial que chacun acceptât de jouer le rôle qui lui était imparti.

Les Romains n'envisageaient la sexualité que par le prisme du genre : on se comportait en homme (pénétrant) ou en femme (pénétré). Contrevenir à ces règles équivalait à une transgression morale et juridique.

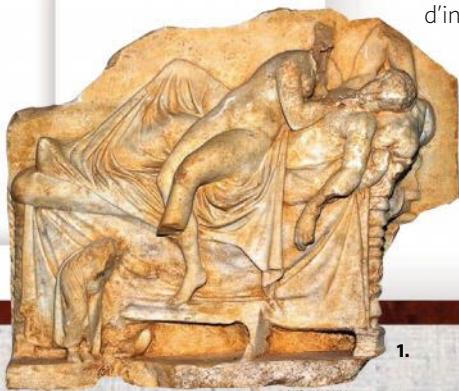


Pour favoriser la natalité, la loi *Papia Poppaea* votée en 9 apr. J.-C. assouplissait les conditions de divorce et de remariage pour les couples stériles, afin que chacun retrouvât un partenaire fécond. Comble de l'ironie, cette loi fut portée au Sénat par M. Papius Mutilus et Q. Poppeus Secundus, qui n'avaient ni femmes ni enfants...

PIÈCES : 1. Bas-relief montrant deux amants. Musée archéologique, Nicopolis. 2. Statue de Minerve. Palais Massimo alle Terme, Rome. 3. Statue en bronze d'un licteur portant le faisceau de baguettes typique de sa charge. Musée du Louvre, Paris.

CONDAMNATION POUR STUPRE

Toutes les relations sexuelles illicites hors mariage étaient considérées comme des cas de stupre, des délits sexuels. Cela concernait les femmes libres non mariées (vierges, veuves et divorcées) avec n'importe quel homme, car celles-ci étaient normalement exclues de toutes formes de sexualité. Le stupre concernait aussi les hommes libres qui se soumettaient passivement à d'autres hommes. En revanche, les femmes et les hommes de conditions inférieures, les esclaves, les affranchis frappés d'infamie, les prostitués ou les gens du spectacle n'étaient pas concernés par ces lois. Sans honneur à défendre, ils pouvaient s'adonner à une sexualité relativement libre.





CETTE PEINTURE D'EMILIO VASARI (1914) MONTRÉE FAÇON IDÉALISÉE UNE CÉRÉMONIE ROMAINE DE MARIAGE. LA MARIÉE PRONONCE : *UBI TU GAIUS, EGO GAIA* (« OÙ TU SERAS GAIUS, JE SERAI GAIA »).

AKG / ALBUM

E. LESING / ALBUM

FEMMES DE SOLDATS

Pour éviter que les soldats romains ne mettent au monde des citoyens au pedigree douteux avec une périgrine ou une barbare, Auguste interdit aux soldats de se marier. Les hommes mariés qui entraient dans la légion voyaient leur union annulée. Cela empêchait les femmes de soldats, seules pendant la moitié de l'année, de tomber enceintes d'un potentiel amant. Cependant, les soldats avaient souvent des concubines, esclaves, affranchies ou périgrines, qui les suivaient dans leurs déplacements et leur donnaient des enfants. Ceux-ci, qui n'étaient pas citoyens, rejoignaient souvent l'armée une fois adulte.



LE VIO, CRIME D'HONNEUR

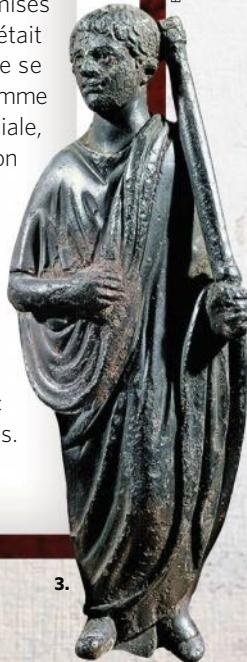
Pour les Romains, seules les femmes nées libres pouvaient être victimes de viol, et encore à condition qu'elles aient été violées alors qu'elles étaient vêtues décemment de la *stola*, cette longue robe qui tombait jusqu'au sol et qui servait à les identifier comme des femmes indisponibles sexuellement. Selon son statut social, le violeur pouvait être condamné à mort ou à l'exil. Cela dit, une réparation, par le mariage, du tort causé était toujours envisageable dans le cas du viol d'une célibataire. On avait tendance à estimer que les femmes étaient souvent complices de leur agresseur. Si elles tombaient enceintes, on y voyait la preuve formelle qu'elles avaient pris du plaisir entre les bras de leur violeur.

PRISMA

2.

L'INCESTE ET L'HOMOPHILIE

Pour les Romains, l'inceste était un acte abject, interdit avec les parents proches, ascendants ou descendants. Pour des raisons surtout patrimoniales, les mariages entre cousins étaient légaux. Quant aux pratiques homophiles, elles étaient admises dans une certaine mesure. Il était interdit à un homme libre de se laisser pénétrer par un autre homme sous peine de déchéance sociale, voire d'exil ou de condamnation à mort. Cependant, un citoyen pouvait ponctuellement avoir une pratique homophile active avec un homme de condition inférieure. En revanche, aucune loi ne punissait les amours saphiques. Même si celles-ci étaient perçues avec dégoût, elles restaient stériles. Il était donc inutile de légiférer.



3.



ACTE DE NAISSANCE

C'est dans la galerie des Glaces de Versailles que Guillaume I^{er} proclame l'Empire allemand le 18 janvier 1871. Bismarck se tient au centre, en costume blanc. Par Anton von Werner. 1885. Bismarck-Museum, Friedrichsruh.



BISMARCK FONDE L'ALLEMAGNE

La marche vers l'Empire

En 1871, un géant européen surgit des ruines de la défaite française. Le rêve pugnace de Bismarck s'est accompli : unifier l'Allemagne autour d'une Prusse triomphante. Comment a-t-il réussi ce tour de force ?

DOMINIQUE KALIFA

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE

Comme la plupart des autres nations d'Europe, l'Allemagne est une réalité récente, née dans l'effervescence des mouvements romantiques qui enflamment la première moitié du xixe siècle. Mais elle doit surtout à l'action d'un État, le royaume de Prusse, et à celle d'un homme, Bismarck, de s'imposer « par le fer et par le sang » comme une grande puissance. C'est dans les bouleversements politiques qui font suite à la Révolution française qu'émerge progressivement la conscience nationale allemande. La dissolution par Napoléon du Saint Empire romain germanique en 1806 laisse place à une occupation française qui suscite contre elle une opposition croissante.

CHRONOLOGIE

La patiente avancée vers l'unité

1849

Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV refuse la couronne que lui offrent les députés libéraux réunis au parlement de Francfort.

1850

« Reculade d'Olmütz » : la tentative d'unification autoritaire tentée par le royaume de Prusse échoue devant l'ultimatum autrichien.

1862

Bismarck, nommé « ministre-président », entreprend de renforcer le pouvoir de l'État et de moderniser l'armée prussienne.

1864

La Prusse et l'Autriche entrent en guerre contre le Danemark pour défendre l'intégrité des duchés allemands du Schleswig et du Holstein.

1866

Les Autrichiens sont écrasés par la Prusse à Sadowa. La création de la Confédération d'Allemagne du Nord consacre la suprématie prussienne.

1870

Bismarck pousse Napoléon III à déclarer la guerre à la Prusse. Les États allemands s'unissent dans un réflexe défensif contre l'ennemi français.

1871

La défaite française est consommée : proclamation de l'Empire allemand dans la galerie des Glaces du château de Versailles.



AKG-IMAGES

▲ LE PRINTEMPS DES PEUPLES

Comme plusieurs pays d'Europe, l'Allemagne, en quête de son identité et de son unité, s'embrace en 1848. Berlin se couvre de barricades dans la nuit du 18 au 19 mars. Cette lithographie anonyme représente celles de l'Alexanderplatz, où eurent lieu de violents affrontements. *Kunstbibliothek, Berlin.*

En 1807, le philosophe Johann Gottlieb Fichte prononce dans Berlin occupé ses célèbres *Discours à la nation allemande*, tandis que l'écrivain Ernst Moritz Arndt, patriote ardent, a publié l'année précédente *L'Esprit du temps*. C'est donc au nom de l'idée allemande qu'ont lieu la levée en masse de 1813 et la guerre de libération nationale contre la France. Des poètes et des conteurs romantiques comme Novalis, Friedrich von Schlegel, Joseph von Görres ou Adam Heinrich Müller von Nittendorff s'attachent dans les mêmes années à façonner une identité allemande. Puisant dans les traditions et les légendes germaniques, glorifiant un passé sacré, ils contribuent à faire naître l'idée d'une nation vivante et objective, le *Volk*, sorte de communauté organique, voire biologique, qui unit le sol, le sang et l'âme allemands. Dans certaines universités comme celle, prestigieuse, de Heidelberg, des historiens, des juristes et des philosophes participent par leurs écrits à l'édification de cette identité neuve.



Mais de telles idées peinent à constituer un véritable mouvement. La Confédération germanique qui naît en 1815 n'est qu'une ligue sans pouvoir, réunissant 39 royaumes, principautés et villes libres. De forts contrastes opposent les régions catholiques du Sud à l'Allemagne luthérienne, le royaume de Prusse à l'empire d'Autriche. L'idée même d'Allemagne reste profondément ambiguë : s'agit-il d'une grande Allemagne, incluant l'Empire autrichien et donc les populations non-allemandes qu'il domine (Tchèques, Hongrois, Italiens, Polonais, etc.), ou d'une petite Allemagne, plus cohérente, mais qui laisserait hors de ses

frontières de nombreux peuples germaniques, à commencer par les Autrichiens ? De tels débats n'intéressent alors que les milieux intellectuels. Les classes populaires et la bourgeoisie d'affaires y demeurent très indifférentes. Pourtant, l'idée progresse durant le *Vormärz*, nom que l'on donne en Allemagne aux années qui précèdent les révoltes de 1848. De nombreux juristes et historiens comme Friedrich Christoph Dahlmann, qui publie en 1835 *La Politique allemande*, voient dans le royaume de Prusse, qui s'industrialise et se modernise, le fer de lance de l'unification. Le célèbre critique Georg Gervinus prône lui

1870, LA DÉBÂCLE FRANÇAISE

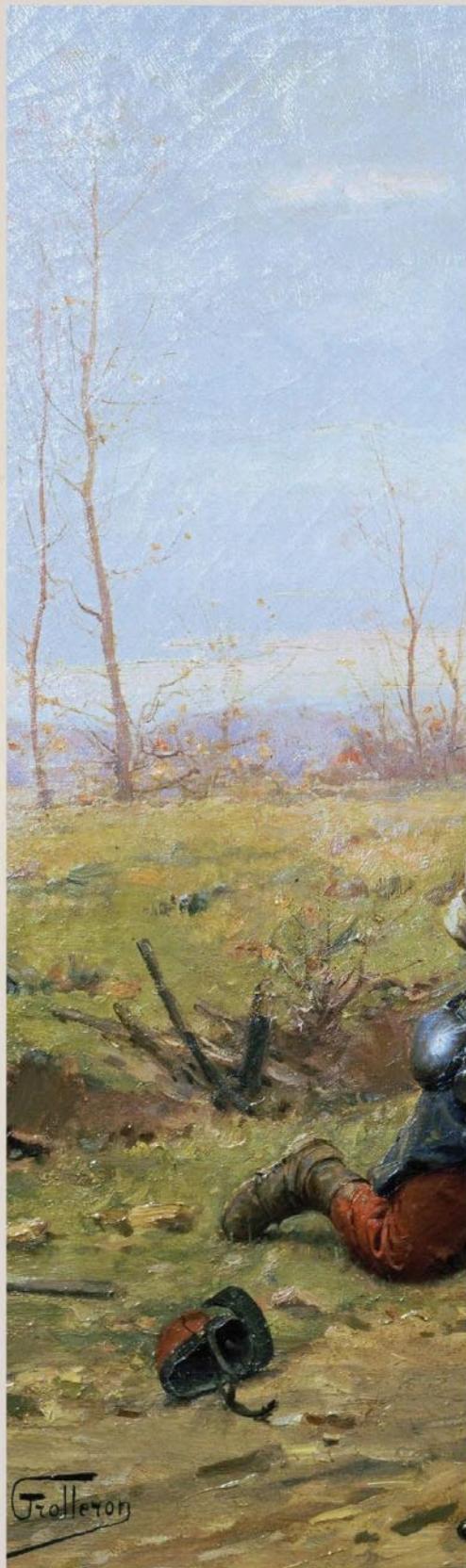
Officiellement déclenchée par Napoléon III, la guerre franco-prussienne révèle en réalité les ambitions impérialistes d'une Prusse au sommet de sa puissance industrielle et militaire. Chronique d'un désastre annoncé pour la France.

DEPUIS LA VICTOIRE DE SADOWA, Bismarck cherchait un moyen pour rallier à lui les États catholiques du Sud : souder tous les Allemands contre un ennemi commun lui sembla la bonne formule, et les maladresses de Napoléon III lui en donnèrent l'occasion. Les origines du conflit résident dans la succession du trône d'Espagne, vacant depuis la révolution de 1868.

En juin 1870, Bismarck poussa donc un prince prussien, Léopold von Hohenzollern, à se déclarer candidat. Les Français s'opposèrent évidemment à un tel choix, qui ressuscitait le spectre de l'empire de Charles Quint. Le prince allemand retira sa candidature, mais la France exigea davantage : elle voulut obtenir de la Prusse la garantie qu'aucun prince allemand ne prétendrait dorénavant au trône d'Espagne. Guillaume I^{er} refusa de recevoir l'ambassadeur français, et Bismarck le fit savoir de façon assez abrupte, par la fameuse dépêche d'Ems. « Ce texte fera sur le taureau gaulois l'effet d'un chiffon rouge », déclara-t-il. L'affront poussa en effet Napoléon III à la guerre, qui fut déclarée le 19 juillet. En Allemagne, le sentiment d'une nouvelle agression française - nul n'avait oublié le Premier Empire et l'occupation des années 1806-1813 - unit tous les États derrière la Prusse.

L'armée allemande, dirigée par von Moltke, et surtout l'industrie allemande modernisée montrèrent vite leur supériorité. Alors que le maréchal Bazaine se laisse enfermer dans Metz, le gros de l'armée française est anéanti à Sedan le 2 septembre. Napoléon III lui-même figure parmi les prisonniers. La III^e République, proclamée deux jours sur tard à Paris, eut beau déclarer « la patrie en danger » et tenter de reconstituer une armée sur la Loire, confiée au général Chanzy, et une autre dans le Nord, dirigée par Bourbaki, la reprise se révéla difficile. Si Paris résista farouchement à cinq mois de siège et de bombardements, les autres armées françaises reculèrent sur tous les fronts.

Le 20 janvier 1871, le gouvernement de la Défense nationale se résolut à capituler. L'armistice militaire fut signé le 28 janvier, mais Bismarck exigea la tenue d'élections pour que le traité de paix soit signé par un pouvoir légal. Elles eurent lieu en février et portèrent au pouvoir un gouvernement dirigé par Adolphe Thiers. Un traité préliminaire fut signé à Versailles le 26 février 1871, confirmé à Francfort le 10 mai. La France y perdait l'Alsace et une partie de la Lorraine, et devait s'acquitter d'une indemnité de 5 milliards de francs-or au profit du nouvel Empire allemand, dont le triomphe était total.



**COMBAT D'INFANERIE
SUR UNE ROUTE, 1870.**

SOLDATS FRANÇAIS
EN EMBUSCADE PEINTS
PAR PAUL-Louis-NARCISSE
GROLLERON. HUILE SUR BOIS,
FIN DU XIX^E SIÈCLE.
MUSÉE DE L'ARMÉE, PARIS.





aussi l'idée d'« État national ». Mais c'est surtout la création par la Prusse en 1833 du *Zollverein*, une union douanière de 25 États allemands, qui accélère le mouvement en ralliant à l'idée nationale la bourgeoisie libérale et les milieux d'affaires.

Les révoltes de 1848 marquent une étape décisive. Dès le début des événements, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV publie un *Manifeste royal* à la nation allemande, dans lequel il s'engage pour l'unification. En mars 1848 se réunit à Francfort un parlement qui entend représenter la nation souveraine : les délégués des différents États allemands, réunis sous la bannière noir-rouge-or, s'attellent à une Constitution. Mais les bonnes volontés sont vite découragées par les tensions politiques et sociales, par les rivalités entre États ou par l'insoluble alternative entre les options *kleindeutsch* ou *großdeutsch* (petite ou grande Allemagne), qui dissimule mal l'hostilité entre la Prusse et l'Autriche. Beaucoup récusent aussi les orientations trop libérales des députés de Francfort. Lorsqu'ils offrent en avril

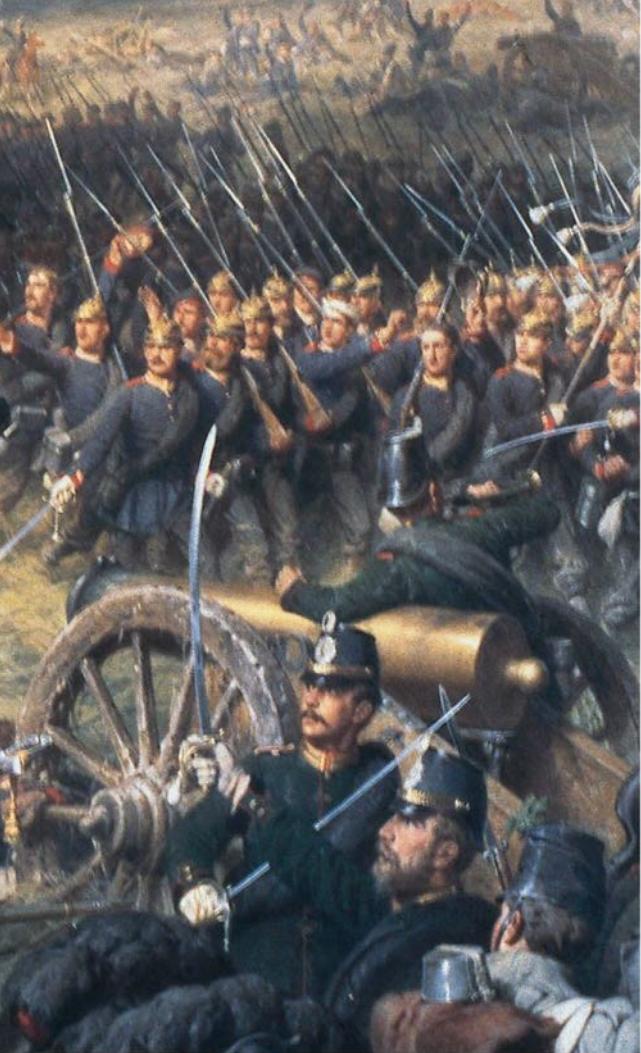
▲ LA BATAILLE DE SADOWA

Le 3 juillet 1866, à la stupéfaction de toute l'Europe, la Prusse écrase l'empire d'Autriche à Sadowa. Les soldats célèbrent ici l'arrivée de Guillaume I^{er} sur le champ de bataille. Par Christian Sell. 1872. *Wehrgeschichtliches Museum, Rastatt*.

1849 la couronne à Frédéric-Guillaume IV, ce dernier refuse avec dédain un titre qui serait conféré « par la grâce des bouchers et des épiciers ». La répression qui frappe les insurrections républicaines et ouvrières qui se multiplient la même année se charge donc aussi de disperser le parlement de Francfort. Quant à la tentative, plus autoritaire, qui a lieu en novembre 1850 pour constituer un empire derrière le roi de Prusse, elle doit reculer devant l'ultimatum autrichien. Tout semble donc à refaire dans la seconde moitié du siècle.

Restaurer le Saint Empire ?

En Prusse pourtant, le mouvement continue. Il doit beaucoup à l'engagement des universitaires berlinois et des intellectuels libéraux qui, en dépit de leurs préventions contre un État autoritaire, voient dans l'action du royaume la seule option possible. Des revues importantes comme les *Preußische Jahrbücher* ou l'*Historische Zeitschrift* croient à la possibilité d'une évolution vers un État constitutionnel



AG-IMAGES

UN RIVAL DE TAILLE : L'EMPIRE D'AUTRICHE

L'EMPIRE D'AUTRICHE naît en 1806 sur les ruines du Saint Empire romain germanique, dissous par Napoléon. Il conserve un vaste territoire et règne toujours sur de nombreux peuples (Tchèques, Hongrois, Polonais, Roumains, Serbes, Croates, Slovènes, Dalmates, Italiens). Toute sa partie nord-ouest, peuplée d'Allemands, participe à la nouvelle Confédération germanique. Membre de la coalition qui triomphe de la France napoléonienne, le nouvel empire se renforce en 1815, lors du traité de Vienne. Son chancelier, **METTERNICH**, devient l'homme fort de l'Europe, à laquelle il impose un ordre fondé sur l'absolutisme et le rejet du principe des nationalités.

Les **RÉVOLUTIONS** de 1848 ébranlent temporairement ce pouvoir, mais, très vite, l'armée autrichienne mène la répression, et c'est sur un trône consolidé que monte en 1849 François-Joseph. Le vrai danger est plutôt au nord, au sein de cette Confédération germanique où la Prusse ambitionne de réunifier l'Allemagne sous son autorité. Il est aussi au sud, où les Italiens, aidés par Napoléon III, arrachent leur indépendance en 1860. Les manœuvres de Bismarck conduisent à une guerre avec la Prusse, de laquelle l'Autriche sort laminée en 1866. Cet affaiblissement est mis à profit par les **HONGROIS**, qui prennent leur autonomie en 1867. Une « double monarchie » en résulte, qui prend le nom d'Empire austro-hongrois. En dépit du prestige de la vie culturelle dont Vienne est le cœur, le nouvel État entame alors un long déclin, jusqu'à sa liquidation en 1918.

et national. Les socialistes eux-mêmes semblent prêts à accepter une telle solution, si le royaume de Prusse concède quelques mesures sociales et libérales. La très forte croissance industrielle que connaît alors cette partie de l'Allemagne rallie aussi les milieux d'affaires, qui voient tout l'intérêt d'une unification économique et de la constitution d'un plus vaste marché. La situation est d'autant plus favorable que l'accès au trône de Prusse du nouveau roi Guillaume I^{er} semble inaugurer une libéralisation du régime. On parle alors de « nouvelle ère ». Fondé en 1859 au congrès d'Eisenach, le *Nationalverein*, un parti de tendance libérale, affirme un programme d'« unité allemande avec une pointe prussienne ». Partout en Allemagne s'effectue un rapprochement, sous la bannière nationale, entre conservateurs et libéraux. Seuls les États catholiques du Sud et les petites principautés, qui craignent la suprématie prussienne, demeurent méfiants et continuent de défendre l'idée d'une grande Allemagne capable, avec l'Autriche, de restaurer le Saint Empire historique.

Mais à Berlin, où le nouveau roi vient de prendre pour chancelier l'ambitieux Otto von Bismarck, le processus est en marche. Pour Bismarck, qui méprise les libéraux et ne croit guère au principe des nationalités, l'unification allemande est avant tout une question politique, qu'il entend mener de la manière forte, « par le fer et par le feu ». Trois guerres lui seront nécessaires pour arriver à ses fins. La première est connue sous le nom de « guerre des Duchés ». Membres de la Confédération germanique, les trois duchés du Schleswig, du Holstein et du Lauenburg étaient la propriété personnelle du roi du Danemark, qui cherchait de longue date à en réduire l'autonomie et menait pour cela une active politique de daniation. En 1863, à la mort du roi Frédéric VII, les diètes locales refusent de reconnaître l'autorité de Christian IX, le nouveau souverain, et se prononcent pour un prince



CASQUE À POINTE.
VERS 1914-1918.
COLLECTION PRIVÉE.

JOSSE / LEEMAGE

STRASBOURG GERMANISÉE

La cité d'Alsace a conservé dans son urbanisme la trace de son annexion à l'Empire allemand. Un nouveau quartier, la Neustadt, fut édifié à partir de 1880 dans le style prussien. Il est aujourd'hui considéré comme l'un des plus beaux exemples d'architecture impériale germanique ayant échappé aux bombardements de 1945. Photographie de l'université et de son pont vers 1895.





UNE POLITIQUE SOCIALE NOVATRICE

ARCHÉTYPE DU NOBLE PRUSSIEN attaché à la monarchie d'Ancien Régime, Bismarck n'avait ni la fibre libérale, ni la fibre sociale. Mais son pragmatisme politique lui fit rapidement comprendre qu'il était nécessaire, afin d'endiguer la force montante du parti social-démocrate, d'entreprendre de profondes réformes pour améliorer les conditions de vie des ouvriers et les attacher au régime.

La première loi, votée en mars 1883, instaurait un système d'assurance-maladie obligatoire, qui permettait aux travailleurs de bénéficier de soins et de médicaments gratuits. Une première mondiale, jamais aucun État n'ayant encore imaginé une disposition de cette sorte ! Trois autres lois suivirent, sur les accidents du travail en 1884, sur l'assurance-vieillesse et les invalidités en 1889. Réservées au monde ouvrier, ces mesures étaient financées par les contributions

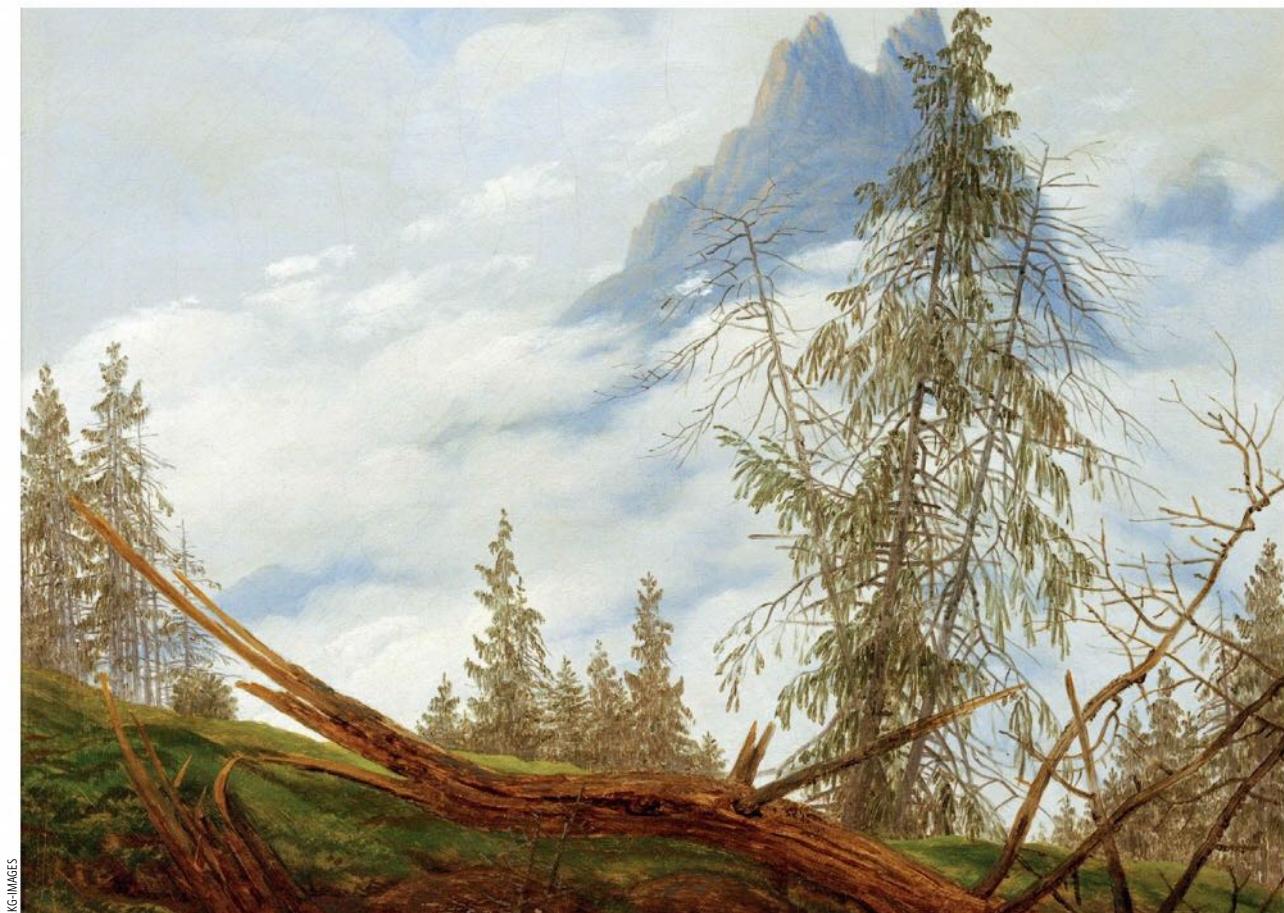
des intéressés, par celles des employeurs, ainsi que par des taxes sur la consommation.

Elles susciteront de fortes critiques de la part des libéraux comme des conservateurs, qui craignaient un renforcement du pouvoir de l'État, voire l'instauration d'un « socialisme d'État ». Pourtant, rapidement imitées par les États scandinaves, elles firent de l'Allemagne un précurseur et un modèle en matière sociale. Mais elle ne parvinrent pas à brider l'essor du parti social-démocrate, qui s'imposa au début du xx^e siècle comme la première force politique allemande.

▼ L'ART AU SERVICE DE L'INDUSTRIE

Lorsqu'il peint *La Forge* en 1875, Adolf von Menzel entend valoriser le travail des ouvriers prussiens dans les usines. *Alte Nationalgalerie, Berlin.*





AKG IMAGES

allemand, le duc d'Augustenborg. Au nom de la Confédération, les armées prussienne et autrichienne accourent à leur secours. Au terme d'un bref conflit avec les Danois, la convention de Gastein confie en 1865 à l'Autriche et à la Prusse l'administration des duchés.

La deuxième guerre est directement liée à ce premier événement. Prétextant l'incurie de l'administration autrichienne dans le duché du Holstein, Bismarck multiplia les provocations et les manœuvres diplomatiques, poussant l'Autriche à la rupture. La guerre fut rapide. Le 3 juillet 1866, l'armée prussienne écrasa les Autrichiens près du village de Sadowa, à la stupéfaction de toute l'Europe. « C'est un coup de tonnerre dans un ciel serein », déclara Napoléon III. Mais la victoire témoignait surtout de l'évidente supériorité de l'industrie prussienne. La paix de Prague, signée le 23 août 1866, marque le triomphe du royaume de Prusse : elle lui accorde les anciens duchés danois et d'autres territoires allemands, comme le royaume de Hanovre, la Hesse-Cassel, le duché de Nassau ou la ville de Francfort. Elle

décide surtout de dissoudre la Confédération germanique, anéantissant définitivement les ambitions autrichiennes en Allemagne. La même année, Bismarck fait accepter par les princes et les États allemands le principe d'une Confédération d'Allemagne du Nord, présidée par le roi de Prusse. La nouvelle entité dispose d'assemblées, d'un chancelier fédéral, d'une armée et de finance communes, tous sous hégémonie prussienne.

Tous unis contre la France

Il ne restait donc plus qu'à convaincre les États catholiques du Sud, notamment la Bavière de Louis II, le Wurtemberg ou le pays de Bade, tous animés d'un fort particularisme et d'un vif esprit antiprusse, de rejoindre la nouvelle confédération. C'est l'objet de la troisième guerre de Bismarck, qui vise à souder les États allemands contre un ennemi commun. Les maladresses de Napoléon III lui fournissent un alibi inespéré. En juillet 1870, les États du Sud, Bavière en tête, mettent donc leurs troupes au service de la Confédération d'Allemagne

▲ FÔRETS GERMANIQUES

L'identité allemande s'est forgée dans l'art romantique à travers la représentation d'une nature

mystique et sauvage, dont Caspar David Friedrich s'est fait le plus célèbre héraut.

Pic montagneux entouré de nuages.
Huile sur toile, vers 1835. Kimbell Art Museum, Fort Worth.

OTTO VON BISMARCK, UN PRAGMATIQUE AU POUVOIR



Guillaume I^{er} fit de lui l'homme fort de son régime. Aristocrate, militaire et parlementaire, Bismarck sut s'imposer comme le thuriféraire de la Prusse, dont il fit toujours passer les intérêts avant ceux de l'unité allemande.

DISCOURS D'ÉTAT

Le peintre d'histoire Anton von Werner a représenté Otto von Bismarck en train de s'adresser au Reichstag (le Parlement allemand), dans cette toile de 1888. *Reichstag, Berlin*.

NÉ EN 1815 EN BRANDENBOURG, dans un milieu de hobereaux, Otto von Bismarck est le parfait représentant des junkers, la petite noblesse prussienne aux racines terriennes. Il connaît une enfance rude, la pension dès l'âge de 6 ans, puis une éducation « à la prussienne », faite de beuveries, de violence et de duels. Ses études de droit à Göttingen, puis à Berlin, sont d'ailleurs peu brillantes. Mais c'est la politique qui l'attire.

Comme la plupart des aristocrates prussiens, il fait preuve d'un vigoureux conservatisme et d'une ardeur monarchique sans faille. Élu en 1849 à la diète de Prusse, il se fait remarquer par ses opinions très antilibérales et contre-révolutionnaires. Il siège ensuite au parlement de Francfort, où il défend sans surprise les intérêts prussiens, puis officie quelques années à Saint-Pétersbourg et à Paris en qualité de diplomate.

Mais son loyalisme et son antiparlementarisme séduisent le roi Guillaume I^{er}, qui fait appel à lui en 1862 pour briser la résistance des députés libéraux au Landtag de Prusse. Devenu « ministre-président », Bismarck mène à Berlin une politique très autoritaire, qui ignore les compétences budgétaires des députés et lève les impôts par décret. L'important est pour lui de renforcer l'État et de moderniser l'armée, dans lequel il voit l'instrument de l'unification. Et c'est fort de cette main de fer qu'il mène les trois guerres qui conduisent à la proclamation du nouveau Reich.

Pourtant, Bismarck ne croit guère au sentiment national, ni au principe des nationalités, dans lesquels il voit des idées de « professeur », qu'il apprécie peu. C'est un homme d'Ancien Régime, qui sert la Prusse avant tout. Il croit en l'État, pas en la nation, ni même en l'Allemagne, qu'il ne considère que comme une Prusse élargie. C'est pourquoi il est, après 1871, hostile aux visées pangermanistes. L'essentiel reste pour lui de consolider la puissance de l'État ; c'est pour cela qu'il lutte contre le libéralisme, le socialisme et le catholicisme, trois forces centrifuges et destructrices à ses yeux. Et si Bismarck s'impose

finalement comme le principal artisan de l'unité, c'est parce qu'il y a vu l'intérêt de la Prusse. Opportuniste et pragmatiste, il est l'incarnation de la *Realpolitik*, une expression que forge l'historien Heinrich von Treitschke, grand admirateur de Bismarck, thuriféraire de la nation allemande et de l'État prussien.

CARICATURÉ

Bismarck fut l'objet de nombreuses caricatures, dans son pays comme à l'étranger. Ci-dessous, une caricature française le représentant avec Guillaume I^e durant la guerre franco-prussienne de 1870.





IMAGEBROKER / LEEMAGE

du Nord pour entrer en guerre contre la France. L'Allemagne tout entière est saisie d'une grande vague nationale qui balaye les dernières réticences. Certains unitaires rêvent même de dépouiller les princes et de créer un État centralisé.

La débâcle de l'armée française assure la victoire de la stratégie bismarckienne. L'empire d'Allemagne, proclamé le 18 janvier 1871 dans la galerie des Glaces du château de Versailles, fait du roi de Prusse le nouveau Kaiser, maître d'un Reich de 41 millions d'habitants et de plus de 500 000 kilomètres carrés. Le nouvel État élargit à l'ensemble de l'Allemagne la constitution de la Confédération d'Allemagne du Nord : il fédère quatre royaumes (la Prusse, la Bavière, la Saxe et le Wurtemberg), six grands-duchés, cinq duchés, sept principautés et les trois villes libres de Brême, Lübeck et Hambourg, auxquels s'ajoute le nouveau Reichsland d'Alsace-Lorraine, propriété commune des 25 États. Chacun d'entre eux possède sa propre assemblée, le Landtag, ainsi qu'un gouvernement qui gère

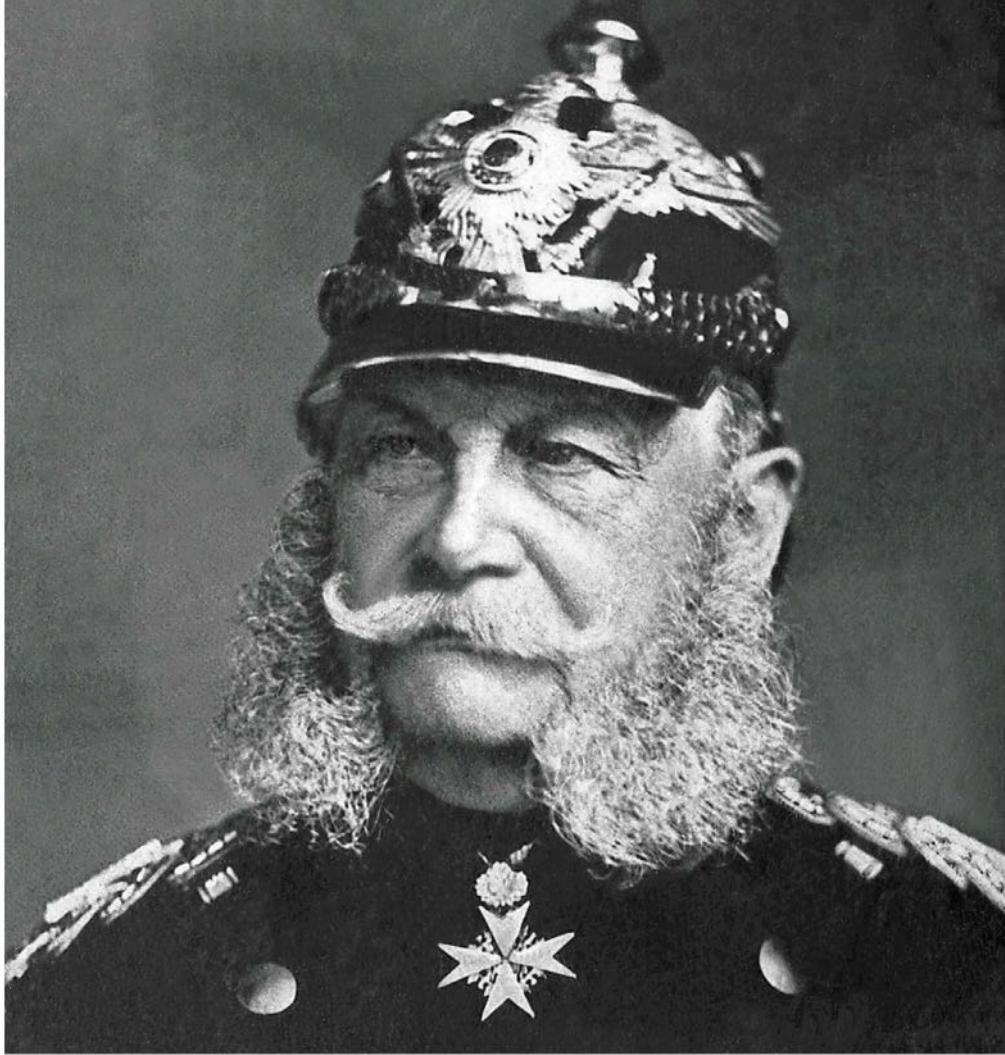
▲ CONTE DE FÉES EN BAVIÈRE

Le château de Neuschwanstein a été édifié de 1869 à 1886 pour le fantasque Louis II de Bavière. Cet édifice typique de l'architecture romantique est aussi célèbre pour avoir inspiré le château de *La Belle au Bois Dormant* de Walt Disney.

les finances locales, la justice, l'enseignement. Le pouvoir fédéral est confié à un *Praesidium* composé de l'empereur — qui est le roi de Prusse — et de son chancelier, qui est aussi celui de la Prusse. Le Reichstag, élu au suffrage universel masculin, et le Bundesrat exercent le pouvoir législatif. Si certains États tels la Bavière ou le Wurtemberg conservent des prérogatives comme le maintien d'une armée et de postes autonomes, nul ne se méprend sur la signification de l'événement : le nouveau Reich est le produit de l'État prussien, qui impose ses structures et sa suprématie sur le reste de l'Allemagne. De la petite Allemagne, on est passé à la grande Prusse.

Naissance du pangermanisme

En dépit de sa réussite, cette unité paraît cependant insuffisante aux yeux de certains. Le Reich reconstitué laisse en dehors de ses frontières de nombreuses populations de langue et de culture germaniques : c'est le cas des Autrichiens et des Allemands de Bohême, de Moravie ou de Suisse. Paradoxalement, il inclut



SELVA / LEEMAGE

◀ UN EMPEREUR CASQUÉ

Sur cette photo, comme souvent sur ses portraits peints, Guillaume I^{er} porte le célèbre casque à pointe, symbole de la puissance militaire prussienne.

des peuples non-allemands, comme les 3 millions de Polonais vivant en Prusse orientale, en Silésie et en Posnanie, les Danois du Schleswig, les Alsaciens et les Mosellans annexés après la défaite française. Toutes ces populations sont l'objet de mesures vexatoires, de pressions linguistiques et religieuses : le *Kulturkampf* (le « combat pour un idéal de société ») engagé par Bismarck pour étouffer le catholicisme vise principalement la puissante Église polonaise.

C'est donc au lendemain de l'unification qu'émerge un nouveau courant qui critique la politique bismarckienne et réclame l'achèvement de l'unité. L'Allemagne est pour celui-ci trop exiguë, ce qui la marginalise dans le concert des nations. Dans ses *Écrits allemands* publiés en 1878, Paul de Lagarde dénonce le caractère artificiel du nouvel empire et prône une grande Allemagne débarrassée du catholicisme et des juifs. D'autres, comme le pasteur Adolf Stoecker, critiquent l'étroitesse des assises sociales du nouveau régime, qui détourne le monde ouvrier vers le socialisme.

D'autres encore déplorent le matérialisme et le prosaïsme de la vie intellectuelle : l'Allemagne doit selon eux suivre un *Sonderweg* (« chemin particulier ») qui récuse les valeurs de l'humanisme libéral et lui confère les rênes d'une nouvelle communauté chargée de régénérer toute la *Mitteleuropa* (l'Europe centrale). Ce bouillonnement, qui s'adosse à la philosophie souvent mal comprise de Nietzsche et vante la force brute et la violence d'un *Volk* fantasmé, nourrit dès lors un puissant courant pangermaniste qui séduit peu à peu les élites militaires et de nombreux intellectuels. C'est ce programme que l'Allemagne de 1914 et plus encore celle de 1933 s'efforceront de mettre en œuvre. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS
Bismarck
J.-P. Bled, Perrin, 2011.
L'Allemagne au XIX^e siècle
S. Kott, Hachette, 1999.
Histoire de la Prusse
M. Kerautret, Points, 2010.

BERLIN, VITRINE DE L'EMPIRE

CAPITALE DE LA PRUSSE, Berlin est en 1871 une ville industrielle (textile, sidérurgie). Déjà peuplée de plus de 800 000 habitants, elle continue d'attirer de très nombreux ruraux. Le nouvel État décide donc de moderniser en profondeur son urbanisme et ses équipements pour en faire la vitrine de la nouvelle Allemagne, en construisant gares, ponts, égouts et métro. On édifie également les fameux *Mietkasernen*

(grands ensembles) pour loger ouvriers et employés. Mais la ville a aussi ses beaux quartiers. Résidence de la famille impériale, le prestigieux Stadtschloss faisait face à l'île des Musées, emblème de la puissance et de la culture prussienne. La Königsplatz accueille quant à elle le palais du Reichstag. Son inauguration en 1894 en fait le symbole du nouveau pouvoir fédéral allemand.



LE CHÂTEAU DES HOHENZOLLERN

Le Stadtschloss fut la résidence de la famille impériale jusqu'à la chute de l'empire en 1918. Édifié à partir de 1699, il a été détruit lors des bombardements de 1945.

Photographie, 1898.





SNEFROU, LE PHARAON PRÉCURSEUR

LES PREMIÈRES PYRAMIDES



LA PYRAMIDE RHOMBOÏDALE

Érigée à Dahchour par Snefrou, elle a conservé la quasi-totalité de son revêtement en pierre calcaire. Son éclat justifie encore aujourd’hui le nom qu’on lui donna : « Snefrou qui brille au sud ».

PHILIP PLISSON

**LES ÉDIFICES DE KHEOPS ET KHEPHREN ONT RELÉGUÉ DANS
L'OMBRE LA CRÉATIVITÉ ARCHITECTURALE DE SNEFROU.
C'EST POURTANT À CE SOUVERAIN QUE L'ON DOIT,
VOICI 4 500 ANS, UNE INVENTION RÉVOLUTIONNAIRE :
L'EMBLÉMATIQUE PYRAMIDE À FACES LISSES.**

DAMIEN AGUT-LABORDÈRE
ÉGYPTOLOGUE, CNRS ARSCAN



BRIDGEMAN / ACI

◀ LA GRANDE ÉPOUSE ROYALE

Ce détail d'un coffre découvert dans la tombe de Hetepherès, épouse royale de Snéfrou, à Gizeh, porte à gauche un cartouche avec le nom du pharaon : « Celui qui rend parfait ».

Les pyramides de Gizeh sont trompeuses. Leur perfection géométrique ainsi que l'harmonie de leur agencement incitent en effet à croire que, comme Athéna sortie tout armée du crâne de Zeus, elles surgirent, déjà achevées, de l'esprit d'architectes de génie. Cette impression puissante n'a cessé d'inspirer les divagations ésotériques qui, depuis plusieurs siècles, attribuent leur construction à l'œuvre d'initiés, détenteurs d'une sagesse supérieure, ou d'extraterrestres venus fort complaisamment dispenser leur science aux pharaons. Plus simplement, comme leurs collègues de toutes les époques, les ingénieurs du III^e millénaire av. J.-C. durent, pour parvenir à bâtir la

première pyramide à faces lisses, multiplier les prototypes et essuyer des échecs proprement monumentaux.

L'histoire des pyramides remonte, au moins, au règne de Djésér (2667-2648), qui fit bâtir l'édifice à degrés qui domine son complexe funéraire à Saqqarah. Les progrès techniques les plus spectaculaires eurent lieu toutefois quelques décennies plus tard, sous Houni (2637-2613), mais surtout sous son successeur, Snéfrou (2613-2589). C'est en réalité sous le règne de celui-ci que la totalité des solutions techniques mises en œuvre pour construire les pyramides à faces lisses furent découvertes. Solutions que s'empessa de reprendre Kheops (2589-2566), le commanditaire de la

GENÈSE DES PYRAMIDES



Vers 2650 av. J.-C.

DJÉSER, premier pharaon de la III^e dynastie, fait construire la pyramide à degrés de Saqqarah, considérée comme la première pyramide de l'Histoire. Imhotep conçoit le complexe funéraire.

Vers 2600 av. J.-C.

SNEFROU, premier pharaon de la IV^e dynastie, lance la construction d'une pyramide à Meidoum. Initialement conçu comme une pyramide à degrés, l'édifice évoluera vers des faces lisses.

Vers 2590 av. J.-C.

À DAHCHOUR, Snéfrou ordonne la construction de deux pyramides : l'une dite rhomboïdale (à pentes coudées) et la « pyramide rouge », considérée comme une pyramide quasiment parfaite.

DEUX PYRAMIDES POUR UN ROI

Snefrou fit ériger deux pyramides dans la nécropole de Dahchour : au fond, la pyramide rhomboïdale, reconnaissable aux ruptures de ses pentes, et, au premier plan, la « pyramide rouge » à faces lisses.

PHILIP PLISSON

Vers 2580 av. J.-C.

KHEOPS, fils et successeur de Snefrou, fait construire l'une des grandes pyramides de Gizeh. Il s'agit de la plus grande pyramide égyptienne et de la première à faces lisses.



UNE QUATRIÈME PYRAMIDE MÉCONNUE

ON ATTRIBUE ÉGALEMENT au pharaon Snefrou la construction d'une pyramide moins connue. Surnommée Haram Sila (« pyramide de Seilah ») par les habitants de la région, elle se dresse sur les hauteurs du Djebel el Rus et offre une vue superbe sur le Fayoum et la pyramide de Meidoum située à une dizaine de kilomètres. C'est la découverte sur les lieux d'un cartouche au nom du roi qui permet d'attribuer vraisemblablement sa construction à Snefrou. Aujourd'hui, la pyramide de Seilah, d'une hauteur de sept mètres, est constituée de quatre niveaux, ce qui daterait sa construction du début du règne du pharaon. La pyramide ne renferme pas de chambres intérieures, et aucun culte funéraire n'y était associé. Mais son emplacement laisse supposer qu'elle incarnait la puissance royale.



JOSÉ LULL

◀ LA PYRAMIDE DE SEILAH

Les vestiges de ce petit édifice, construit sur ordre de Snefrou près de l'oasis du Fayoum, à 130 kilomètres du Caire, se résument aujourd'hui à un empilement de quelques blocs.

première des célèbres pyramides de Gizeh. C'est en effet sous Snefrou que l'on passa d'un empilement de structures rectangulaires de plus en plus petites, comme c'est le cas dans la pyramide à degrés, à la réalisation d'un solide pyramidal de base carrée, aux proportions cyclopéennes. Cette transformation de la forme des tombes royales entraîna tout naturellement son lot de tâtonnements et de ratages. Des errements dont témoignent les trois pyramides qui se dressent toujours à Dahchour et à Meidoum, respectivement à 25 et 60 kilomètres au sud du Caire.

Meidoum, l'essai raté

Énorme tour surgissant d'un chaos de pierres, la pyramide de Meidoum apparaît, saisissante, au

détour de la route qui conduit du Caire au Fayoum, comme si, remontant des entrailles de la terre, la pyramide à degrés avait perforé la surface du sol en sortant d'un cratère. À l'origine, il s'agissait d'un édifice très proche de celui bâti par Djéser à Saqqarah, à la différence près qu'il comportait non pas six, mais sept ou huit degrés. C'est sur cette matrice que furent réalisées les premières tentatives de lissage des faces. Les maçons s'employèrent alors à combler les « marches » en agençant des blocs de pierre, avant de procéder à la pose d'un appareil extérieur de bonne qualité destiné à parer l'édifice en donnant à ses faces un aspect uni. Las, très vite, vraisemblablement dans les années qui suivirent l'achèvement du chantier, remplissage et parement commencèrent à dégringoler, formant peu à peu les hauts terrils pierreux d'où émerge aujourd'hui la pyramide à degrés.

Très vite, le parement de la pyramide de Meidoum s'effondre et laisse voir sa structure à degrés.

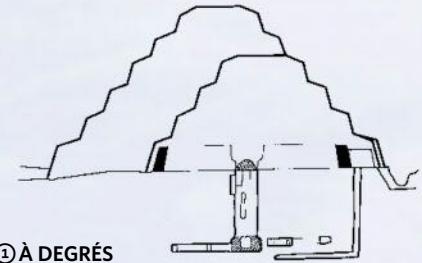
PHARAON, PEUT-ÊTRE SNEFROU, PORTANT LA COURONNE BLANCHE DE LA HAUTE-ÉGYPTE. MUSÉE ÉGYPTIEN, LE CAIRE.



SOURCE GRAPHIQUE : THE COMPLETE PYRAMIDS, MARK LEHNER / ILLUSTRATION : SANTI PÉREZ / SECTION DES PYRAMIDES : JOSÉ MIGUEL PARRA

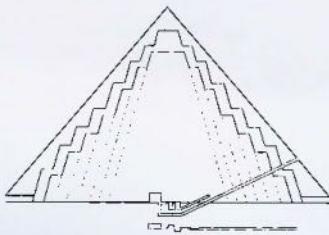
UNE ÉVOLUTION SPECTACULAIRE

ENTRE LA III^e ET LA IV^e DYNASTIE, les monuments funéraires des pharaons font l'objet d'une transformation radicale, qui donnera naissance au modèle emblématique de la grande pyramide. Ce graphique illustre les étapes successives de ce processus, de la pyramide à degrés jusqu'aux grandes constructions des rois de la IV^e dynastie, dressées sur le plateau de Gizeh.



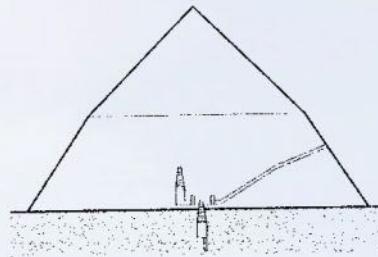
① À DEGRÉS

- Pharaon : Djoser (III^e dynastie)
- Lieu : Saqqarah
- Dimensions : base 121 x 109 m, hauteur 60 m
- Volume : 330 m³



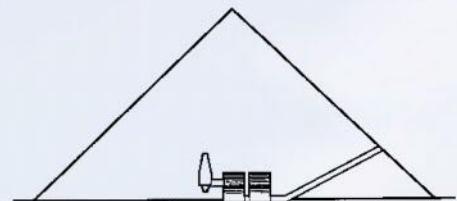
② PYRAMIDE DE MEIDOUM

- Pharaon : Snefrou (IV^e dynastie)
- Lieu : Meidoum
- Dimensions : base 144 m, hauteur 92 m
- Volume : 639 m³
- Inclinaison : 51° 50'



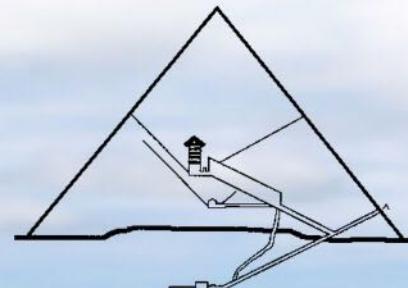
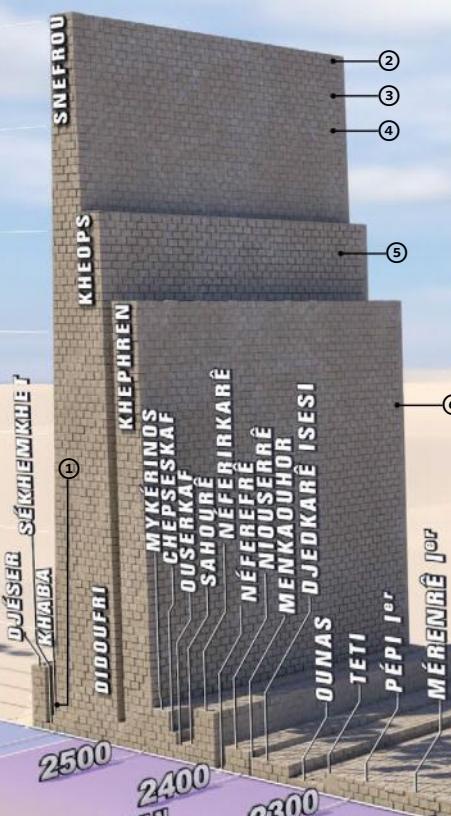
③ PYRAMIDE RHOMBOÏDALE

- Pharaon : Snefru (IV^e dynastie)
- Lieu : Dahchour
- Dimensions : base 188 m, hauteur 105 m
- Volume : 1 237 m³
- Inclinaison : 54° 27'



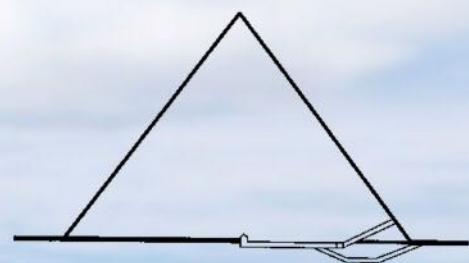
④ PYRAMIDE ROUGE

- Pharaon : Snefru (IV^e dynastie)
- Lieu : Dahchour
- Dimensions : base 220 m, hauteur 105 m
- Volume : 1 694 m³
- Inclinaison : 43° 22'



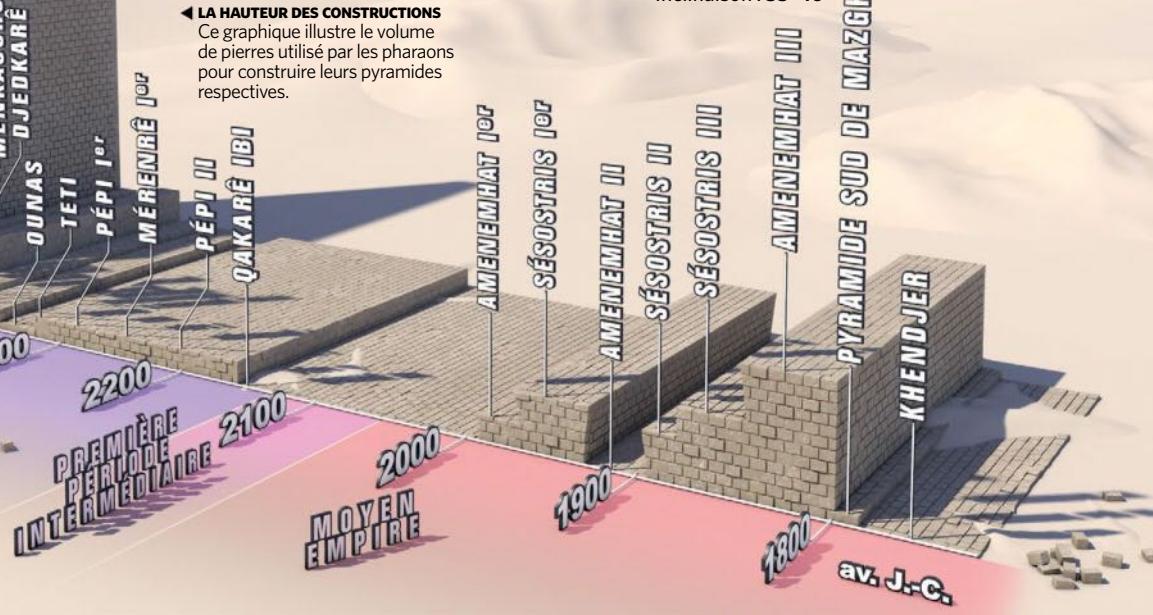
⑤ GRANDE PYRAMIDE

- Pharaon : Khephren (IV^e dynastie)
- Lieu : Gizeh
- Dimensions : base 230 m, hauteur 147 m
- Volume : 2 583 m³
- Inclinaison : 51° 50'

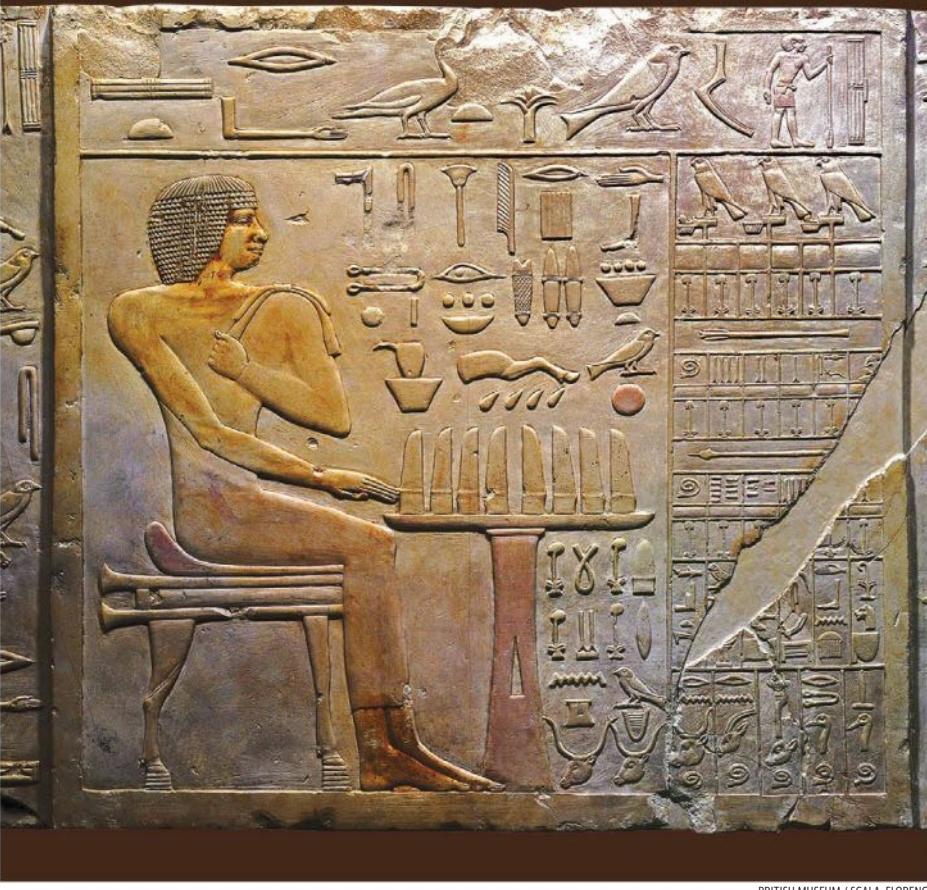


⑥ PYRAMIDE DE KHEPHREN

- Pharaon : Khephren (IV^e dynastie)
- Lieu : Gizeh
- Dimensions :
- base 215 m,
- hauteur 143,5 m
- Volume : 2 211 m³
- Inclinaison : 53° 10'



av. J.-C.



BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE

◀ LE FILS DU PHARAON

Des fils de Snefrou se firent enterrer dans la nécropole de Meidoum, à côté de la pyramide de leur père. Relief de la tombe du prince Rahotep. *British Museum, Londres.*

L'analyse architectonique de ces ruines a montré que cet effondrement était dû à au moins deux facteurs. Le premier est directement lié à l'histoire de l'édifice. Comme les architectes royaux s'étaient appliqués à lisser la pyramide à degrés parfaitement achevée, le parement calcaire de grande qualité recouvrant cette dernière n'offrait pas de prises aux blocs ajoutés pour remplir les « marches ». Mal soudés au cœur de la pyramide, ces derniers finirent par glisser d'autant plus que, composé de pierres grossièrement taillées et agencées sans soin, cette maçonnerie était elle-même d'une grande fragilité.

Il est très probable que la pyramide à degrés avait été initialement commandée par le roi Houni. Mais c'est à Snefrou que nous devons la tentative malheureuse d'habiller cet édifice pour en faire une pyramide à faces lisses.

Il est donc possible que la dernière demeure

d'Houni ait servi à son successeur pour expérimenter à peu de frais un projet qu'il destinait à son propre tombeau.

Une hauteur jamais atteinte

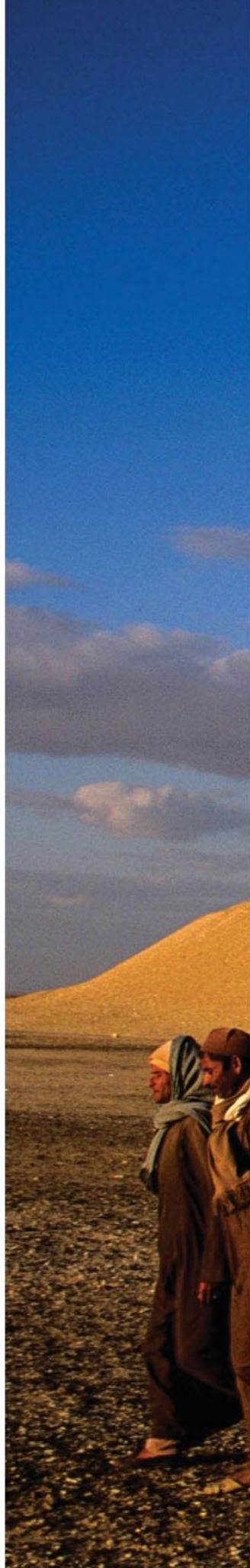
C'est le plateau de Dahchour, situé 35 kilomètres plus au nord, qui fut choisi pour accueillir celui-ci. L'objectif initial assigné par Snefrou à ses architectes était ambitieux : il s'agissait d'édifier une pyramide à faces lisses dont la hauteur ferait presque le double de celle de Djéser à Saqqarah. Mais, pour des raisons qui nous échappent, à la moitié de la hauteur prévue, la pente des faces fut réduite par les maçons, passant de 54° à 43°. Ce changement donna à cette construction une forme unique, qui lui vaut d'être qualifiée de « rhomboïdale » (du grec *rhombos*, « losange »). Malgré cette étrangeté, la première pyramide de Snefrou constitua, notamment du point de vue de la hauteur atteinte (105 mètres contre

La double inclinaison de la pente de la pyramide rhomboïdale est inexpliquée.



BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE

ANTILope. FRESCO DE LA TOMBE DE NEFERMAĀT, VIZIR DE SNEFROU. BRITISH MUSEUM, LONDRES.



LA PYRAMIDE DE MEIDOUM

Elle constituait à l'origine le premier essai de pyramide à faces lisses, grâce à l'emploi d'un parement extérieur en pierre. Mais l'effondrement de ce dernier dès l'Antiquité a révélé la structure interne à degrés.

KENNETH GARRETT





DEA / GETTY IMAGES

◀ UNE VOÛTE INÉDITE

L'intérieur de la pyramide rhomboïdale de Snefrou présente une importante innovation architecturale qui fut introduite sous son règne : la fausse voûte en encorbellement.

62 mètres pour celle de Djéser à Saqqarah), un premier pas significatif. Un peu plus loin au nord-est, sur les bords du Nil, se dressait le temple associé à la pyramide. Les bas-reliefs qui ornaient ses murs représentaient notamment une procession de femmes qui personnifiaient les domaines agricoles servant à alimenter le culte du roi défunt et à rémunérer le clergé attaché à la pyramide.

La forme parfaite est trouvée

Est-ce la bizarrerie de la forme de la pyramide rhomboïdale qui poussa Snefrou à commander la construction d'un autre tombeau ? La question est, dans l'état actuel de nos connaissances, impossible à trancher. Quoi qu'il en soit, le cahier des charges vraisemblablement imposé par le roi ne facilita pas la tâche des architectes royaux. En

donnant à la nouvelle

pyramide une base de 220 mètres de côté, soit 76 mètres de plus que celle de Meidoum, le roi ajoutait une difficulté supplémentaire en compliquant leurs calculs. Construire une pyramide à faces lisses implique en effet d'établir de façon très précise l'angle des faces de manière que celles-ci se recoupent parfaitement au sommet de l'édifice. C'est en puisant dans ce que leurs échecs précédents leur avaient appris que les architectes royaux parvinrent à leurs fins. Non seulement la forme de la pyramide était enfin parfaite, mais, à l'exception de la chute du parement de calcaire blanc qui dévoila les pierres rouges employées pour bâtir les pentes, l'édifice est toujours debout et constitue la plus ancienne pyramide à pentes lisses d'Égypte.

C'est donc à Snefrou que nous devons cette réussite, dont les résultats furent repris et magnifiés par ses successeurs immédiats : Kheops, Khephren et Mykérinos.

La pyramide rouge constitue le premier essai réussi de pyramide à faces lisses.

STÈLE VOTIVE AUX NOMS DE SNEFROU ET DE DIEDKARÉ ISESÉ. V^e DYNASTIE. MUSÉE ÉGYPTIEN, LE CAIRE.



68 HISTOIRE & CIVILISATIONS



LES PYRAMIDES DE DAHCHOUR

La végétation luxuriante des rives du Nil contraste avec le désert, où se dressent la pyramide rhomboïdale, reconnaissable à sa forme coudée, et, à droite, la pyramide rouge.

PHILIP PLISSON

DES SYMBOLES DE L'ÉGYPTE UNIFIÉE ?

DANS DE RÉCENTS TRAVAUX publiés par le *Journal for the History of Astronomy*, les chercheurs Juan Antonio Belmonte, de l'Institut d'astrophysique des Canaries, et Giulio Magli, du département d'architecture de l'École polytechnique de Milan, ont avancé une nouvelle théorie sur les **pyramides de Snejrou à Dahchour**. Ils affirment que ces édifices constituaient en réalité un projet architectural unique, incluant aussi des édifices annexes (temples et pyramides satellites). Conformément à cette hypothèse, les deux pyramides seraient la représentation symbolique des couronnes blanche et rouge, respectivement de la Haute et de la Basse-Égypte,

c'est-à-dire une manifestation de la puissance du souverain, du roi réunifiant les Deux Terres. Par ailleurs, les pentes des deux pyramides correspondent au solstice d'été et à la fête du Nouvel An, ce qui les relierait à l'organisation du calendrier civil égyptien. Belmonte et Magli observent que les pyramides de Dahchour sont presque exactement **orientées au nord** et que les couloirs intérieurs présentent une pente facilitant l'ascension du roi aux cieux du nord, destination de l'âme du pharaon défunt selon les *Textes des Pyramides*.

SNEFROU INTRONISÉ ET COIFFÉ DE LA DOUBLE COURONNE. MUSÉE ÉGYPTIEN, LE CAIRE.

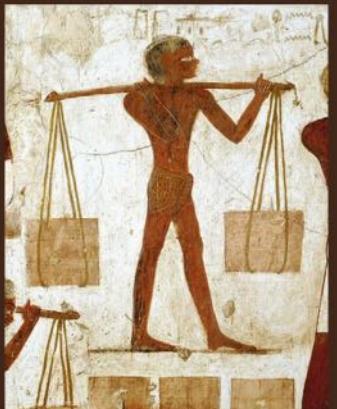


AGENCE FRANCE PRESSE / ALAMY



LES CADENCES INFERNALES DES OUVRIERS ÉGYPTIENS

LES GRAFFITIS DÉCOUVERTS dans la pyramide rouge de Snefrou, à Dahchour, ont permis d'établir un calcul approximatif du temps nécessaire aux Égyptiens pour construire une grande pyramide. Un bloc dégagé sur la douzième rangée de l'édifice porte la date du quinzième dénombrement de bétail effectué par le pharaon; cinq rangées plus haut, un autre graffiti correspond au dénombrement suivant. Considérant que la pyramide remplit déjà 22 % de son volume au douzième degré et 30 % au dix-septième, il est possible d'estimer le volume de ce qui fut construit en un an. Cette estimation permet de conclure que les ouvriers ont travaillé entre 15 et 27 mois pour atteindre le dix-septième degré. Un rythme de travail plutôt remarquable, si l'on tient compte des moyens techniques existant à l'époque.



E.LESSING / ALBUM

◀ UN TRAVAIL PÉNIBLE

Cette peinture montre un ouvrier portant deux blocs de pierre. Tombe du vizir Rekhmirê à Gournah, sur la rive ouest du Nil, à Thèbes. XVIII^e dynastie.

Si la perfection des trois pyramides de Gizeh a jeté aujourd'hui sur Snefrou et ses prototypes une ombre épaisse, la situation était toute différente dans l'Antiquité. Ce n'est pas sur le plateau de Gizeh, mais bien à Dahchour que les pharaons du Moyen Empire (2033-1786 av. J.-C.) Amenemhat II, Sésostris III et Amenemhat III choisirent en effet d'établir, près de sept siècles plus tard, leurs sépultures, inscrivant ainsi leur règne dans la continuité de celui de Snefrou.

Plus encore, à cette époque, ce dernier avait été divinisé et recevait un culte en Moyenne-Égypte. La ferveur régnant autour du dieu Snefrou était telle que de nombreux parents donnaient alors à leurs enfants un nom composé sur le sien : plus d'un millénaire après sa mort, des petits Snefrouménou (« Snefrou-demeure »), Snefrouhotep (« Snefrou-est-apaisé ») couraient ainsi sous le soleil d'Égypte. De manière plus officielle, associé aux mines et aux carrières, le dieu Snefrou fut aussi adoré par les ouvriers royaux qui extrayaient de la turquoise sur le site du Sérapit el-Khadim, dans le Sinaï.

C'est toutefois la littérature qui assura sa postérité au sein de la culture égyptienne.

Snefrou joue en effet un rôle central dans l'un des contes du papyrus Westcar daté du milieu du II^e millénaire av. J.-C. Ce récit met en scène le roi se promenant paisiblement dans une barque aux rames manipulées par des jeunes filles. Or, au milieu des rires et des jeux, la plus belle de ces rameuses laissa filer à l'eau un bijou en forme de poisson. Convoqué par le roi, un magicien parvint à ouvrir les eaux du lac en deux et à retrouver le précieux objet qui gisait par le fond. Le roi put alors reprendre ses activités et « passer la journée entière en réjouissances ». Léger, recourant volontiers à la magie, le Snefrou des contes égyptiens n'a décidément rien à voir avec la redoutable opiniâtrété que l'on devine chez celui qui parvint, à force d'efforts, à reposer au cœur de la première pyramide à faces lisses d'Égypte. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

Le Temps des pyramides

J. Leclant (dir.), Gallimard, 2006.

Les Grandes Pyramides. Chronique d'un mythe

J.-P. Corteggiani, Gallimard, 2006.

Le Secret des bâtisseurs des grandes pyramides. Kheops

G. Goyon, Pygmalion, 1990.



LES PYRAMIDES DE GIZEH

La IV^e dynastie incarne l'apogée de la construction des pyramides. Kheops puis son fils Khephren firent construire les pyramides les plus grandes et les plus parfaites de la nécropole de Gizeh.

FERGUS O'BRIEN / GETTY IMAGES



DAHCHOUR, NÉCROPOLE DE

Situé à 25 kilomètres au sud du Caire, non loin de l'antique Memphis, le site accueillit

PHARAONS, REINES ET NOBLES

À côté des pyramides **rhomboïdale** et **rouge**, la nécropole de Dahchour abritait les sépultures des pharaons et des épouses royales de la XII^e dynastie, ainsi que les tombes de hauts fonctionnaires de l'Ancien et du Moyen Empire.

1 Pyramide rouge

Construite par Snefrou, elle mesure 105 mètres de haut. Sa chambre funéraire se trouve au niveau du sol.

2 Sésostris III

Ce pharaon de la XII^e dynastie fit éléver une pyramide en briques crues, entourée de sept pyramides satellites.

5 Ville de la pyramide

Nommée Djed Snefrou, « Durable est Snefrou », elle accueillait les prêtres chargés du culte royal et leurs familles.

6 Pyramide rhomboïdale

Cette pyramide de Snefrou, haute de 105 mètres, comporte deux chambres funéraires aux entrées distinctes.

3 Cimetière des nobles

Datant de la IV^e dynastie, il fut utilisé jusqu'au Moyen Empire. Les hauts fonctionnaires et les nobles y étaient enterrés.

4 Amenemhat II

La pyramide de ce pharaon de la XII^e dynastie, haute d'environ 60 mètres, était recouverte de pierre calcaire blanche.

7 Pyramide satellite

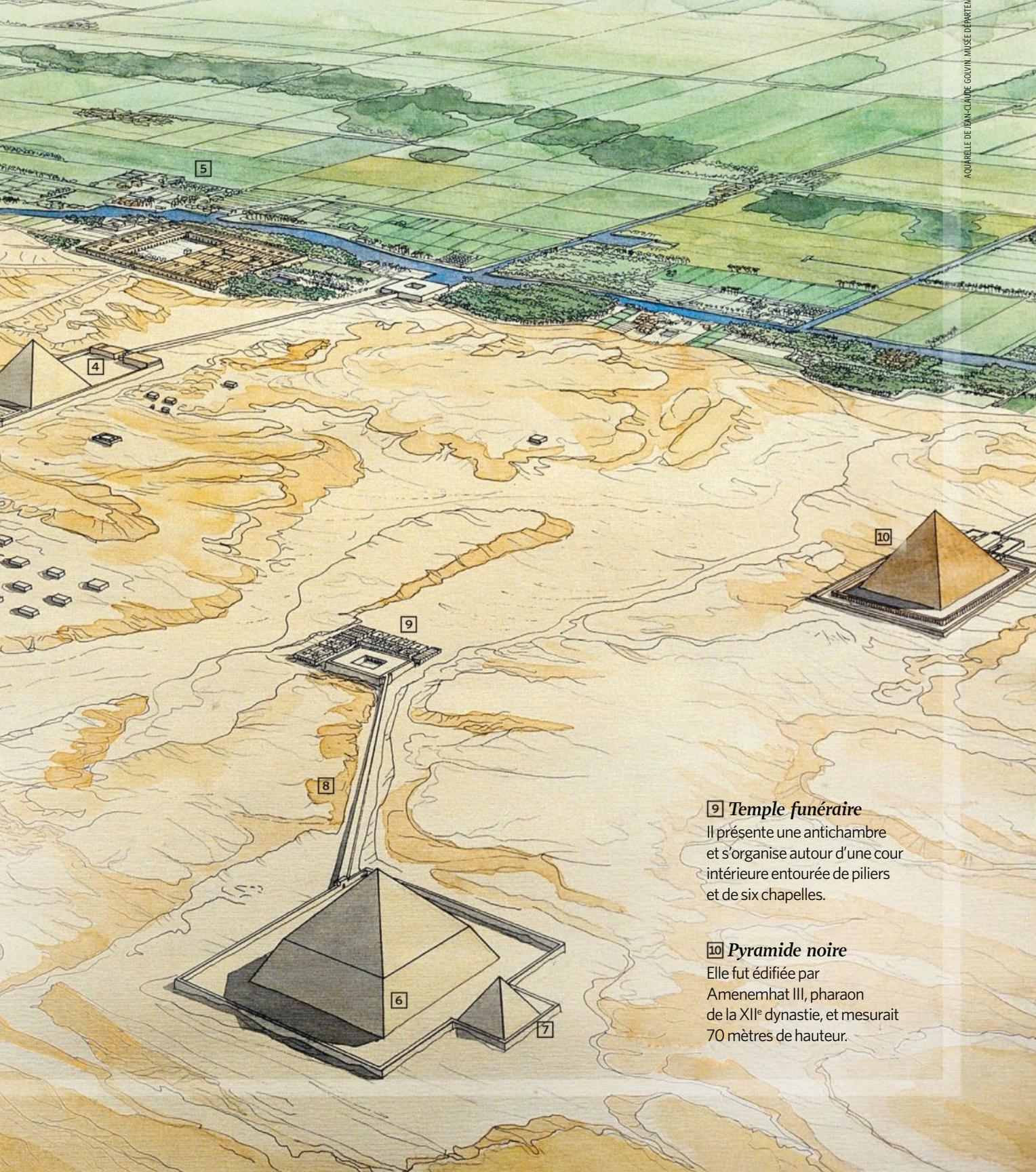
Destinée au culte du ka (souffle vital) du pharaon, elle se dresse au sud de la pyramide rhomboïdale.

8 Chaussée

Une longue chaussée relie le complexe de la pyramide rhomboïdale, ceint d'un mur, et le temple funéraire.

L'ANCIEN ET DU MOYEN EMPIRE

deux des pyramides de Snéfrou, mais aussi des complexes funéraires plus tardifs.

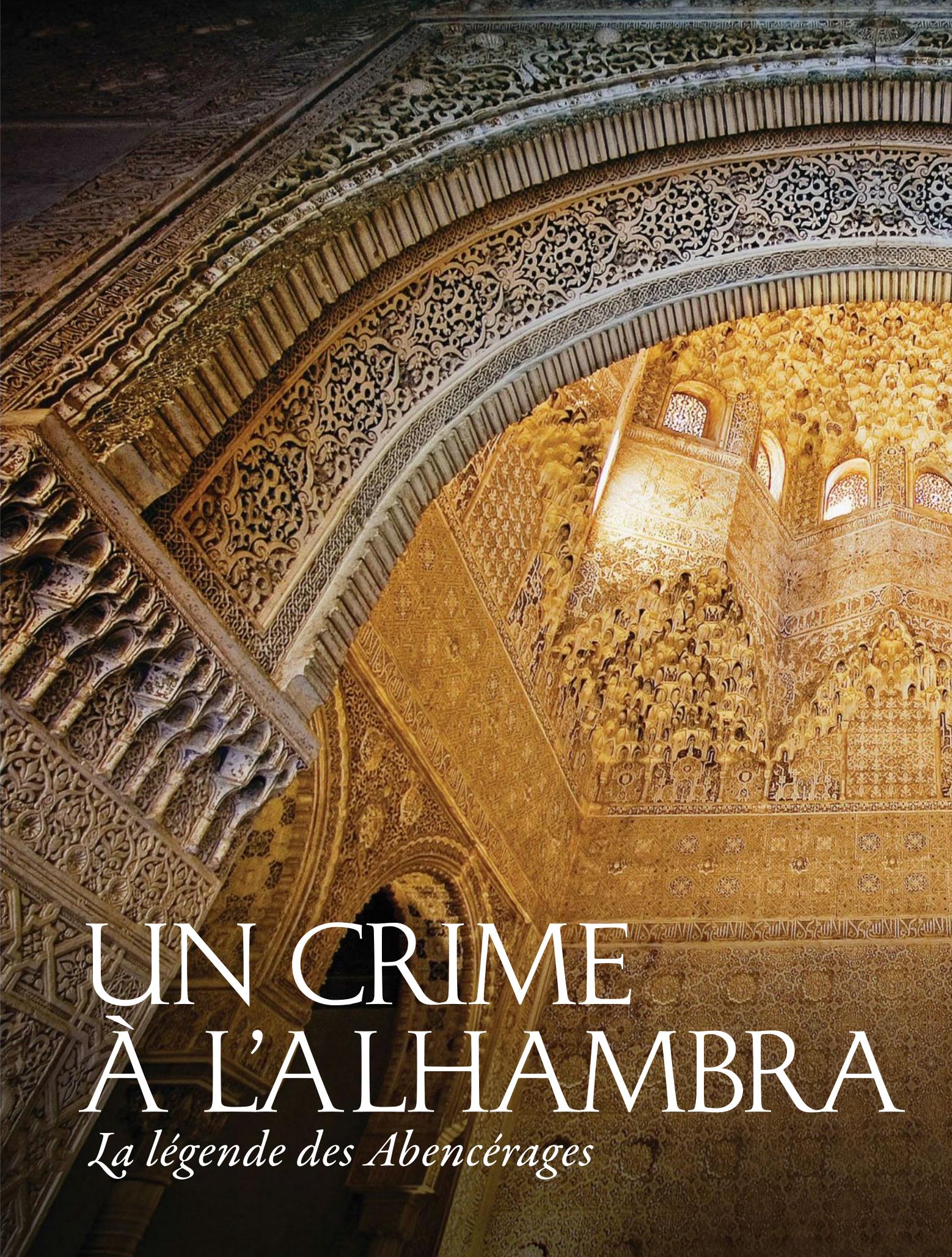


9 Temple funéraire

Il présente une antichambre et s'organise autour d'une cour intérieure entourée de piliers et de six chapelles.

10 Pyramide noire

Elle fut édifiée par Amenemhat III, pharaon de la XII^e dynastie, et mesurait 70 mètres de hauteur.



UN CRIME À L'ALHAMBRA

La légende des Abencérages

SALLE DES ABENCÉRAGES

Elle donne sur la cour des Lions. Sa voûte repose sur huit trompes de *muqarnas* (motifs en forme de nid d'abeille) à la base desquelles on peut notamment lire ceci : « Il n'y a pas de vainqueur sinon Dieu, le Puissant, le Sage. »

JERÓNIMO ALBA / AGE FOTOSTOCK

Dans l'Espagne musulmane du xv^e siècle, au cœur du palais de Grenade, le roi Boabdil aurait ordonné la mise à mort de membres de l'éminente lignée des Abencérages. Le souvenir de leur nom hante toujours la salle où ils furent exécutés. Mais s'agit-il d'une simple légende ?

ANTONIO PELÁEZ ROVIRA
UNIVERSITÉ DE GRENADE



GRANGER / AGE FOTOSTOCK

◀ PORTRAITS DYNASTIQUES

Sur la coupole de la salle des Rois sont représentés les dix premiers souverains de la dynastie nasride. Son fondateur, Muhammad I^{er}, débute la construction de l'Alhambra en 1238.



MANUEL COHEN / ALAMY IMAGES

La légende de l'assassinat de membres du clan des Abencérages à l'Alhambra sur ordre du roi Muhammad XI, connu en Occident sous le nom de Boabdil, est étroitement liée à l'histoire de Grenade au xv^e siècle. Elle est relatée dans la première partie des *Guerres civiles de Grenade*, roman de Ginés Pérez de Hita publié en 1595. L'intrigue littéraire évoque, sur fond de vraisemblance, l'époque trouble où les rivalités des clans grenadins se mêlaient aux luttes entre chrétiens et musulmans, alors que Grenade s'apprêtait à tomber aux mains des Castillans. Ce magnicide impressionna les lecteurs de l'ouvrage de Pérez de Hita, qui souhaitaient comprendre cette époque et

étaient fascinés par les scènes décrites. C'est ainsi que l'on découvre, au chapitre 13, la « grande trahison des Zégris et des Gomèles contre la reine maure et les chevaliers Abencérages, et la mort de ces derniers ».

Le début du roman détaille les préparatifs de l'attaque, en Andalousie, de la ville chrétienne de Jaén où se dirigent « El Chico » – surnom de Boabdil – et son frère Muça, accompagnés d'autres membres de plusieurs tribus ou lignées, dont « cent soixante chevaliers Abencérages, et autant d'Alabèzes ; des chevaliers d'élite, et avec eux tous les Vanègues », ainsi que des « chevaliers Zégris, Gomèle, et Mazas ». Lors de la bataille qui suit, les musulmans sont défait, et seul « le courage des

ENTRE HISTOIRE ET ROMAN

1462

SA'D, émir de Grenade, fait exécuter deux Abencérages. Des vizirs Abencérages aideront son fils Muley Hacén à prendre le pouvoir. Le livre de Pérez de Hita pourrait relater ces événements.

1482

BOABDIL (Muhammad XI), petit-fils de Sa'd, prend le pouvoir à Grenade. Dix ans plus tard, il doit livrer la ville aux Rois Catholiques, événement qui signe la fin de la Reconquista.

1561

L'HUMANISTE Jorge de Montemayor introduit le chevaleresque Abencérage Abindarráez dans un chapitre de son roman *Les Sept Livres de la Diane*.



1595

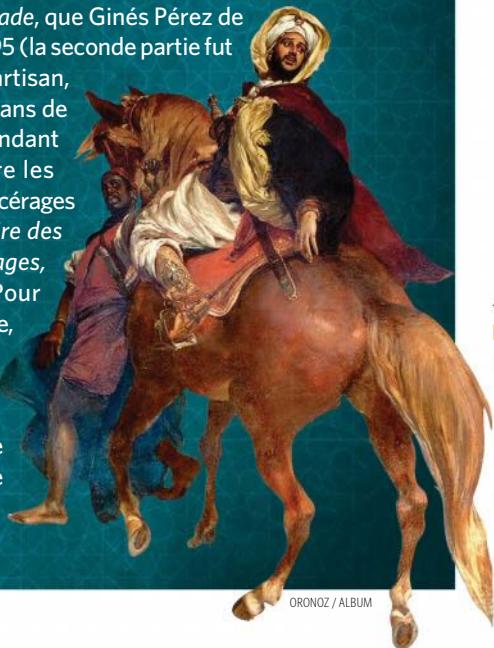
GINÉS PÉREZ DE HITA publie la première partie de son roman *Guerres civiles de Grenade*, racontant la légende de l'assassinat des Abencérages.

VUE DE L'ALHAMBRA

Au premier plan, la tour de Comares, qui abrite la salle des Ambassadeurs, se détache sur le massif de la Sierra Nevada : c'est dans cette salle que se trouvait le trône des souverains nasrides.

PÉREZ DE HITA : AUX SOURCES DE LA LÉGENDE

LE MASSACRE DES ABENCÉRAGES est relaté dans la première partie des *Guerres civiles de Grenade*, que Ginés Pérez de Hita fit publier à Saragosse en 1595 (la seconde partie fut publiée en 1619). L'auteur était artisan, amateur de romances et de romans de chevalerie, écrivain et soldat pendant la guerre des Alpujarras contre les Maures rebelles. Le nom des Abencérages est présent dans le titre, *Histoire des tribus des Zégris et des Abencérages, chevaliers maures de Grenade*. Pour rendre son texte plus vraisemblable, il affirma « s'être inspiré d'un livre arabe dont l'auteur était apparemment un Maure nommé Aben Harmin, originaire de Grenade ». Il se fit même passer pour un traducteur, afin de légitimer son intervention.



◀ LES ADIEUX DE BOABDIL

En 1492, le dernier roi de Grenade se retourne pour saluer sa ville. Par Alfred Dehodencq. Huile sur toile, vers 1869. Musée d'Orsay, Paris.

chevaliers Abencérages et Alabèzes » évite qu'ils soient anéantis. Après la bataille, le sultan décide de se retirer « une journée pour se reposer dans une maison de plaisirs que l'on appelait Alixares, et peu de gens l'accompagnèrent, c'était les Zégris et les Gomèles ». Ainsi prend forme la forfaiture.

Décapités au-dessus d'un bassin

Un jour où le roi se remémore la bataille de Jaén, un chevalier Zégrí – dont la tribu est ennemie de celle des Abencérages – affirme que les chrétiens, vainqueurs du combat, étaient plus valeureux que les Abencérages. Alors que Boabdil prend leur défense, le Zégrí lui répond qu'ils trahissent la Couronne et lui conseille de se méfier d'eux : « Sache, puissant roi, que tous les chevaliers Abencérages se sont ligués contre toi pour te tuer et s'emparer de ton royaume. Et cette audace leur vient de ce que notre reine est amoureuse d'un Abencérage nommé Albinhamad, qui est l'un des plus riches et des plus puissants chevaliers de Grenade. » Perfide, le Zégrí renchérit sur les prétendues machinations de ses ennemis : « Tout Abencérage est un roi, un seigneur, un prince : il n'est pas une personne à Grenade qui ne les adore ; ils sont bien plus aimés que Votre Majesté. »

L'accusation se révèle fondée. Le roi Boabdil décide que « les Abencérages doivent mourir et que la reine doit périr par le feu ». Ayant écouté les conseils de prudence indispensables pour résoudre une affaire si délicate, il choisit de convoquer les traîtres dans la cour des Lions de l'Alhambra, la cité palatine où résident les rois nasrides et leur cour, afin de les égorguer les uns après les autres pour ne pas éveiller de soupçons et empêcher tout appel à l'aide. Ayant veillé toute la nuit, le roi se rend dans la cour des Lions, où attendent le Zégrí, trente chevaliers proches et un bourreau. La première victime est Abencarrax, grand alguazil (vizir) du royaume, qui est appelé par un page et immédiatement décapité au-dessus du bassin en albâtre d'une fontaine. Ainsi, dans le plus grand secret, commence l'assassinat de 36 Abencérages, dont l'amant présumé de la reine. Tous ne succombent pas au piège tendu : un jeune page, aidé de membres illustres d'autres lignées, réussit à sauver la vie de plus de 200 d'entre eux.

La nouvelle du complot sanguinaire se répand alors dans Grenade, provoquant un soulèvement populaire au cri de « trahison, trahison, car le roi a tué les chevaliers Abencérages. Que meure le roi, qu'il meure !

JOSÉ LUCAS / AGE FOTO STOCK



LE CŒUR DU PALAIS

Le palais de Comares, à l'Alhambra, était la résidence officielle des souverains nasrides.

Il s'organisait autour de la cour des Myrtes.

Elle était occupée en son centre par un bassin de 34 mètres de long et était dominée par la tour de Comares.



LE MIRADOR DE DARAXA OU « LINDARAJA »

Son nom vient de la locution arabe *Ayn Dar Aisa*, « œil » ou « source de la maison de Aisa ». Sous la dynastie nasride, c'était une tour de guet délimitant un jardin.

FUNKSTOCK / AGE FOTOSTOCK







JOHNNY STOCKSHOOTER / AGE FOTOSTOCK

Nous ne voulons pas de roi félon. » C'est alors qu'intervient le roi Muley Hacén, père de Boabdil, soutenu par la population favorable aux Abencérages, ainsi que Muça, le frère de Boabdil, dont les talents diplomatiques permettent de calmer la population en colère.

Au cœur des querelles de palais

L'histoire des Abencérages n'est pas une fiction. Leur nom, version catalane de l'arabe *Ibn al-Sarraj*, désigne une puissante lignée dont les membres les plus illustres exerçaient les fonctions de vizirs et d'ambassadeurs au service des souverains nasrides, qui régnèrent de 1284 à 1492. Pour certains historiens, les Abencérages furent les principaux instigateurs des intrigues politiques de l'époque. Ainsi, selon l'historien arabisant Luis Seco de Lucena, les Abencérages dirigeaient la vie politique du royaume de Grenade, déstabilisé par des conflits entre les clans nobles. Pour Rachel Arié, spécialiste d'al-Andalus (la région d'Espagne sous domination musulmane au Moyen Âge), leurs activités politiques ont ruiné l'émirat grenadin. Enfin, selon Francisco Vidal Castro, l'arrivée au pouvoir de Boabdil, soutenu par les Abencérages, inaugura « une période de bouleversements, de soulèvements,

d'assassinats et emprisonnements de sultans, et d'instabilité politique imposant à Grenade une crise gouvernementale permanente ».

Les Abencérages ne peuvent donc être exonérés d'une part de responsabilité dans la chute du royaume nasride, en partie due au rôle qu'ils jouèrent dans plusieurs événements liés aux souverains nasrides. Dans le contexte d'instabilité politique caractérisant la fin de la dynastie, certains faits historiques ont probablement alimenté l'œuvre littéraire de Pérez de Hita, ces mêmes faits qui ont incité à voir dans son ouvrage, et dans d'autres récits similaires, le reflet d'une réalité plus ou moins conforme à l'Histoire, sans pour autant confirmer la véracité du massacre commis à l'Alhambra.

Le meurtre de deux Abencérages est ainsi attesté en 1462, lors du conflit opposant Abu al-Hasan Ali (Muley Hacén pour les chroniqueurs castillans) à son père, l'émir Sa'd. Ce dernier fit exécuter au mois de juillet le vizir Moufarrij et Yusuf ibn al-Sarraj, au motif qu'ils n'avaient pas payé l'impôt et n'avaient pas aidé à défendre le royaume. D'autres présumés traîtres réussirent à s'enfuir à Málaga ; selon Pedro de Escavias, chroniqueur de l'époque, plusieurs Abencérages faisaient en effet partie des fugitifs : « Maomaz Avencerraxe et Ali

LE MASSACRE DES ABENCÉRAGES.
PAR MARIANO FORTUNY.
HUILE SUR TOILE, 1870.
MUSÉE NATIONAL D'ART DE CATALOGNE, BARCELONE.
ORONZO / ALBUM



3



PIÉGÉS DANS L'ALHAMBRA

PÉREZ DE HITA localise l'assassinat des Abencérages autour de la cour des Lions de l'Alhambra, près d'une « très grande vasque en albâtre », traditionnellement assimilée au bassin de la salle des Abencérages. Par la suite, la légende s'étoffa de variantes en modifiant les noms du sultan grenadin et de la reine (dont l'adultére aurait été la cause de l'assassinat), la façon dont les infortunés Abencérages furent amenés à se retrouver en ce lieu et même

l'élément déclencheur du massacre. Vers 1870, Mariano Fortuny reconstitue l'épisode sur une toile inachevée qui témoigne de son goût pour l'exotisme, ébauchant des personnages difficiles à identifier, d'improbables peintures murales décoratives et une foule à genoux devant le bourreau aux portes de la salle des Abencérages. Le tout baignant dans une lumière vive qui accentue la cruauté de la scène.



LES PERSONNAGES

- **Le bourreau**, d'après le récit de Pérez de Hita.
- Peut-être **Abencarrax**, l' alguazil (vizir) du royaume de Grenade.
- et ■ **Les fils d'Abencarrax**, selon la version dite du banquet.
- **Foule** agenouillée, peut-être des nobles.

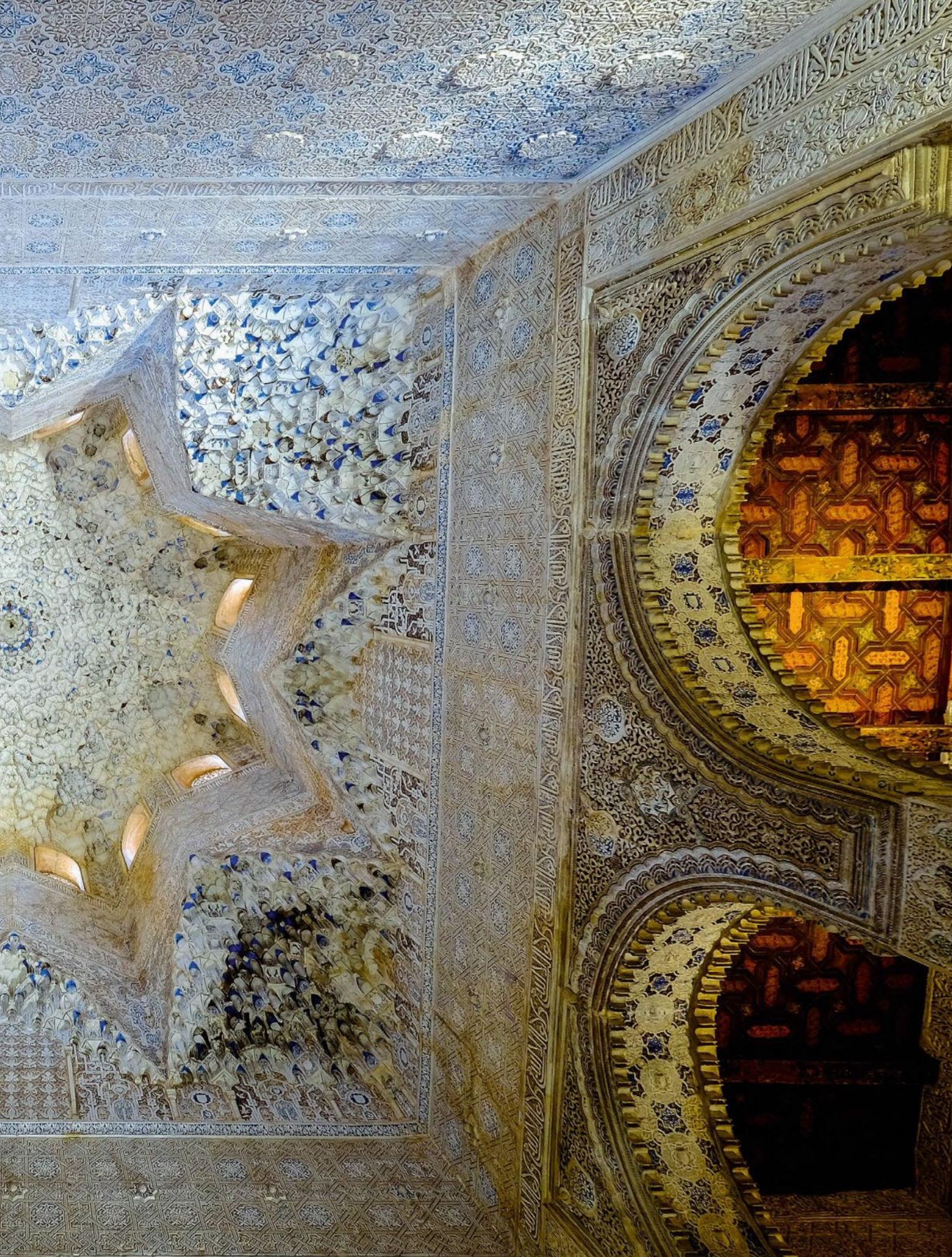
ÉPÉE DE BOABDIL. ALCAZAR, TOLEDE.
ORONoz / ALBUM



SALLE DES ABENCÉRAGES

Sa voûte a la forme d'une étoile octogonale reposant sur des trompes en nid d'abeille. Elle est éclairée par seize fenêtres.

CARLO MORUCCIO / AGE FOTOSTOCK



LA FIN D'UN RÉCIT LÉGENDAIRE

DANS LE RÉCIT DE PÉREZ DE HITA, les Abencérages sont égorgés sur ordre du roi Boabdil car leurs adversaires, les Zégris, accusent la reine Morayzela de commettre l'adultère avec l'Abencérage Albinhamete. L'assassinat, qui indigne les Grenadins, est suivi d'un procès sous forme de combat entre huit chevaliers : quatre accusateurs Zégris et quatre défenseurs de Morayzela. Ces derniers, vêtus à la turque, sont en réalité de nobles Castillans que la reine a appelés à l'aide. Leur victoire prouve son innocence. S'ensuivent l'affrontement entre trois rois maures convoitant le trône de Grenade, la capitulation de la ville, le départ de Boabdil et d'autres épisodes romancés sur fond historique : les amours de Gazul et de Lindaraja, et la mort de don Alonso de Aguilar, qui tente de vaincre les Mauresques dans la Sierra Bermeja.

BOUCLIER NASRIDE EN CUIR. XV^e SIÈCLE. ARMURERIE ROYALE, MADRID.



Avencerraxe et Valenci et Cabzani et Alatar et d'autres chevaliers. » En septembre, Muley Hacén détrôna son père, aidé notamment par deux vizirs Abencérages qui, d'après certains historiens, apportèrent leur soutien au nouveau roi pour se venger de l'épisode précédent.

La légende du crime est ancrée dans l'imagination collective, à l'instar des prétendues taches de sang de la vasque de la salle des Abencérages, qui seraient la preuve indéniable de l'assassinat. Elles sont mentionnées trois siècles après les faits supposés dans un guide de Grenade publié en 1764 : « Des hommes et des femmes viennent voir ce palais, arrivent en ce lieu, les yeux rivés sur les murs, regardant attentivement le sol, et voient la vasque de la fontaine, les ombres des malheureux chevaliers projetées sur les murs, leurs cadavres gisant à terre, et ils voient encore les taches de leur sang innocent dans la vasque. »

La survie de la légende jusqu'au XX^e siècle doit beaucoup à l'intensité de la reconstitution de l'histoire nasride par Pérez de Hita. Un style empreint de vraisemblance, appliqué aux romans et comédies mauresques du Siècle d'or espagnol, dont les auteurs – un grand nombre était issu de familles andalouses converties au catholicisme – idéalisent le

passé hispano-arabe afin d'exalter le concept du « bon musulman ». Les Abencérages finirent par incarner cet archétype, qui réunissait les vertus de l'idéal chevaleresque : galant, généreux, brave, bon et loyal. En d'autres termes, le « bon Maure » partageait les vertus du « bon chrétien ». ■

Le roman mauresque suscita l'enthousiasme du lecteur européen, notamment français, avide de mythes. Il finit par façonner une image plus universelle d'une Grenade musulmane épurée par les voyageurs de l'époque du romantisme, qui donna naissance au stéréotype grenadin du Maure. Abstraction faite de la controverse entre réalité et fiction, le personnage de l'Abencérage parvint donc à associer des éléments symboliques, à la fois historiques et littéraires, au point de devenir le meilleur ambassadeur de la dynastie nasride de Grenade. ■

Pour en savoir plus

ESSAI
L'Espagne musulmane au temps des Nasrides (1232-1492)
R. Arié, Éditions de Boccard, 1990.

TEXTE
Contes de l'Alhambra
W. Irving, Libretto, 2011.



EXPOSITION : L'ALHAMBRA À L'HONNEUR

Les civilisations de l'Islam ont porté l'art du jardin à son sommet. À Paris, l'Institut du monde arabe met en valeur ce savoir-faire jusqu'au 25 septembre. Infos : imarabe.org



FONTAINE AUX LIONS

On peut lire sur les vers qui y sont gravés que la fontaine est « un nuage d'où surgissent des canaux », « de même qu'à l'aube la main du calife distribue des présents aux lions de la guerre ».



MYSTÉRIEUX FANTÔMES À L'ALHAMBRA

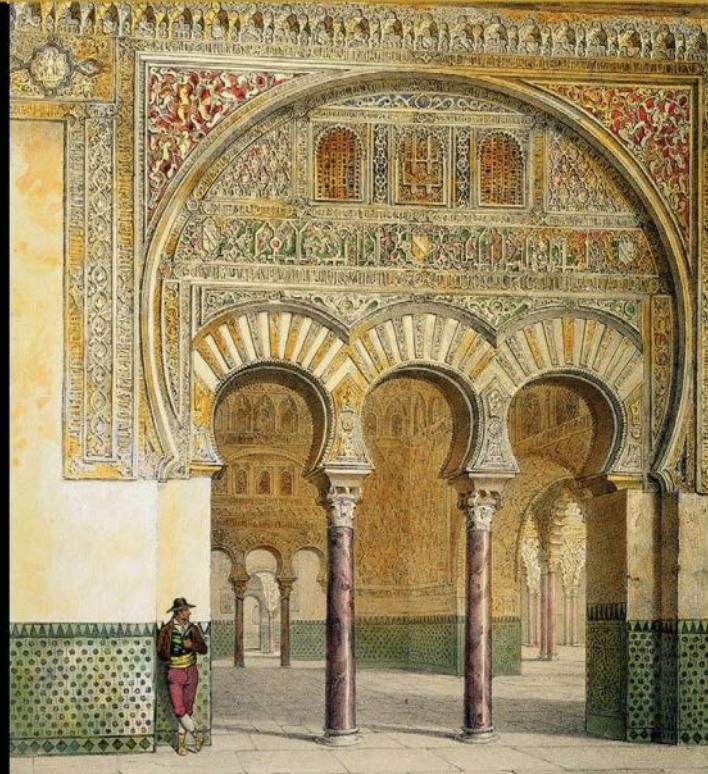
Au printemps 1829, l'écrivain américain Washington Irving se rend à Grenade et loge dans l'Alhambra à l'abandon. C'est en bavardant avec les habitants de la ville et des anciens palais des souverains nasrides qu'il trouve la matière de ses *Contes de l'Alhambra*, où ne pouvait manquer la référence à la célèbre légende des Abencérages. Ses récits contribuèrent à attiser l'intérêt des romantiques pour une Alhambra exotique et orientale, comme en témoignent ces gravures.

Un bruit de chaînes dans le lointain

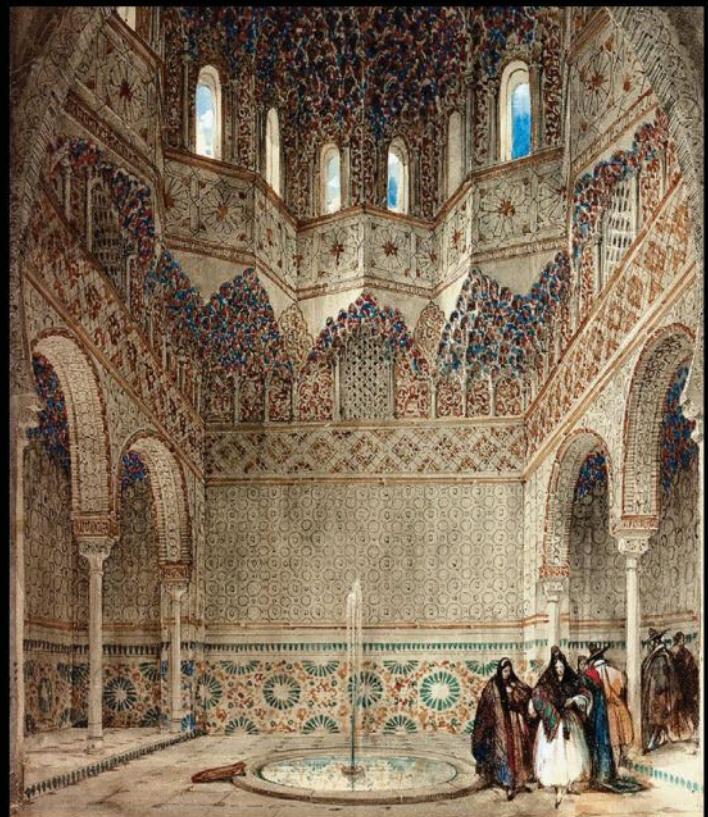
« CERTAINS DÉNIENT tout fondement à cette histoire ; mais notre humble Mateo nous désigna le portillon par lequel, dit-on, ils furent introduits un à un et la fontaine de marbre blanc au centre de la salle où ils furent décapités. Il nous désigna également de larges taches rougeâtres sur le sol, traces de leur sang qui, selon la croyance populaire, restaient ineffaçables. Comme nous l'écutions avec intérêt, il ajouta qu'on entendait souvent, la nuit, dans la cour des Lions, une espèce de bruit indistinct comme un brouhaha, ponctué de temps en temps d'un tintement sourd, semblable à celui de chaînes heurtées dans le lointain. Ce n'était sans doute rien d'autre que le clapotis et le ruissellement des eaux qui, dans leurs conduites, venaient sous le marbre alimenter les fontaines ; mais à en croire le fils de l'Alhambra, c'était les esprits des Abencérages assassinés qui revenaient chaque nuit sur les lieux du crime invoquer la vengeance du Ciel sur leur meurtrier. »



GRANGER / ALBUM



Galerie de la cour des Lions. Par Léon Auguste Asselineau. Lithographie, 1853. Collection privée.



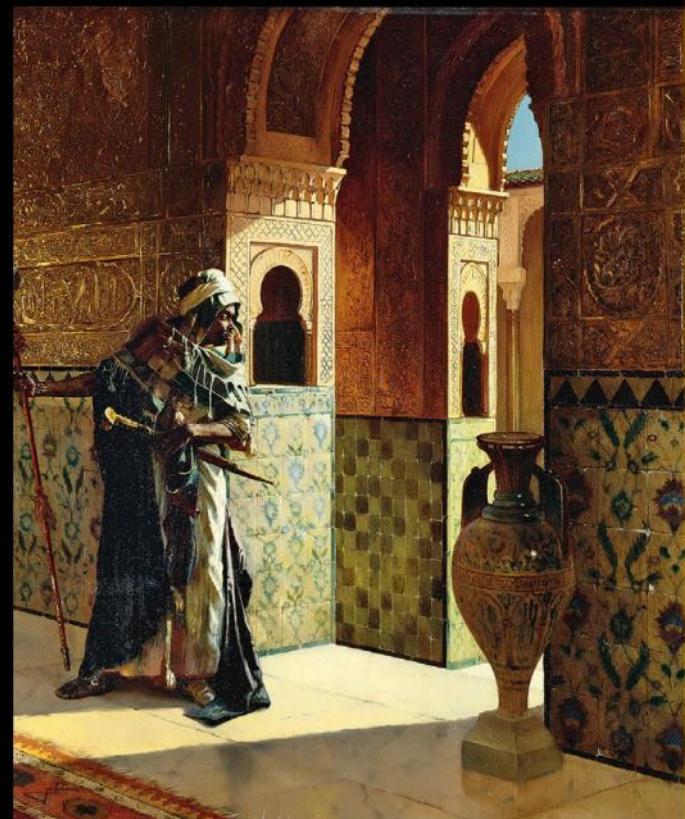
Salle des Abencérages. Par David Roberts. Aquarelle, vers 1832-1833. Laing Art Gallery, Newcastle.



Cour des Lions. Lithographie réalisée à partir d'une aquarelle du Britannique David Roberts, qui voyagea en Espagne de 1832 à 1833. Le succès de ses tableaux favorisa la diffusion d'une vision pittoresque et stéréotypée de l'Espagne.



Cour des Myrtes. Par Léon Auguste Asselineau. Lithographie, 1853. Collection privée.



Garde maure à Grenade. Par Rodolphe Ernst (1854-1932). Lithographie. Collection privée.

Pêche miraculeuse de guerriers grecs au large de l'Italie

Découverts en 1972 en mer Ionienne, deux rares bronzes du V^e siècle av. J.-C. susciteront d'intenses débats entre spécialistes.

Al'extrême sud de l'Italie, un petit village de Calabre fut la scène de l'une de ces passionnantes découvertes qui ont changé l'histoire de l'archéologie. Son nom, Riace, devint mondialement connu par une journée torride, le 16 août 1972, lorsqu'un plongeur amateur, Stefano Mariottini, sortit pêcher près de ses côtes. À 200 mètres du rivage et près de huit mètres de profondeur, il aperçut un bras qui dépassait du sable... Mariottini tenta de tirer dessus, mais le poids énorme du corps de bronze auquel ce bras était rattaché l'en empêcha. Tout près gisait



un autre corps de bronze de même dimension. Le jeune homme venait de découvrir deux des sculptures les plus étonnantes de l'art grec classique : des guerriers nus et armés à la manière de héros, mesurant chacun presque deux mètres de haut.

Le jeune homme fit part de sa découverte au conservateur d'archéologie d'Italie du Sud, qui organisa le transport des pièces au Musée archéologique de Reggio di Calabria, à une centaine de kilomètres plus à l'ouest, où elles furent l'objet d'une

restauration d'urgence. Entre 1974 et 1980, les travaux de recomposition des œuvres se poursuivirent au Centre de restauration de Florence.

En 1981, les statues furent exposées au public, un événement qui fit la une des journaux dans le monde entier. Plus de 500 000 visiteurs vinrent les admirer à Florence. À Rome, au palais du Quirinal, les queues atteignirent « jusqu'à trois kilomètres de long », selon un journal. Le musée de Reggio di Calabria accueillit quotidiennement plus de 8 000 personnes lors des premières semaines. « Le tam-tam de la passion esthétique a battu l'appel », écrivit alors un journaliste italien.

Opération « Asimov »

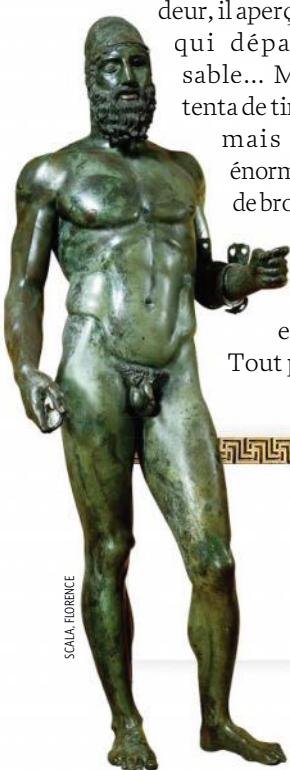
L'analyse des deux pièces a révélé qu'elles avaient été élaborées selon un procédé

spécifique, appelé « à la cire perdue sur négatif ». Cette méthode consistait à modeler, sur un squelette de fer, un prototype en argile que l'on cuisait. Une couche de cire était ensuite déposée sur

LE BRONZE A de Riace porte un bandeau autour des cheveux. Ses yeux regardent vers le lointain et la bouche en cuivre laisse entrevoir des dents en argent. *Musée archéologique, Reggio di Calabria.*



SCALA, FLORENCE



SCALA, FLORENCE

1972

Un plongeur découvre près du rivage de Riace, en Italie, deux sculptures en bronze grandeur nature.

1974

Premiers travaux de restauration. Les statues sont exposées pour la première fois au public en 1981.

1992-1995

Lors d'une nouvelle restauration, l'intérieur des œuvres est nettoyé grâce à un bistouri à ultrasons.

2011

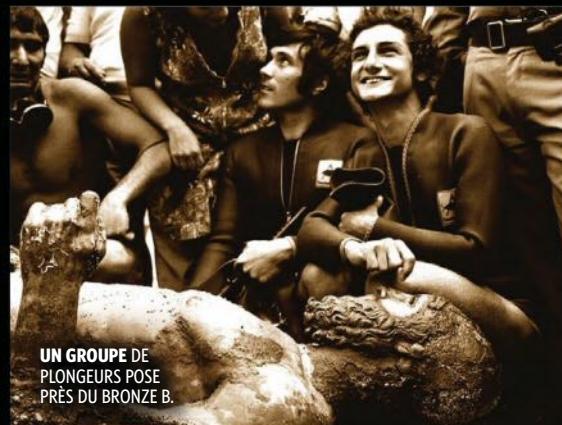
Le Musée archéologique de Reggio di Calabria expose de nouveau les bronzes au public.

BRONZE B DE RIACE. MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE, REGGIO DI CALABRIA.



PRIS POUR DES SAINTS

SELON UN JOURNALISTE ITALIEN, « lorsque les deux géants de bronze ont été extraits de la fange, sortis de l'eau et couchés sur la plage de Riace, peu se sont rendu compte que l'humanité avait trouvé des vestiges extraordinaires de leur civilisation ». Près de l'endroit de la découverte se trouve une église consacrée à saint Côme et à saint Damien. Croyant que les statues représentaient les deux saints, les habitants ont bloqué la route de Riace pour empêcher qu'on les emporte.



UN GROUPE DE PLONGEURS POSE PRÈS DU BRONZE B.

ARCHÉO

sa surface, puis l'ensemble était moulé. Du bronze en fusion, introduit par un trou ménagé dans le moule, prenait la place de la cire fondu qui s'écoulait par un autre trou. Dans les années 1980, les experts de Reggio di Calabria s'aperçurent que l'argile utilisée par les artistes grecs pour le prototype était restée incrustée sur les parois de métal, devenant un agent corrosif à éliminer.

Entre 1992 et 1995, le Centre de restauration de

Florence mena à bien l'opération, baptisée « Asimov » : les restaurateurs introduisirent dans les statues – dans l'une d'elles par le pied et dans l'autre par l'œil – un bras articulé contrôlé à distance, doté d'une micro-caméra et d'un minuscule bistouri à ultrasons avec lequel ils nettoyèrent les cavités inaccessibles des sculptures. Les bronzes, qui pesaient 400 kilos en entrant dans le laboratoire, en ressortirent allégés de 240 kilos.

Les spécialistes s'interrogeaient aussi sur d'autres aspects qui restaient entourés de mystère. Le premier concernait l'endroit où les œuvres avaient été trouvées. L'hypothèse la plus évidente est qu'elles avaient sombré avec le bateau qui les transportait, mais aucune trace de naufrage n'a été détectée près du lieu de découverte des statues. Une autre possibilité est qu'elles ont été jetées à la mer par des marins pendant une tempête, afin

d'alléger la cargaison du navire. Enfin, certains spécialistes pensent que les bronzes ont été ensevelis à un endroit qui a ensuite été recouvert par la mer, la côte ayant reculé d'environ 500 mètres depuis l'Antiquité. Peut-être viennent-elles du sanctuaire Saint-Côme-et-saint-Damien, auparavant consacré aux Dioscures. Dans cette hypothèse, les statues auraient pu être enterrées pour les soustraire à la destruction

Des guerriers en attente du combat

LES STATUES représentent deux guerriers, nus à la mode des héros, qui étaient pourvus à l'origine d'un équipement militaire. Le bronze B, de face, correspond à un personnage plus âgé que le bronze A, de dos.



PHOTOS: WHITE IMAGES / SCALA, FLORENCE

de symboles païens par les chrétiens.

L'identification des bronzes est elle aussi sujette à controverse. Sont-ils des athlètes ou des personnages historiques ou mythologiques ? Appartiennent-ils à un groupe sculpté ou constituent-ils des pièces indépendantes ? Aujourd'hui, les chercheurs ont tendance à les identifier à des chefs militaires – rois ou tyrans – armés comme des hoplites (des soldats grecs pourvus d'un lourd bouclier et d'une lance) et coiffés d'un casque corinthien (*kynê*), dont subsistent quelques traces. Leur ressemblance semble

indiquer qu'ils faisaient partie d'un même groupe, peut-être, comme le proposent les historiens de l'art Paolo Moreno et Daniele Castrizio, celui qui représentait la lutte fratricide entre Étéocle et Polynice, les fils d'Œdipe et Jocaste, héros vénérés à Argos. Castrizio suggère même que les bronzes appartenient à un groupe exécuté par Pythagore de Reggio, dont on sait qu'il fut exposé à Rome à l'époque impériale grâce à une mention de l'écrivain Tatien le Syrien au II^e siècle. Dans ce cas, l'ensemble fut peut-être embarqué à Rome pour être transporté à Constantinople

avec toute la collection impériale d'œuvres d'art, sur ordre de Constantin, sans jamais arriver à destination.

Originaires d'Argos

Quant à la provenance et à la date de réalisation, l'analyse de la terre extraite de l'intérieur des statues a confirmé que ces guerriers ont été réalisés au milieu du V^e siècle av. J.-C. – le bronze A 20 ans avant le B – dans le Péloponnèse, et plus précisément dans la région d'Argos. Pour cette raison, les sculptures ne peuvent être attribuées aux sculpteurs attiques Phidias ou Myron, ni à des sculpteurs

de la Grande Grèce, mais à un artiste argien de l'époque classique. Sans doute ne pourra-t-on jamais répondre avec certitude à toutes les questions que la découverte des bronzes de Riace a soulevées. Cependant, peu d'œuvres ont révélé à ce point la maestria et la sensibilité esthétique des artistes qui ont travaillé en Grèce il y a 2 500 ans. ■

ELENA CASTILLO
PHILOLOGUE ET DOCTEUR EN ARCHÉOLOGIE

ESSAI
Les Bronzes grecs
C. Rolley, Office du Livre, 1983.

NOUVEAU



Le magazine *La Vie* vous propose son premier hors-série de la collection Sciences. De l'intelligence animale à l'intelligence artificielle en passant par l'intelligence émotionnelle, découvrez des articles de fond et des enquêtes approfondies sur ce qu'est l'intelligence et les formes qu'elle peut prendre.

68 pages - Format : 22 x 28 cm - 6,90 €



BON DE COMMANDE

Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
HS <i>Êtes-vous intelligent ?</i>	72.0022	6,90 € €
Participation aux frais d'envoi				3 €
Total de la commande		 €

Merci de nous retourner ce bon avec votre règlement par chèque à l'ordre de Malesherbes Publications à :
Malesherbes Publications/VPC TSA 81305
75212 PARIS CEDEX 13 - Tél. 01 48 88 51 05

En vente en kiosque et en librairies spécialisées

*Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 31/12/2016
en France métropolitaine. Livraison entre 2 et 3 semaines.*

En application de la loi Informatique et Liberté du 6 janvier 1978, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant, en vous adressant au service des abonnements. Ces informations peuvent être exploitées par Malesherbes Publications et ses partenaires à des fins de prospection. RC Paris B 323 118 315.

Nom

Prénom

Adresse

Code postal

Ville

Tél

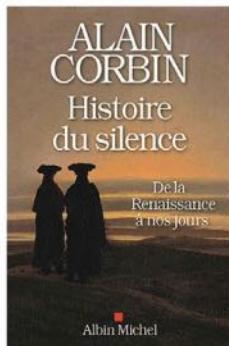
26E3K

E-mail

J'accepte de recevoir les offres d'*Histoire & Civilisations* oui non
et de ses partenaires oui non

RENAISSANCE-XXI^E SIÈCLE

Infinies nuances du silence



HISTOIRE DU SILENCE.
DE LA RENAISSANCE
À NOS JOURS

Alain Corbin

Albin Michel, 2016,
216 p., 16,50€

Pour Alain Corbin, l'histoire fut toujours l'occasion de toutes les audaces. Historien des perceptions, des odeurs, du corps, des désirs, il a emprunté, il y a plus de 40 ans, une voie originale qui a transformé les manières de faire et d'écrire dans le domaine historique. Son *Histoire du silence* parachève cette œuvre, même si le livre n'a pas la densité des précédents.

De citations littéraires en aphorismes d'hommes d'Église, de peintures en sources d'archives (malheureusement trop rares),

l'auteur tente de cerner la pluralité des silences. Le silence de la mort n'est pas celui du recueillement, et encore moins le silence de la création. Au silence de la nature répond le silence de l'âme qui s'élève vers Dieu. Plus que les livres, les peintures savent exprimer la profondeur du silence ou, pour reprendre les mots de Claudel à propos d'une toile de Vermeer, d'être « toute[s] remplie[s] de ce silence de l'heure qu'il est ».

Règle d'or de l'homme de cour au XVII^e siècle, les exigences du silence changent au fil du temps, notamment

au XIX^e siècle, qui marque une rupture saisissante : les organes du corps humains sont condamnés au silence, tandis que le fracas des machines tisse la trame sonore des villes. Rechercher le silence constitue alors une aspiration profonde, mais souvent désespérée, à l'exemple de Baudelaire qui se désole « de ne pouvoir être seul ». Ce livre est une formidable méditation, offrant un judicieux contrepoint à notre monde où le triomphe du bruit tente de combler la solitude de l'homme moderne. ■

MATTHIEU LAHAYE

ANTIQUITÉ-XXI^E SIÈCLE

Les domaines du possible



POUR UNE HISTOIRE
DES POSSIBLES

Quentin Deluermoz,
Pierre Singaravélu

Seuil, 2016,
448 p., 24€

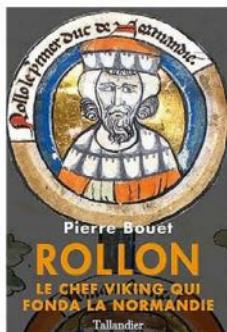
La révolution aurait-elle malgré tout éclaté si aucun coup de feu n'avait été tiré sur les barricades du boulevard des Capucines, à Paris, au soir du 23 février 1848 ? Et, la fusillade survenue, une abdication de Louis-Philippe aurait-elle désamorcé la tension de la rue ? En ce mois de février 1848, tous les futurs sont encore ouverts, et l'historien a tout loisir d'explorer ceux, plausibles, qui auraient pu advenir. Un exercice vain ? Non, affirment Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélu, qui s'y adonnent justement dans

leur ouvrage fouillé, *Pour une histoire des possibles*. Pourquoi l'histoire bifurque-t-elle en un sens plutôt qu'un autre ? La démarche atypique des deux historiens entend prouver l'intérêt de cette « histoire contrefactuelle » — le fameux « et si ? » — pour la méthode historique. Leur analyse, souvent pointue, repose sur la résolution d'un paradoxe : légitimer le recours à la fiction, qui réinvente le passé, dans une discipline fondée précisément sur l'étude de faits avérés. Pour les auteurs, simuler le plausible a le mérite de « lutter contre

l'illusion de la nécessité [et] la linéarité de l'histoire » et d'« échapper à une vision réductrice de l'événement historique ». Le fictif, savamment encadré, n'est donc pas l'ennemi de l'historique. Il permettrait même d'éviter toute sclérose dans l'examen des faits, en forçant l'historien à produire une analyse critique des causes dont le but est justement de mieux comprendre ce qui s'est réellement passé. Une démarche à laquelle s'adonnent, sur un mode ludique, les utilisateurs de jeux vidéo historiques, rappellent les auteurs. ■

ÉMILE FORMOSO

Rollon fonde la Normandie



ROLLON, LE CHEF VIKING QUI FONDA LA NORMANDIE

Pierre Bouet

Tallandier, 2016,
220 p., 19,90 €

A l'automne 911, le roi de Francie occidentale, Charles le Simple, et le chef viking Rollon signent le traité de Saint-Clair-sur-Epte, qui donne naissance au futur duché de Normandie. En s'appuyant surtout sur l'*Histoire des Normands* de Dudon, chanoine de Saint-Quentin, ainsi que sur l'archéologie et la toponymie, Pierre Bouet retrace l'itinéraire singulier de ce célèbre chef viking.

Sans doute d'origine norvégienne, né vers 850-860, il tire son nom de l'ancien

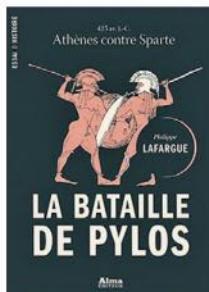
scandinave *Hrólfr* qui signifie « renommée du loup ». À partir de 876, il participe à la plupart des grands raids qui dévastent la vallée de la Seine et le centre du royaume de France. Avec l'appui des archevêques de Rouen, il réussit à engager des négociations avec Charles le Simple. Pour assurer la tranquillité de son royaume, celui-ci lui accorde un territoire, la future Normandie, et la promesse de se marier avec sa fille Gisèle. Rollon construit un véritable *regnum* indépendant. Avant de mourir vers 927, il associe au pouvoir son

fils, Guillaume Longue Épée, créant ainsi une dynastie.

Au-delà de cette biographie très précieuse, Pierre Bouet, l'un des plus éminents spécialistes actuels de la Normandie médiévale et du royaume anglo-normand, nous propose une histoire des Vikings venus en Normandie, car il décrit aussi leurs raids et les motifs de la conquête, les conditions de leur installation, leur rapide francisation et leur christianisation. Il porte également une réflexion sur le mythe de Rollon dans l'histoire nationale et régionale. ■

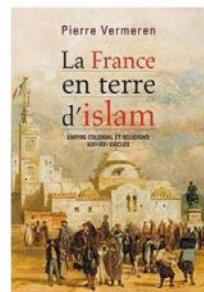
DIDIER LETT

ET AUSSI...



LA BATAILLE DE PYLOS

Philippe Lafargue
Alma Éditeur, 2015
250 p., 22 €



LA FRANCE EN TERRE D'ISLAM.

EMPIRE COLONIAL ET RELIGIONS, XIX^E-XX^E SIÈCLES
Pierre Vermeren
Belin, 430 p., 23 €

À PYLOS, Athènes remporta contre toute attente une victoire sur Sparte en 425 av. J.-C. Cette bataille fut l'enjeu d'un débat sur la guerre, l'impérialisme et la démocratie. L'auteur montre à travers le cas de Thucydide comment se forge l'écriture de l'histoire.

L'EMPIRE COLONIAL français fut un laboratoire pour aborder les relations entre musulmans, chrétiens et juifs. Et il y a plus d'un siècle, déjà, la France officielle s'interrogea sur la manière de traiter les rapports entre la laïcité et l'islam.

ÉCRIVAINS

(Débutants ou confirmés)

Éditions fondées en 1979

- Biographies
- Poésies
- Essais
- Religions
- Mémoires
- Romans
- Nouvelles
- Thèses

www.labruyere.fr

Envois de manuscrits :

Éditions LA BRUYÈRE
128, rue de Belleville
75020 - PARIS

Tél : 01 43 66 16 43

Email : jclonne@club-internet.fr

Édition - Diffusion - Distribution

XX^E SIÈCLE

Patrimoine dévasté, patrimoine enrôlé

Voici une façon inattendue de parler de la Grande Guerre au milieu de la déferlante des commémorations de son centenaire. L'originalité de l'exposition « 1914-1918. Le patrimoine s'en va-t-en guerre », présentée à la Cité de l'architecture et du patrimoine, à Paris, vaut en effet que l'on s'y arrête. Elle démontre comment les dégâts infligés aux œuvres architecturales ont été utilisés pour renforcer le sentiment patriotique et invite à s'interroger sur l'enjeu qu'a toujours représenté le patrimoine, comme en témoigne encore l'actualité.

La Belgique et le nord de la France ont été particulièrement touchés dès le début du conflit. Aux lendemains de

MINISTÈRE DE LA CULTURE - MÉDIATHÈQUE DU PATRIMOINE DIST. RAN-CP / JEAN-EUGÈNE DURAND



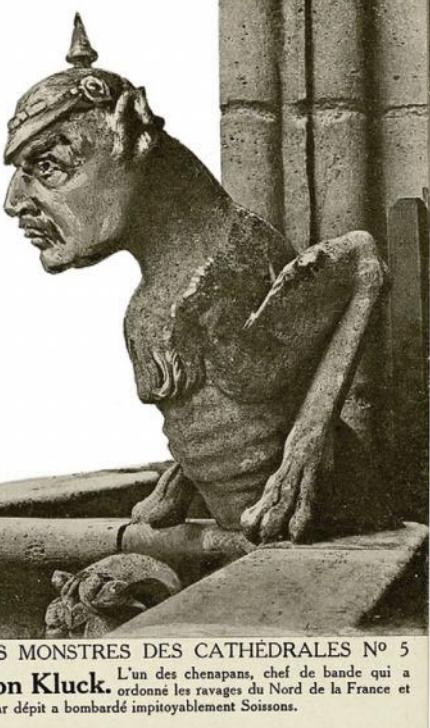
INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE
SAINT-GERVAIS-ET-SAIN-PROTAIS,
À SOISSONS, APRÈS LES
BOMBARDEMENTS DE 1914-1915.

l'incendie de la bibliothèque de Louvain et du bombardement de la cathédrale de Reims, artistes et historiens de l'art se mobilisent. Des revues et des expositions immortalisent les scènes de destruction, dénonçant par là « l'art assassiné » et le vandalisme allemand, tout en attisant le ressentiment.

À Paris, dès 1915, une exposition se tient au Trocadéro, prolongée l'année suivante au Petit Palais : des objets endommagés sont collectés sur les zones de front, témoignages de la brutalité de l'ennemi. Ainsi une statue sera-t-elle présentée en morceaux, que l'on évite soigneusement de recoller, pour mieux prouver les exactions. On n'hésite pas à mettre en scène cette barbarie, omettant par exemple de préciser

qu'une statue de la Vierge a perdu sa tête avant la guerre. L'œuvre fragmentée devient la métaphore de la violence des combats. Avec la présentation d'un ciboire de l'église de Gerbéviller, en Meurthe-et-Moselle, c'est l'idée que les soldats allemands cherchaient à tuer Dieu lui-même qui est mise en avant.

Aujourd'hui, la Cité de l'architecture et du patrimoine raconte ces expositions qui eurent lieu durant la guerre. Et présente des originaux de ces œuvres mutilées, comme cette gargouille de la cathédrale de Reims crachant du plomb fondu à cause de l'incendie qui ravagea l'édifice. Ou encore, sortie des réserves pour la première fois depuis 1917, la statue mutilée de saint Sébastien provenant de l'église de Bétheny, dans



LES MONSTRES DES CATHÉDRALES N° 5
Von Kluck. L'un des chenapans, chef de bande qui a ordonné les ravages du Nord de la France et par dépit a bombardé impitoyablement Soissons.

CARTE POSTALE DE LA SÉRIE
« LES MONSTRES DES CATHÉDRALES »

CIBOIRE DE L'ÉGLISE
DE GERBÉVILLER,
LORS DE L'EXPOSITION
DU PETIT PALAIS, EN 1916.



la Marne. « Il garde en sa chair les flèches de son martyre légendaire, mais les Allemands y ont ajouté des éclats d'obus », écrivait à l'époque la revue *L'Art et les artistes*. ■

L'ART ASSASSINÉ



L'ART ET LES ARTISTES

REVUE D'ART ANCIEN
ET MODERNE
DES DEUX MONDES
NUMÉRO SPÉCIAL
REDACTION, ADMINISTRATION
23, QUAI VOLTAIRE, 23
PARIS
Copyright by L'Art et les artistes, 1917

L'ART ET LES ARTISTES,
NUMÉRO SPÉCIAL
« L'ART ASSASSINÉ », 1917.

1914-1918. Le patrimoine s'en va-t-en guerre

LIEU Cité de l'architecture et du patrimoine, 1 place du Trocadéro, 75016 Paris

WEB www.citechaillot.fr

DATE Jusqu'au 4 juillet

OFFRE EXCEPTIONNELLE

ABONNEZ-VOUS !

2 ans (22 n°s) pour **69€** seulement
soit **10 numéros gratuits**

47 %
d'économie



VOUS AVEZ RENDEZ-VOUS AVEC L'HISTOIRE

à compléter et à renvoyer avec votre règlement à l'ordre d'*Histoire & Civilisations* à :

HISTOIRE & CIVILISATIONS – Service abonnements – 8, rue Jean-Antoine-de-Baïf – 75212 PARIS CEDEX 13

BULLETIN D'ABONNEMENT

Oui, je m'abonne à *Histoire & Civilisations*.

Je choisis :

- L'abonnement pour 2 ans (22 n°s) pour **69€** seulement au lieu de ~~130,90€~~ soit **47 % d'économie** ou **10 numéros gratuits**.
- L'abonnement pour 1 an (11 n°s) pour **39€** seulement au lieu de ~~65,45€~~ soit **40 % de réduction** ou **4 numéros gratuits**.

*Prix de vente au numéro. Offre valable jusqu'au 31/10/2016, réservée à la France métropolitaine.

Pour les offres en Belgique : www.edigroup.be et en Suisse : www.edigroup.ch

Pour connaître les offres Dom-Tom ou étranger, nous contacter au 33 1 48 88 51 04

Conformément à la loi Informatique & Liberté du 6 janvier 1978, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant en vous adressant au service des abonnements. Ces informations peuvent être exploitées par Malesherbes Publications et ses partenaires à des fins de prospection. R.C.Paris B 323 118 315

M. Mme

Nom/Prénom.....

Adresse

Code postal

Ville.....

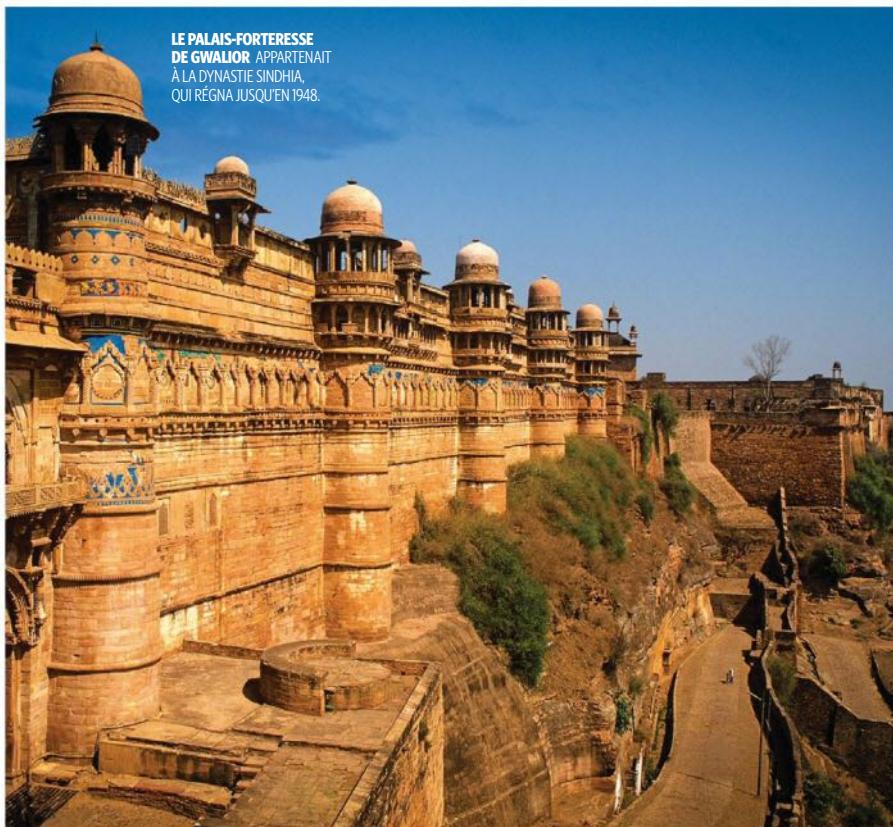
Tél.

96E05

E-mail

J'accepte de recevoir les offres d'*Histoire & Civilisations* oui non
des partenaires d'*Histoire & Civilisations* oui non

Dans le prochain numéro



LE PALAIS-FORTERESSE DE GWALIOR APPARTENAIT À LA DYNASTIE SINDHA, QUI RÉGNA JUSQU'EN 1948.

LES MAHARAJAS, FABULEUX PRINCES INDIENS

LEURS PALAIS DE LÉGENDE, dignes des *Mille et une nuits*, ont marqué l'imaginaire occidental. Alors que l'Empire britannique des Indes étend peu à peu sa domination sur la péninsule au cours du xix^e siècle, ces princes déchus compensent leur perte de pouvoir par une débauche ostentatoire de luxe. Un monde fastueux qui disparaîtra avec l'indépendance du pays en 1947.

ANAR GROVER / AWL IMAGES

PLONGÉE À LA DÉCOUVERTE DES GALIONS NAUFRAGÉS

SUR LA DANGEREUSE ROUTE des Indes

reliant le Nouveau Monde à l'Espagne, nombreux sont les galions espagnols à n'être jamais arrivés à destination. Ayant échappé aux attaques de pirates ou de navires ennemis, ils sombreront par le fond sous l'assaut des tempêtes, emportant avec eux leurs trésors embarqués, comme cette fabuleuse pépite d'or de 20 kilos disparue avec le naufrage d'une flottille de 28 embarcations en 1502. De quoi susciter aujourd'hui l'intérêt des archéologues et la convoitise des chasseurs de trésors...

CLOCHE EN BRONZE TROUVÉE DANS L'ÉPAVE DU GALION ESPAGNOL *EL CONDE DE TOLOSA*, ÉCHOUÉ EN 1724.

JONATHAN BLAIR / NGS

Sheshonq I^{er}, un pharaon à Jérusalem

En 925 av. J.-C., la soif de conquête conduisit ce pharaon d'origine libyenne à lancer ses armées contre Israël et la Judée, saccageant au passage la cité de David.

Naissance des premières villes

C'est au Proche-Orient, au début du I^{er} millénaire av. J.-C., qu'apparaissent les premières cités. Pourtant, qu'est-ce qui permet aux archéologues de les définir comme villes ?

Les tyrans d'Athènes

Avant que la démocratie ne les déloge, les Pisistratides instaureront leur pouvoir sur l'Athènes du VI^e siècle av. J.-C., régnant tour à tour par les largesses et la terreur.

La guerre de Sept Ans

Opposant les deux vieux ennemis anglais et français entre 1756 et 1763, ce conflit bouleversa les rapports de force internationaux et laissa la France humiliée et exsangue.

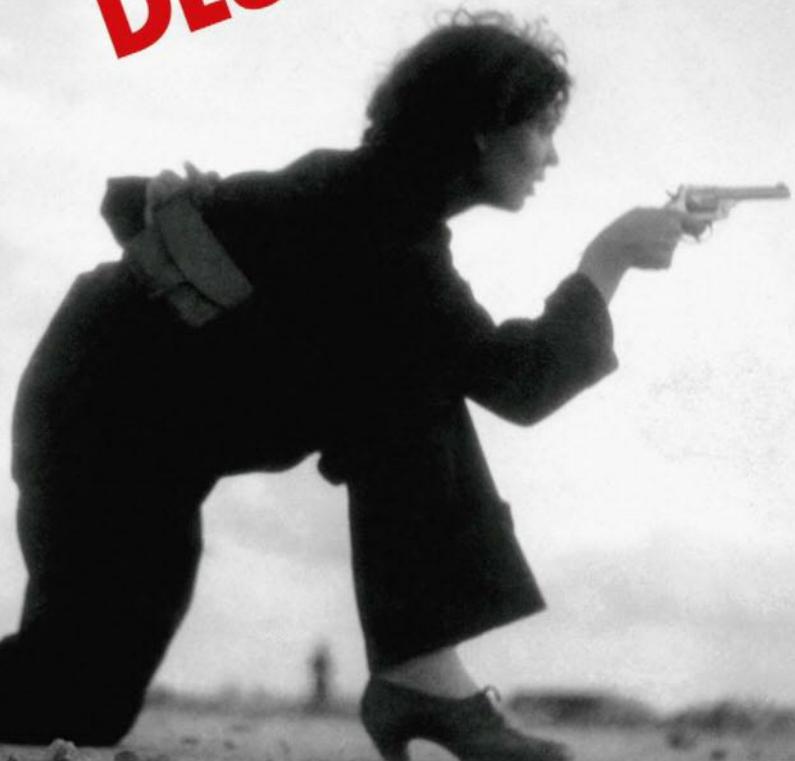
“Elles viennent du fond des temps
et de tous les continents
nous raconter leur histoire.”

Courrier international
Hors-série histoire

Avril-mai-juin 2016 8,50 €

Anges, démons,
muses ou rebelles,
de Néfertiti à Mère Teresa

**UNE HISTOIRE
DES FEMMES**



Afrique: CFA 6.000 F CFA. Allemagne 9,90. Antilles-Réunion 9,50 €. Autriche 9 €. Canada 12,90 \$CAN. Espagne 9 €. Etats-Unis 13,50 \$US. Grande-Bretagne 7,95 £. Grèce 9 €. Italie 9 €. Japon 1.400 Y. Liban 18.000 LBP. Maroc 85 MAD. Pays-Bas 9 €. Portugal 9 €. Suisse 9 €. Tunisie 10,50 Dinar. Tunisie 1.800 XPF. Tunisie 15 DT.

M 04224 - 57H - F: 8,50 € - RD

EN PARTENARIAT
AVEC

france
inter

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Être français

*Les grands textes
de Montesquieu à Edgar Morin
Les nouveaux défis*

60 AUTEURS
40 DESSINS

ÊTRE FRANÇAIS

Un hors-série du « Monde »
164 pages - 8,50 €

Chez votre marchand de journaux
et sur LeMonde.fr/boutique

Prise dans le tumulte d'un début de siècle menaçant, la France s'interroge sur elle-même. Sa cohésion nationale est mise à l'épreuve, son « identité » fait débat, ses valeurs vacillent. Comme si le présent dévidait chaque jour un peu plus un ouvrage patiemment tissé par l'histoire. *Le Monde* a donc décidé de se demander ce que signifiait « être français » aujourd'hui... En vous proposant une sélection de textes d'auteurs classiques de Montesquieu à Edgar Morin. Et en mettant face à face des intellectuels comme Pascal Bruckner et Patrick Weil, des hommes politiques comme François Bayrou et Jean-Pierre Chevènement, des historiens tels que Eric Fassin et Sophie Wahnich.